



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

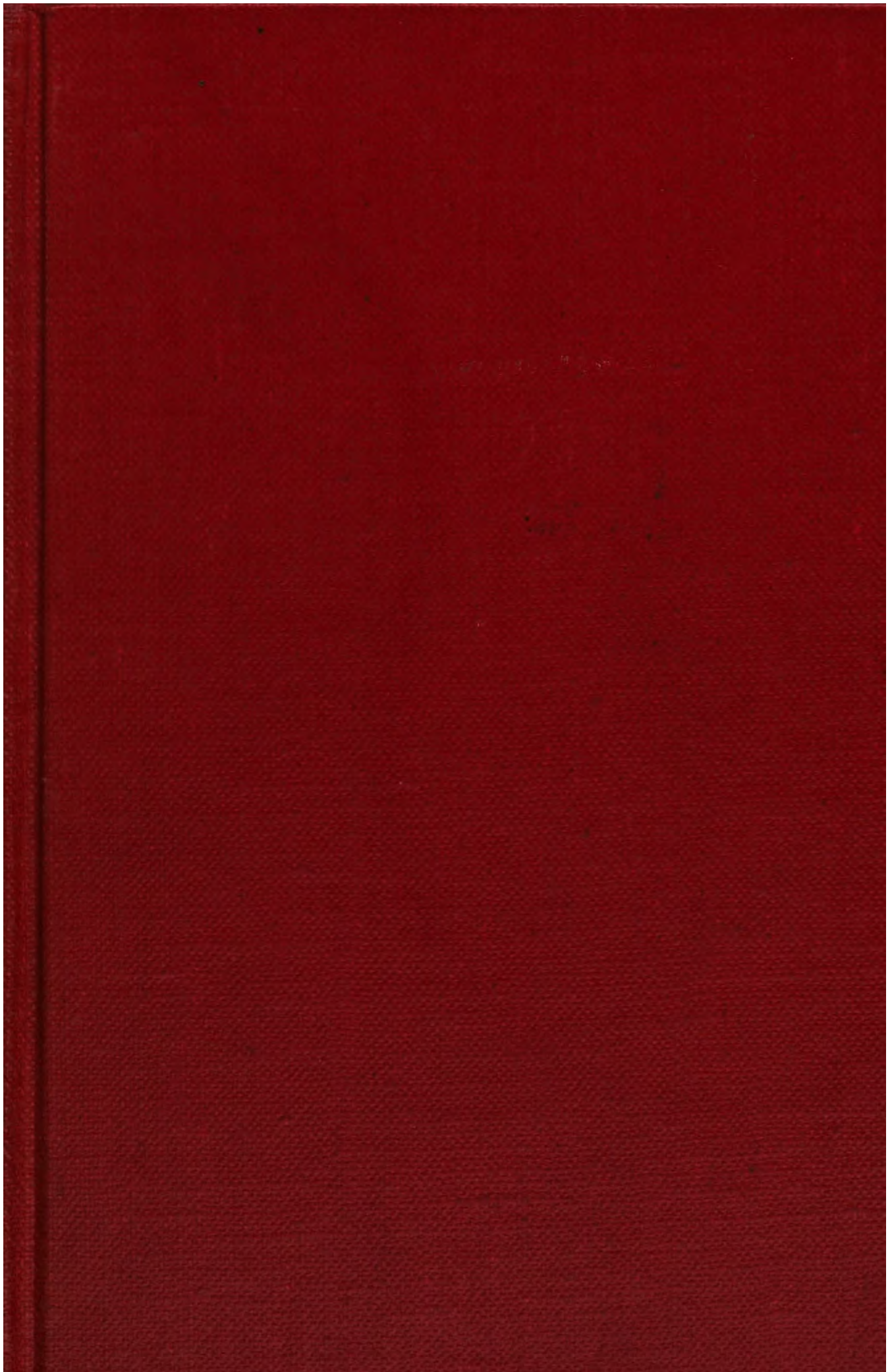
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~NS 49 K. 16~~



1/1 2885 A.1

**A L'OMBRE
D'UN GRAND CŒUR**

FASQUELLE ÉDITEURS, 11, rue de Grenelle, Paris. (7°.)

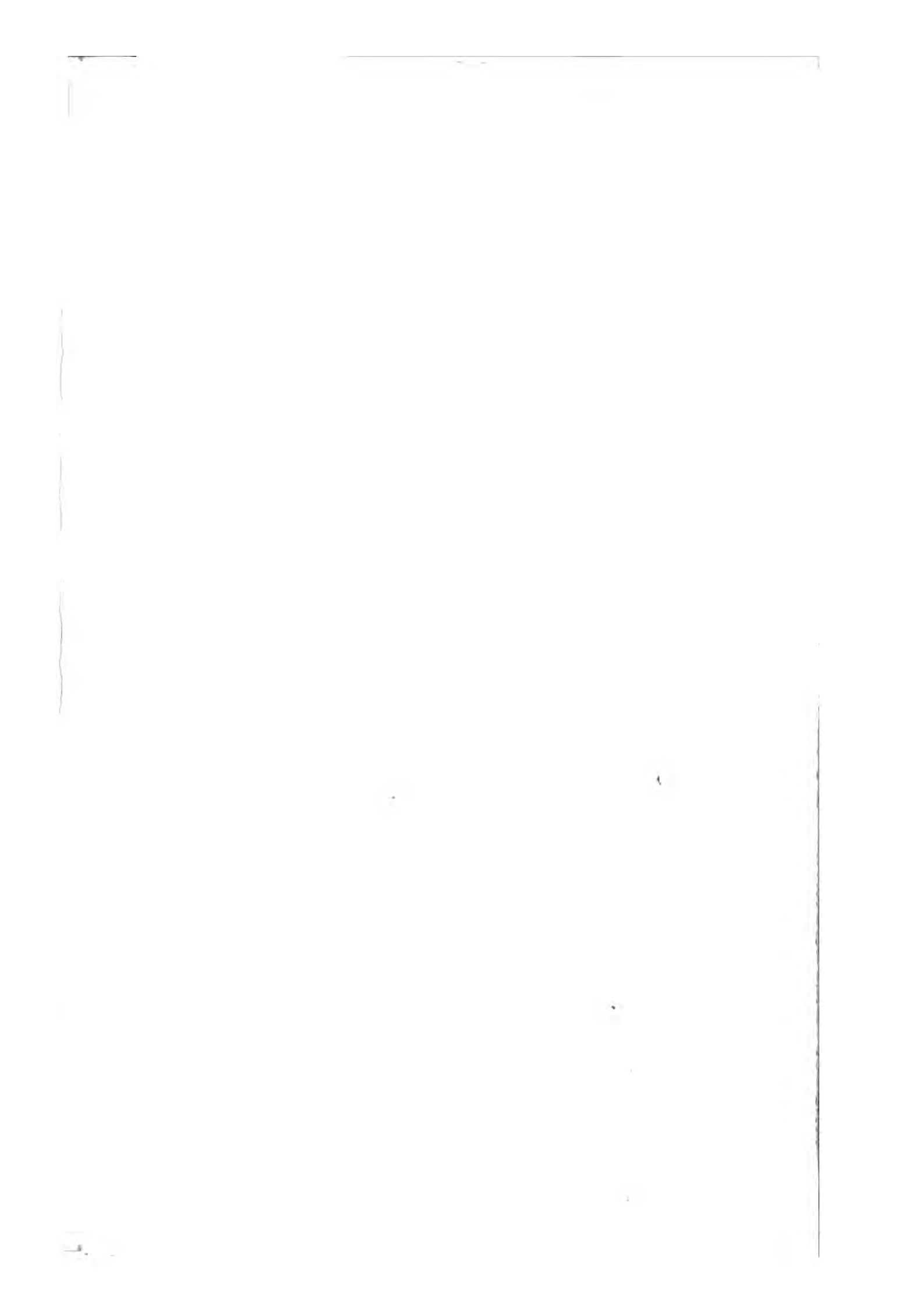
OUVRAGES D'ALFRED BRUNEAU

Musique d'hier et de demain. 1 vol.
Musiques de Russie et musiciens de France. 1 vol.
La musique française. 1 vol.
La vie et les œuvres de Gabriel Fauré. 1 vol.

Naïs Micoulin, drame lyrique en 2 actes, tiré de la
nouvelle d'ÉMILE ZOLA 1 broch.
La Faute de l'Abbé Mouret, pièce en 4 actes et
14 tableaux, tirée du roman d'ÉMILE ZOLA 1 vol.
L'Amoureuse Leçon, ballet en 1 acte, d'après
CATULLE MENDÈS. 1 broch.
Les Quatre journées, conte lyrique en 4 actes
et 5 tableaux, d'après ÉMILE ZOLA 1 broch.
Les Bacchantes, en collaboration avec F. NAQUET.
Ballet en 2 actes et 3 tableaux. 1 broch.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

15 exemplaires sur papier de Hollande de Van Gelder Zonen.





A mon ami, à mon fidèle et
brave Brunenau, à mon hom-
me d'armes qui m'a accompa-
gné et protégé, au milieu de
la foule haineuse, dans ma lutte
à la cour d'Assises, pour la vi-
rité et la justice. 22 février 1898
Emile Zola

ALFRED BRUNEAU

DE L'INSTITUT

A L'OMBRE
D'UN
GRAND CŒUR

— SOUVENIRS D'UNE COLLABORATION —

Avec de nombreuses lettres inédites d'ÉMILE ZOLA, etc...

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

FASQUELLE ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11



Tous droits réservés
Copyright 1932, by FASQUELLE EDITEURS

A MES CHERS PETITS-ENFANTS,
LISE, ALFRED ET ANNETTE PUAUX.

*Pour qu'ils aiment
Celui qui fut le guide souverain
de leur grand-père
dans sa laborieuse existence.*

A. B.

PRÉFACE

A cette heure avancée de ma carrière, on comprendra que je veuille m'arrêter un instant, non point par lassitude, mais afin de considérer la longue route où j'ai marché sans relâche. Il s'y dresse, resplendissante, l'immense figure d'Emile Zola qui exerça, vous le savez, la plus décisive action sur mon destin.

Je me bornerai à raconter ici mes années de travail écoulées depuis ma première rencontre avec Zola jusqu'à son entrée au Panthéon. Je tirerai du trésor que forment ses lettres, précieusement gardées, celles qui me sembleront devoir éclairer le mieux mon récit. On commettrait une grave erreur en m'attribuant, après avoir lu ce récit, la moindre pensée de mauvais orgueil. Il n'est que l'humble hommage de ma reconnaissance et de ma tendresse pour le grand cœur à l'ombre duquel j'ai trouvé une si haute et si douce protection.

I

COMMENT J'AI CONNU ÉMILE ZOLA. — FRANTZ JOURDAIN. —
« LA FAUTE DE L'ABBÉ MOURET. » — MASSENET. — GEORGES
HARTMANN ET SA MAISON D'ÉDITION. — ZOLA ME PROMET
« LE RÊVE ».

Ce fut en mars 1888 que mon ami Frantz Jourdain voulut bien me présenter à Emile Zola. Je ne me doutais guère, au moment où s'ouvrit devant moi la porte du célèbre écrivain, des conséquences extraordinaires qu'aurait pour ma vie d'artiste et même de simple citoyen cette audacieuse visite.

Frantz Jourdain possédait déjà la générosité de caractère, l'enthousiasme d'esprit, le courage combatif, la noble fermeté d'âme qui lui assignent une place si particulière dans notre monde ondoyant, qui font de lui une sorte de paladin sans peur et sans reproche, un homme des vieilles époques disparues, naturellement incompris des uns, justement adoré des autres. Nous nous rencontrions souvent et nos conversations étaient enflammées et interminables. La littérature, la peinture, la musique s'y mêlaient constamment et le nom de Zola y revenait maintes fois. Parmi

toutes les œuvres du maître que j'avais lues, *la Faute de l'Abbé Mouret* exerçait sur moi une fascination invincible. Chacune de ses pages évoquait des souvenirs ardents de ma petite enfance vaguement mystique, de ma première jeunesse franchement panthéïste. Entre ma dixième et ma vingtième année, j'avais été lâché, non loin de Paris, en pleine liberté, dans un grand parc abandonné, peuplé de poules, de lapins, d'oiseaux innombrables, qui entourait la modeste demeure chancelante où mon admirable mère et mon cher père s'étaient installés. Ce parc ressemblait singulièrement au Paradou et je crois bien tenir de là ma passion invétérée de la campagne, des arbres et des bêtes.

Plus séduit par le théâtre que par la symphonie, trouvant stupide le règne tyrannique de la cavatine, des couplets à vocalises, des formules commodément modifiables au gré des interprètes-virtuoses, je cherchais une pièce de construction logique, émouvante, humaine, où la poésie et le réalisme s'uniraient étroitement et dont les personnages, appartenant à un temps rapproché du mien, me permettraient d'exprimer de manière directe mes propres sentiments. Il me semblait que *la Faute de l'Abbé Mouret* m'offrait les éléments d'une telle pièce, mais j'étais persuadé que Zola, glorieux, ne consentirait jamais à collaborer avec moi, presque inconnu et ne pouvant lui apporter aucune garantie de réussite. J'osai en parler néanmoins à Frantz Jourdain que je savais être l'un de ses familiers et qui, ne partageant

point mon opinion, m'emmena dès le lendemain chez l'auteur de *l'Assommoir*.

Celui-ci habitait alors un appartement sans faste situé rue Ballu, au deuxième étage d'une maison bourgeoise et banale. Je n'avais jamais vu Zola. Les portraits exposés à l'étalage des marchands de photographies le montraient affligé d'un embonpoint désagréable qui lui donnait une allure lourde, commune et rébarbative. J'ignorais qu'il eût suivi, durant les mois précédents, un régime sévère destiné à l'amaigrir et je fus bien surpris, quand nous entrâmes dans son salon, de me trouver en face d'un homme robuste certes, et solide, mais agile, souple et irréprochablement distingué. Nous ayant aperçus, il s'élança si précipitamment vers nous qu'il marcha sur la patte d'un petit chien blanc courant devant lui. Le cri que jeta ce chien l'arrêta net. Il se baissa, prit doucement le toutou dans ses bras, le cajola, l'embrassa gentiment, s'excusant ainsi du mal involontaire qu'il lui avait fait. La merveilleuse bonté de Zola pour tous les êtres vivants, quels qu'ils fussent, m'apparut de la sorte avant même l'échange d'un seul mot entre nous et j'ai gardé de ce trait significatif un souvenir ineffaçable.

Notre conversation, que j'engageai timidement, se précisa très vite. Avare de son temps, Zola détestait les bavardages inutiles. Contrairement à ce que je craignais, il n'ignorait point mes travaux antérieurs; il savait l'aventure estivale de *Kérim* au Château d'Eau, les trois repré-

sentations lamentables de cet ouvrage calamiteux, et la malchance qui nous entraîna, mes camarades, Henri Lavedan, Paul Milliet et moi, dans l'infortune héroï-comique dont souffrit bien plus que nous, du reste, un directeur fantaisiste, trop dépourvu d'argent. Lavedan, qui ne songeait pas encore à l'Académie Française, qui, tout en versifiant à mon intention le voluptueux poème de *Léda*, essayait dans maints journaux parisiens son subtil talent et que j'accompagnais souvent au paradis du Théâtre des Batignolles où nous retrouvions Forain, crayonnant superbement sur son cahier de notes, malgré l'incommodité des sièges, les types faubouriens de ces hautes régions et nous éblouissant de l'étincelant esprit qu'il nous apporta plus tard au Palais Mazarin, confortablement assis cette fois dans le fauteuil de Léon Bonnat; Milliet, l'heureux librettiste d'*Hérodiade*, qui préparait déjà *Werther* et s'était joint affectueusement à nous en la hasardeuse et désastreuse expédition. Le complet insuccès pécuniaire de ma première tentative dramatique loin d'influencer défavorablement Zola à mon égard, de me rendre suspect à ses yeux, provoqua sa sympathie, éveilla son goût de la hardiesse et de la lutte. Le risque extrême, que j'avais consenti assez bravement à affronter et qui m'accabla, l'intéressa certainement. Il écouta ma requête avec une grande attention et me dit :

— J'ai autorisé depuis de longues années Massenet à tirer un opéra de *la Faute de l'Abbé*

Mouret et je ne puis plus disposer de mon roman. Mais ce projet n'ayant pas été mis à exécution, je pense que Massenet y a renoncé. Celui-ci fut, au Conservatoire, votre professeur. Voyez-le donc; racontez-lui notre entretien et si, comme je n'en doute point, il me rend ma liberté, nous chercherons immédiatement ensemble le meilleur moyen de réaliser vos désirs.

Je quittai Zola singulièrement touché d'un tel accueil, d'une franchise si spontanée, si simple, si cordiale, et légèrement inquiet, — dois-je l'avouer? — du résultat de ma prochaine démarche que je voulus faire tout de suite.

Malgré mes efforts diligents, je n'arrivai à joindre Massenet qu'au bout d'une huitaine de jours. Celui-ci me manifesta un étonnement désespéré.

— Moi, ne pas composer *la Faute de l'Abbé Mouret*, s'exclama-t-il douloureusement. Grand Dieu! qui a pu vous laisser croire cela?... J'ai déjà griffonné, en marge de chaque page du livre, les divers thèmes de la partition... Ah! certes, si je me privais de l'immense joie d'achever cette partition, ce serait pour vous, pour vous seul que j'aime tant... Mais je n'ai même pas le droit de me dessaisir du sujet qui appartient à Hartmann... Je le lui demanderai... oui, oui... je le lui demanderai, et s'il y consent, je vous le donnerai... Soyez-en sûr...

Je remerciai beaucoup Massenet et je sortis de chez lui, persuadé que je n'aurais jamais *la Faute de l'Abbé Mouret*. Je me trompais. Quinze

ans après, Zola étant mort, hélas ! et mon illustre maître n'ayant plus reparlé de son ancien dessein, madame Émile Zola, avec une bonne grâce dont je lui suis bien reconnaissant, s'adressa directement à ce dernier et en obtint aisément la réponse que nous souhaitions, elle et moi. Les chapitres principaux de *la Faute de l'Abbé Mouret* me fournirent la substance précieuse d'un drame mêlé de musique instrumentale et chorale qu'Antoine joua le 1^{er} mars 1907 à l'Odéon.

Massenet, vous vous le rappelez, m'avait dit que *la Faute de l'Abbé Mouret* appartenait à Hartmann. Attachante figure que celle-là, espèce de météore vite retourné à l'obscurité originelle. En 1888, Georges Hartmann, un gros garçon blond, actif et entreprenant, moustachu et conquérant, était l'éditeur, non seulement de Massenet, mais aussi de presque tous les nouveaux compositeurs plus ou moins en vue de son époque. Dans une petite boutique du boulevard de la Madeleine, il groupa d'abord, vers 1872, autour de celui pour qui sa maison fut spécialement créée, César Franck, débutant ingénu que *Ruth* et *Rédemption* allaient tirer de l'ombre, Théodore Dubois, Édouard Lalo, Émile Paladilhe, Alexis de Castillon et quelques autres. Résolu à ne point laisser son fonds improductif et ne rencontrant en Padeloup, unique espoir de ses témérités, que tiédeur, hésitation et finalement résistance, il fonda le Concert National,

devenu peu après le Concert du Châtelet, et mit à la tête de l'orchestre un jeune bordelais, nommé Édouard Colonne, premier prix de violon du Conservatoire, comme Charles Lamoureux, son condisciple, qui devait être son rival. Ce fut de la sorte que l'adorable *Marie Magdeleine*, instantanément exécutée, personnifiée magnifiquement par madame Pauline Viardot, commença la juste gloire éclatante de Massenet.

Hartmann, ambitieux et désordonné — ce qui le perdit — ne tarda guère à se trouver trop étroitement logé boulevard de la Madeleine et il se transporta, escorté de ses fournisseurs habituels, dans un assez vaste entresol de la rue Daunou. Obligé de gagner ma vie et celle des miens, équilibrant difficilement mon mince budget, je remplissais là les fonctions modestes et médiocrement rétribuées de correcteur d'épreuves. Chaque soir, vers cinq heures, j'allais rendre à Hartmann les feuillets sur quoi ma vigilance s'était consciencieusement exercée et recevoir de lui ceux que je me disposais à examiner avec non moins de soin. Je pénétrais ainsi quotidiennement en l'un des coins musicaux les plus curieux de Paris.

Massenet y régnait autant par la séduction irrésistible qui émanait de son art et de sa personne que par le prestige inoui, si légitime d'ailleurs, qui s'attachait à son nom, à ses œuvres et à ses succès. Il n'avait pas quarante ans lorsqu'il entra à l'Institut, battant Saint-Saëns qui ne le lui pardonna jamais. Un élégant cabinet

de travail lui était réservé au seuil même de ce local où, tous les jours d'hiver, affluaient, à la nuit tombante, des chanteurs sans emploi, des chanteuses sans situation, des directeurs sans troupe, des critiques inoccupés, des auteurs oisifs, des passants anonymes, ravis de contempler, d'approcher, de coudoyer des hommes de lettres véritables, des producteurs authentiques, des gens sérieux, influents et cotés, de commerce peut-être utile. Massenet sortait de son bureau le sourire aux lèvres, la malice aux yeux, traversait cette foule bruyante et émancipée, changée devant lui en une cour silencieuse et respectueuse, contait à l'un des histoires folles, faisait à l'autre des farces désopilantes, serrait les mains à la ronde, appelait d'un geste affectueux l'interprète qui l'attendait patiemment et il l'emmenait sur l'heure étudier un rôle ou déchiffrer une mélodie. Ah! combien on l'aimait et comme on le sentait content d'être ainsi aimé! La sensibilité, la tendresse, le charme de *Manon* étaient irrésistibles. En ce qui me concerne, je l'aimais profondément, je n'ai jamais cessé de l'aimer et je l'aime plus encore maintenant que jadis.

Hartmann ne me parlant pas de *l'Abbé Mouret*, je résolus de l'interroger à cet égard.

— *L'Abbé Mouret!* s'écria-t-il, Massenet le garde, cela va de soi.

Zola, cependant, ne m'avait point oublié. Il me le prouva en m'envoyant le petit billet suivant :

Paris, 31 mars 88.

Monsieur,

Je suis toujours chez moi le dimanche, dans l'après-midi, et je serai très heureux de connaître les détails de votre entrevue avec M. Massenet.

Cordialement,

Émile ZOLA.

Je m'empressai d'obéir à l'invitation de Zola que le récit attristé de ma déconvenue étonna prodigieusement. Il ne put me le cacher et ajouta :

— Ne vous désolez pas. J'écris actuellement un roman qui se prêtera mieux que *l'Abbé Muret* à une adaptation lyrique et où vous trouverez également une large part de mysticisme. Il sera terminé dans six mois. Vers la fin de septembre, nous en recauserons, mais, dès aujourd'hui, il est à vous. Il aura un joli titre : *le Rêve*.

Ainsi prirent racine en mon cœur les sentiments de fervente gratitude qui m'unirent à Émile Zola.

II

JE COMPOSE « LE RÊVE ». — LOUIS GALLET ET L'HÔPITAL LARIBOISIÈRE. — LES FRÈRES DE CHOUDENS ET LEUR MAISON D'ÉDITION. — VERDHURT ET SON THÉÂTRE LYRIQUE DE L'ÉDEN. — CARVALHO, RENTRÉ A L'OPÉRA-COMIQUE, REÇOIT « LE RÊVE ».

A la date annoncée, je reçus de mon futur collaborateur un exemplaire du *Rêve*. En quelques heures d'enchantement et d'émotion, je dévorai le cher livre, partagé entre la fierté de l'honneur qui m'était accordé et la crainte de m'en montrer indigne. Je courus remercier Zola. Le visage illuminé d'un bon rire, il me dit :

— Mon bouquin est sorti avant-hier, et, ce matin, Massenet m'a demandé d'en faire un opéra. Je lui ai répondu que j'avais déjà confié ce soin à l'un de ses élèves...

Zola se déclarant incapable d'aligner des vers — il avait tort d'ailleurs, car le poème du *Rêve*, retouché par lui ultérieurement, contient de nombreux passages dont il est l'auteur — et l'idée de la prose ne devant nous venir que plus tard, nous décidâmes de nous adjoindre Louis Gallet. Celui-ci était le grand librettiste du moment.

Nous ne doutâmes ni de son expérience ni de son talent et nous eûmes bien raison.

Malgré le mutisme que je ne manque jamais d'observer en pareil cas, car j'ai horreur d'attirer sur moi l'attention du public, un journal connut notre projet et le dévoila. Parmi les lettres qui me furent adressées alors et que j'ai conservées, voici celle, pieusement choisie, à laquelle j'attache le plus de valeur. En la lisant, vous comprendrez le vif plaisir qu'elle me donna et l'impression profonde qu'elle me cause encore.

La Membrolle, par Mettray,
Indre-et-Loire.

31 octobre 1888.

Ma femme m'envoie un *Gaulois* triomphant!

Bravo, Bruneau, bravo, Alfred, bravo, mon vieux! Vous avez eu une idée de *génie*, car c'est un ouvrage joué, et sûrement et à brève échéance! chic! chic! chic! Et ce que ça va embêter du monde! rechic! rechic! rechic! Hop là! au travail — mais ne vous pressez pas trop néanmoins, camarade — que ce soit du nanan! et le nouveau ne se rencontre pas tous les jours; avec ce titre, avec Zola, avec Gallet, vous pouvez être convaincu qu'on *voudra voir* aussitôt que le mot *fin* aura été mis au bas de votre partition. Donc, hâtez-vous lentement. Je suis ravi pour le papa, pour la jeune épouse, pour vous — et pour ce cochon d'art que nous aimons tant!

Votre Emmanuel.

Toute la verve généreuse et fraternelle de Chabrier est là. J'aurai l'occasion de vous en reparler plus loin.

Louis Gallet vivait à la fois de sa plume et de l'Administration. L'argent que lui rapportaient ses fréquents drames lyriques et ses indulgents feuilletons de critique musicale qu'insérait régulièrement *la Nouvelle Revue* de madame Juliette Adam ne lui suffisant pas, il était directeur de l'Hôpital Lariboisière. Ce fut là, dans son cabinet officiel du rez-de-chaussée et non point dans son appartement particulier du premier étage, que nous établîmes ensemble, sur les indications précises de Zola, le scénario du *Rêve*. Sa surdité exceptionnelle m'obligeait, durant nos longs entretiens, à des éclats de voix qui troublaient fâcheusement le silence requis d'ordinaire en la douloureuse maison. Et comment aurions-nous pu rendre courts ces entretiens ? Ils étaient, à chaque instant interrompus, soit par l'entrée véhémement de « Monsieur l'économiste », faisant approuver l'achat de tel ou tel médicament, soit par l'arrivée soudaine de plusieurs chirurgiens discutant un cas embarrassant, soit encore par le piétinement feutré d'une vénérable religieuse qui, sans s'occuper des amours d'Angélique et de Félicien auxquelles nous prêtions toute notre attention et toute notre sympathie, venait poser discrètement et doucement à son chef une question importante. Gallet, n'entendant rien, lui répondait invariablement : « Oui, ma mère supérieure... oui, ma mère supérieure ». Je piaffais un peu, mais je rongais déceamment mon frein.

Cette languissante besogne préliminaire s'a-

cheva cependant. Muni du texte complet que Zola modifia légèrement, avec une adresse délicate destinée à ménager la susceptibilité de Gallet, je commençai ma partition dans un élan frémissant de joie enthousiaste et, une vingtaine de mois après, je la terminai.

L'incendie de l'Opéra-Comique ayant contraint Léon Carvalho d'abandonner la direction de ce théâtre, un obscur provincial, nommé Paravey, succéda au parisien notoire, au bon et intelligent serviteur de la musique, devenu, par l'effet de l'épouvantable catastrophe, une sorte d'ombre errante et désolée. Nous savions bien que ce Paravey s'était grandement honoré en montant l'admirable *Roi d'Ys*, mais nous avons appris aussi que, grâce à un protecteur dévoué d'Édouard Lalo, tout puissant aux Beaux-Arts, il n'obtint son privilège qu'en signant, non sans ennui ni révolte, le bulletin de réception du superbe ouvrage qui ne lui inspirait aucune confiance. Enfin, nous n'ignorions pas qu'il préférerait aux sérieux et nobles devoirs de sa charge l'incessant et chimérique plaisir d'accumuler devant lui des soucoupes sur les tables des cafés. Nous le laissâmes prudemment à ses distractions favorites.

Nous n'avions point besoin, au demeurant, de nous presser, la gravure du *Rêve* exigeant un certain temps. Ma partition trouva, dans la maison célèbre des frères de Choudens une hospitalité heureuse et charmante qui fut la source,

entre le premier de ceux-ci et moi, d'une affection solide et durable. Paul et Antony de Choudens succédaient à leur père, le richissime éditeur de *Faust*, de *Roméo* et de *Mireille*, de *Carmen* et de *l'Arlésienne*, des *Troyens* et d'une quantité d'autres œuvres fameuses. Paul, l'aîné, s'occupait seul des affaires commerciales, tandis qu'Antony composait, en amateur à la fois très instruit et un peu indolent, des mélodies élégantes, fort appréciées. Antony mourut si jeune que je le connus à peine. Paul, au contraire, vécut assez vieux pour que notre étroite intimité pût se développer, presque quotidiennement, jusqu'à l'heure tragique où la maladie l'exila, pendant dix années bien tristes, de son magasin du boulevard des Capucines qui fut le champ fécond de ses énergies et de ses volontés. Ce magasin, asile silencieux des labeurs obstinés, ne ressemblait guère à l'entresol d'Hartmann, refuge tumultueux des cohues hétéroclites. Ce n'était pas un lieu de vaine rencontre ni de babillage stérile. Il n'offrait aucun motif d'ébahissement à l'observateur attentif. On ne s'y attardait jamais, mais on aimait à y goûter la bonhomie exquise du « patron ».

En juillet 1890, un bruit courut qui révolutionna notre petit monde musical : Verdhurt, l'ancien directeur de la Monnaie de Bruxelles, allait fonder à l'Eden de la rue Boudreau, vaste salle voisine de l'Opéra, aujourd'hui démolie, alors consacrée aux ébats des danseuses ita-

liennes, un théâtre lyrique. *Excelsior* ou quelque autre « attraction » du même genre (peu importe l'exactitude), ne réalisant plus que des recettes dérisoires, céderait incessamment le pas, affirmait-on, à *Samson et Dalila*, dont nos scènes subventionnées continuaient de ne point se soucier. Paul de Choudens parla chaleureusement du *Rêve* à ce Verdhurt providentiel qui, après une audition rendue exagérément périlleuse par mon insuffisance pianistique et ma mauvaise voix, le reçut d'emblée et s'engagea, sans se faire prier le moins du monde, à en pousser vigoureusement les études dès la rentrée de septembre. Il ébaucha tout de suite une distribution et attribua le rôle de Félicien à Engel, celui de l'évêque à Bouhy et celui d'Hubert à Dufriche. C'étaient des artistes remarquables, de haute réputation, dont le concours ne pouvait que me réjouir infiniment. Mais la troupe que formait Verdhurt manquait encore de femmes éminentes et aucune des chanteuses qu'il me proposa ce jour-là ne me parut propre à personnifier Angélique. Je ne m'en alarmai pas outre mesure et je tins Zola au courant de nos négociations. Plus avisé que moi, il aperçut immédiatement l'obstacle qui devait empêcher la réussite. Témoignant d'une exemplaire perspicacité, il me répondit ainsi :

Médan, 12 août 90.

Je suis fort heureux, mon cher Bruneau, du résultat de l'audition chez Choudens; et le seul point qui m'in-

quiète un peu est l'embarras où vous êtes de trouver une Angélique, car ce manque de l'interprète rêvée a arrêté parfois des ouvrages pendant des années. D'autre part, je vous conseille de faire tout au monde pour que *le Rêve* soit la première œuvre inédite qui passera à l'Eden. Le coup à porter est là. Vous bénéficierez de toute la curiosité et de toute la bonne volonté. Trouvez donc vite une Angélique.

Si je vais à Paris vers la fin du mois, je vous avertirai.

Nos vives amitiés à madame Bruneau, et bien cordialement à vous.

Émile ZOLA.

Suivant ce sage avertissement, je me mis en quête d'une Angélique. Je songeai à madame Rose Caron que j'admirais ardemment déjà et dont l'auréole d'alors ne s'efface point à mes yeux. Je la vis. Elle ne désirait nullement être la pensionnaire de Verdhurt qui, à juste titre d'ailleurs — les événements le prouvèrent — lui imposait une complète méfiance. L'été s'avancait. J'attendis.

Dès la rentrée de septembre, bien que l'Angélique cherchée continuât de se dérober à nos impatientes investigations, Verdhurt, comme il l'avait promis, fit commencer les études du *Rêve*. Engel, Bouhy et Dufriche travaillèrent dans les foyers où on les convoqua même le dimanche, tant on était pressé d'aboutir. Une jeune américaine, fort originale, pâle reflet des Marie Van Zandt et des Sybil Sanderson, pauvre petit oiseau de passage, tenta de déchiffrer en son effarant baragoin transatlantique, le rôle infortuné et, la

semaine suivante, complètement découragée, reprit la route de son pays. D'autres cantatrices, d'âges divers et de semblable médiocrité, furent également essayées. Peine perdue. A mesure qu'augmentaient nos alarmes, notre espoir d'inaugurer la saison s'évanouissait. *Samson et Dalila* et *la Jolie fille de Perth* constituèrent les deux premiers spectacles. La somptueuse partition de Camille Saint-Saëns suscita un enthousiasme unanime, mais celle de Georges Bizet provoqua une déception générale, le public ayant oublié son infériorité et s'imaginant y découvrir l'équivalent de *Carmen*. Un désastre se préparait. La déconfiture de Verdhurt fut bientôt inéluctable et l'Eden ne tarda pas à devenir pour celui-ci un enfer terrifiant dont il ferma rapidement les portes après en être sorti plus ou moins échaudé. Nous l'échappions belle, et si nous déplorâmes la disparition d'une scène utile entre toutes, nous nous félicitâmes d'avoir évité le danger qui nous y menaça.

La situation de l'Opéra-Comique, pendant ce temps-là, était assez précaire. Malgré l'aubaine que l'Exposition Universelle de 1889 avait offerte à Paravey et les sommes énormes que *l'Esclarmonde* de Massenet amoncela dans sa caisse au cours de cette période, son crédit s'ébranlait et sa gêne se manifestait de telle manière que le Ministre s'effraya, s'informa et le replongea dans l'ombre où l'on aurait bien dû le laisser.

Les candidats à sa succession pullulèrent. J'ai

toujours été stupéfait du nombre incalculable de gens qui, sans nul apprentissage, se croient volontiers aptes à conduire les barques du théâtre, si hasardeuses, si sujettes aux accidents et aux naufrages. Intrépides, ces gens ne craignent pas d'entraîner avec eux, dans les tempêtes, des passagers hardis et héroïques, appelés commanditaires, insoucieux de la noyade possible. Le Gouvernement, écartant cette fois les compétiteurs ridicules ou suspects, choisit Léon Carvalho au printemps de 1891, le remit enfin à la place qu'il occupait brillamment avant le fatal incendie,

Dès que la direction de l'Opéra-Comique lui fut rendue, Carvalho, qui savait notre cruelle mésaventure avec Verdhurt, nous demanda d'entendre *le Rêve*. Il l'entendit, en effet, le dimanche des Rameaux, à neuf heures du matin, dans l'arrière-boutique de Choudens, où Zola, Gallet et moi, sur l'invitation de notre éditeur, nous l'avions précédé. La lecture achevée, il prononça ces simples mots :

— Ce sera la première œuvre que je jouerai. Les répétitions commenceront demain. Vous aurez Simonnet pour Angélique, Pierron pour Hubertine, Bouvet pour l'évêque, Delaquerrière pour Félicien et Lorrain pour Hubert.

Vous devinez mon émerveillement. J'accompagnai Zola jusque chez lui, désireux d'exprimer ma reconnaissance à cet ami incomparable, car je sentais très bien que je devais seulement à

son autorité et à sa gloire tout ce qui m'arrivait. En passant devant l'église de la Trinité, il acheta à l'une des marchandes que la fête chrétienne groupait là, quelques brins de buis et, me les tendant :

— Tenez, dit-il, donnez ça à votre femme et à votre enfant : cela portera bonheur au *Rêve*.

III

LES RÉPÉTITIONS DU « RÊVE » A L'OPÉRA-COMIQUE. — CARVALHO, METTEUR EN SCÈNE. — LA GÉNÉRALE ET LA PREMIÈRE. — LES DISCUSSIONS. — LE BANQUET DE L' « ÉCHO DE PARIS ». — « LE RÊVE » A LONDRES ET A BRUXELLES. — HARRIS, STOUMON ET CALABRÉSI; COVENT-GARDEN ET LA MONNAIE.

Carvalho ne manqua point à son engagement. Dès le lendemain on commença de répéter *le Rêve*. Je laissai mes cinq artistes se débrouiller sans moi et, durant une quinzaine de jours, je ne parus pas au théâtre. Peut-être ignorez-vous que les études d'un ouvrage lyrique ne ressemblent en rien à celles d'un drame ou d'une comédie ordinaire. Elles sont beaucoup plus longues, plus compliquées et plus divisées. Les chanteurs apprennent d'abord individuellement la musique et les paroles de leur rôle avec le pianiste chargé de les guider et de les stimuler. On ne les réunit, on ne fait ce que l'on appelle des « ensembles » que quand ils sont en état d'interpréter de mémoire leur partie. Pendant ces difficiles et lents tâtonnements, les chœurs travaillent dans un foyer spécial. Puis on « met en scène » ; on règle, sur le « plateau » même, la

place que chaque personnage doit occuper, les gestes qui conviennent le mieux à son humeur et à ses actions. De son côté, l'orchestre, soit par familles séparées de cordes, de bois et de cuivres, soit au complet, dose et équilibre les sonorités instrumentales. Mais ce n'est pas encore fini. Avant d'affronter l'épreuve décisive des « générales », on rassemble ces différents groupes en une répétition, dite « à l'italienne », où tout le monde est assis, uniquement attentif aux indications rythmiques des batteurs de mesure. J'ajoute que s'il y a un ballet, les danseurs et les danseuses exécutent également seuls leur besogne préparatoire.

Simonnet, Pierron, Bouvet, Delaquerrière et Lorrain furent assez vite prêts à « descendre en scène ». Le novice que j'étais alors connut là d'inoubliables impressions. Malgré ses lourdes années d'existence si laborieuse, Carvalho arrivait lestement, débarrassé de son pardessus, coiffé de son ample chapeau de haute forme, muni de la grosse canne à pomme d'or dont il allait scander sur le plancher ses satisfactions ou ses impatiences. C'était un merveilleux improvisateur. Il n'apportait aucun papier qui témoignât de ses réflexions préliminaires. Il composait son tableau non pas d'après des systèmes d'école ou des théories de cabinet, mais selon sa fantaisie du moment, fantaisie inépuisable et changeante qui l'incitait à des retouches continues et où se manifestait une virtuosité de peintre. Sans cesse à la recherche d'attitudes

plus naturelles, il bondissait de sa place et, d'un signe expressif, il indiquait le moindre mouvement, le moindre jeu de physionomie avec une maîtrise supérieure. S'il réussissait à être content de lui, il ne manquait jamais de se récompenser par une suave prise de tabac. Et qu'il adorait la musique! Quel était son soin de ne point l'opprimer ni la mutiler, de lui laisser l'entière souveraineté! Elle fut pour lui une amoureuse. Quand il l'écoutait, ses lèvres dessinaient cette moue de délices qui était comme un baiser et qui le transfigurait. Je me sentais saisi de respect devant le grand directeur à qui je devais les hautes joies de *la Flûte enchantée*, des *Noces de Figaro* et j'associais avec émotion à mes sentiments madame Miolan-Carvalho dont le pur style faisait d'elle l'interprète idéale de Mozart.

Nous ne tardâmes pas à nous convaincre que le rôle d'Hubertine ne répondait nullement aux prédilections ni aux moyens de mademoiselle Pierron. Je pensai aussitôt à madame Deschamps-Jéhin, persuadé d'ailleurs qu'étant « chef d'emploi » elle refuserait ce rôle secondaire, effacé, qu'elle le jugerait indigne de sa situation, de sa réputation, et cela d'autant plus que nous l'avions donné précédemment à une autre. Carvalho l'interrogea néanmoins. Voici le « pneu » qu'il m'adressa, sans perdre une minute.

Mardi matin.

J'ai vu hier soir madame Deschamps qui s'est montrée charmante pour l'œuvre, pour le théâtre, et qui accepte avec la meilleure grâce. Veuillez lui envoyer une partition.

A bientôt. Cordialement à vous.

CARVALHO.

Vous comprendrez, j'espère, qu'il me plaise de vous rapporter ce trait délicat et rare de modestie et de générosité.

Quelques jours après, nous subîmes l'ennui d'une deuxième alerte. Tandis que Simonnet, Bouvet, Lorrain et aussi madame Deschamps-Jéhin qui s'était chaleureusement jointe à eux, animaient nos séances d'un entrain, d'une ardeur remarquables, Delaquerrière paraissait soucieux, transi, peu disposé à égaler ses fidèles camarades. Pressé de questions, il déclara qu'il avait un « herpès sur les cordes vocales » et proposa de remettre *le Rêve* à la saison suivante. Le mois de juin approchait; la clôture annuelle de l'Opéra-Comique, obligatoire alors le 1^{er} juillet, n'était pas très éloignée. Nous persistâmes cependant à vouloir passer sans délai excessif, désirant profiter d'un effort qui ne se reproduirait certainement pas plus tard. Comment faire? Nous songâmes à Engel, notre Félicien de l'Eden, musicien consommé, sûr de sa mémoire. Un raccord — affirmions-nous — le mettrait à même de participer aux dernières études. Mais Carvalho et le

fougueux ténor étaient en mauvais termes : celui-là ne pouvait demander un service à celui-ci. Henry Bauer, critique redoutable et redouté, qui aimait l'ouvrage et savait ses vicissitudes, offrait d'aller quérir Engel et de l'amener à Carvalho. Son dévouement, dont je lui garde une gratitude infinie, fut péremptoire. L'engagement immédiat de l'artiste en résulta ; nous avions franchi de sérieux obstacles et notre route, dès lors, était libre.

Zola s'intéressa particulièrement à nos lectures instrumentales qui aiguillonnaient l'attention du méticuleux Jules Danbé. J'en retrouve la preuve dans ce « petit bleu », assez révélateur de son caractère.

Mon cher Bruneau, je n'ai rien à faire demain et j'irai sans doute quand même à l'Opéra-Comique : une simple curiosité d'homme qui n'a jamais assisté à une répétition d'orchestre et qui aime bien tout connaître. Je me mettrai dans un coin, vous n'aurez pas à vous occuper de moi.

Vives amitiés à vous et aux vôtres de la part du ménage.

Émile ZOLA.

Il avait tracé sur huit cartons, que j'ai religieusement conservés, les plans des décors qui, réalisés par Lavastre et Carpezat, nous ravirent. Les costumes, achetés aux magasins du Louvre, étaient ultra-modernes et pareils à ceux que nous et nos femmes portions en 1891, ce qui provoqua quelques railleries inoffensives. Carvalho ayant

redoublé de célérité, la « générale » fut fixée au 16 juin, dans l'après-midi.

Le premier acte produisit une sorte de stupeur. La toile s'abaissa en un silence de glace, sans que le public manifestât d'une manière quelconque son opinion. Mais le cri que Simonnet jeta magnifiquement, quand, au passage de la procession, Angélique aperçoit Félicien à côté de son père; l'éloquente véhémence d'Engel, les accents pathétiques de Bouvet; la tendresse communicative de madame Deschamps-Jéhin et de Lorrain déchaînèrent l'enthousiasme. La partie était gagnée. Nous en eûmes la nette confirmation quarante-huit heures plus tard, le soir de la première.

Ce soir-là, le spectacle achevé, nos visites de remerciement aux artistes et à Carvalho terminées, notre désir approuvé par celui-ci de couper le dernier tableau, mal réglé, nous entrâmes dans un restaurant pour y souper. Tout en mangeant des viandes froides, — la nuit était déjà fort avancée et nous mourions de faim, — Zola eut l'idée, qui nous amusa follement, d'aller chercher, au petit jour, à sa sortie de l'imprimerie, un numéro du *Figaro*, afin de lire l'article de Vitu. Et, le soleil se levant, — le très matinal soleil de juin, — nous voilà déambulant par les rues désertes jusqu'au carrefour Drouot. Les porteurs du journal s'élançaient justement hors de l'hôtel fameux. Nous nous précipitâmes, d'un même bond, sur l'un d'eux et lui arrachâmes la proie convoitée.

Nous nous attendions à un éreintement. Celui d'Auguste Vitu dépassait nos espérances. (La bataille nous séduisait, nous semblait du reste nécessaire et nous pensions bien être défendus ailleurs.) Après que le quartier eut retenti de notre rire, nous nous séparâmes joyeusement.

Henry Bauer qui, quelque temps avant la représentation du *Rêve*, avait, dans deux de ses « grands guignols » vibrants de *l'Écho de Paris*, pris violemment position en notre faveur, publia le plus élogieux compte rendu. On discuta, de part et d'autre, avec une égale énergie, et, au demeurant, nos adversaires de la presse, si nombreux qu'ils fussent, ne réunirent point la majorité. Nous possédâmes le suffrage précieux d'une élite d'écrivains. Il m'est doux de m'en souvenir.

Catulle Mendès, obéissant à l'une des courageuses impulsions dont sa vie offrit tant de beaux exemples, se plaça, sans hésiter, au milieu de nos partisans. Il fit davantage encore : il obtint que ce même *Echo de Paris*, où Bauer plaidait si efficacement notre cause, organisât, au Château de Madrid du Bois de Boulogne, un banquet qui eut lieu le 25 juin et à l'issue duquel nous exaltâmes du meilleur cœur et de notre meilleure voix Carvalho et nos interprètes. Les principales personnalités de la littérature, du théâtre et de la musique y assistèrent et j'éprouvai le plaisir d'y rencontrer notamment Edouard Colonne qui, renonçant à son indifférence habituelle envers moi, me demanda un morceau pour ses concerts. Fâché probablement de l'initiative prise par Mendès,

Bauer n'y vint pas et j'en ressentis de la peine.

L'Opéra-Comique ferma réglementairement ses portes le 30 juin — c'était notre septième soirée — et les rouvrit le 1^{er} septembre avec *le Rêve*. Zola ignorait cette ultime disposition qu'annonçait l'affiche de clôture, lorsqu'il m'envoya les lignes suivantes :

Médan, 2 juillet 1891.

Mon cher Bruneau, les nouvelles que vous me donnez du *Rêve* sont excellentes, et j'en suis bien heureux pour vous surtout, car la pièce maintenant me paraît lancée. On peut compter qu'elle retrouvera son succès à la reprise. La date de cette reprise est en effet une chose assez délicate, dont Gallet et vous ferez bien de causer avec Carvalho; mais je crois qu'on pourra s'en fier à l'expérience de ce dernier, qui certainement n'ira pas s'amuser à compromettre le succès d'argent qu'il paraît tenir.

Enfin, voilà cette grosse affaire terminée, et nous pouvons nous embrasser tous, car il n'y a eu que de la joie dans les résultats.

Nos bien vives amitiés à madame Bruneau, et bien affectueusement à vous.

Émile ZOLA.

Le 20 octobre, *le Rêve*, ses décors, ses costumes et ses interprètes de Paris partirent pour Londres, où Harris, le directeur de Covent-Garden, les attendait dans son théâtre. J'étais du voyage.

Singulier homme que cet Harris. Il ne quittait guère le vaste cabinet de travail au milieu duquel il dictait fiévreusement à ses secrétaires les dépêches incessantes, de ton napoléonien, dont les

innombrables scènes anglaises qui subissaient son joug, allaient réaliser, prétendait-il, un profit immédiat et splendide. Sur la table, de hautes bouteilles de whisky et des verres immenses attireraient continuellement sa main, soit qu'il bût lui-même la terrible liqueur, soit qu'il obligeât ses visiteurs à l'avalier. M'en ayant versé, après un premier salut, une énorme rasade, que je n'osai refuser et qui me déchira les intestins, il me dit : « Vous êtes ici chez vous, agissez à votre guise ! » et multiplia ses télégrammes.

Je n'abusai pas de la liberté qu'il me laissait si gentiment. La cour de Covent-Garden avait pour moi des attraits irrésistibles. Un merveilleux marché aux fleurs y déroulait ses volutes multicolores et, comme l'automne était, cette année-là, superbe, d'enivrants parfums m'y retenaient. Au résumé, je n'eus qu'à me louer de l'accueil des spectateurs et de la critique.

Une tâche plus importante m'appelait à Bruxelles.

Le Théâtre de la Monnaie possédait alors deux administrateurs hors ligne, Stoumon, belge d'esprit et d'âme, et Calabrésini, italien d'origine, qui savaient à la fois gérer les intérêts financiers de cette maison illustre et accroître son prestige artistique. L'école française leur dut quelques-unes de ses meilleures victoires, entre autres celles de *Sigurd* et de *Salammbô*, œuvres viriles et marquantes, trop vite oubliées de la foule capricieuse et dont Reyer voulut leur réserver la création

qui, à l'époque où elle se produisit, fut un événement considérable. *Hérodiade*, de Massenet, y commença également sa brillante carrière. Ayant vu *le Rêve* à l'Opéra-Comique, ils m'annoncèrent aussitôt leur intention de le monter sans délai. C'est pourquoi, dès mon retour de Londres, je pris le chemin des Flandres.

Quels bons compagnons je trouvai en eux durant nos études et quelle forte affection ils me prodiguèrent jusqu'à la fin de leur vie ! Chaque matin, je déjeunais chez Stoumon, propriétaire d'un petit hôtel bâti presque en face d'une boutique où un fabricant de cercueils étalait sa sinistre marchandise : bières de dimensions et de prix variés, offrant à la minceur de l'enfant pauvre et à l'obésité du vieillard millionnaire le suprême asile. La rude allégresse du maître de céans calmait vite mon funèbre frisson. Et, chaque soir, je dînais chez Calabrésî, hôte non moins gai, fier de sa gourmandise somptueusement assouvie par une bonne qui, en apportant les plats, était ainsi désignée, dans un large éclat de rire : « Voilà celle dont Reyer aime tant la cuisine ! »

Nous nous hâtions, nous allions aboutir, lorsque, pendant l'entr'acte d'une de nos dernières répétitions privées, j'aperçus, sortant de l'obscurité des couloirs déserts, une dame à qui Stoumon me présenta sans nulle cérémonie et qui me parla, en termes très bienveillants, de ce qu'elle venait d'entendre. C'était la Reine, harpiste passionnée, coutumière de telles escapades, fervente

de musique, comme celle d'aujourd'hui, remarquable virtuose du violon. Tout était simple et aisé, même l'approche d'une auguste souveraine, dans ce théâtre si agréable, digne du noble pays auquel nous lie maintenant un indissoluble attachement.

Tandis que ma femme, hélas! gardait à Paris notre fille, empêchée par son trop jeune âge de voyager, les trois ménages Zola, Charpentier et Fasquelle, accompagnés de Gallet, arrivèrent, malgré le froid rigoureux, pour la première, qui fut excellente et qui eut de belles suites. Voici la lettre que Stoumon m'écrivit, à ce sujet, le 26 décembre.

Mon cher ami,

Nous donnons en ce moment (dix heures) la quatorzième du *Rêve* devant une salle comble. Le succès s'accroît. Nos abonnés, un peu troublés d'abord, sont à présent les plus chauds admirateurs de votre ouvrage qui restera toute la saison à notre répertoire. Ne viendrez-vous pas le revoir? Je vous assure que l'exécution, loin de se disloquer, s'améliore. J'ai su avec grand plaisir que Carvalho allait le reprendre. Le public des abonnés de l'Opéra-Comique lui referra une virginité et je suis convaincu qu'il tiendra brillamment l'affiche.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de M. et madame Zola et recevez de Calabrézi autant que de moi-même mille bons souhaits de nouvelle année.

Votre dévoué,

STOUMON.

1891 ne pouvait vraiment mieux finir pour nous,

IV

CARVALHO NOUS COMMANDE L'« ATTAQUE DU MOULIN ».
— LA MORT DE MON PÈRE. — LE THÉÂTRE DE HAMBOURG,
GUSTAV MAHLER ET L'ABONNÉ MILITARISTE. — NANTES,
ÉTIENNE DESTRANGES ET LE « PHARE DE LA LOIRE ». —
JE DEVIENS LE CRITIQUE MUSICAL DU « GIL BLAS ».

Aussitôt après avoir joué *le Rêve*, Carvalho nous demanda, à Zola et à moi, un autre ouvrage. Nous estimâmes nécessaire de traiter un sujet entièrement différent, d'opposer au mysticisme intime qui m'avait tant séduit quelque chose de plus large, de plus général et de plus extérieur. Zola attira mon attention sur *l'Attaque du Moulin*, l'un des cinq contes des *Soirées de Médan*, et n'eut pas de peine à me convaincre des avantages qu'il nous offrait. La pièce pouvait, en effet, comporter des chœurs nombreux, des contrastes saisissants. Il imagina d'y introduire un personnage nouveau, essentiellement lyrique, la vieille servante Marcelline qui, ayant eu ses deux fils tués à l'ennemi, maudit le fléau détesté des mères lorsqu'il menace encore la France. Nous résolûmes de ne pas nous séparer de Louis Gallet,

de l'allier derechef à notre destinée et tout cela, très vite, obtint l'approbation entière de Carvalho. Zola, de Biarritz, me mettait ainsi, dès le 25 septembre 1891 au courant du travail accompli déjà :

Mon cher Bruneau, le premier acte de Gallet me paraît fort bien. J'ai seulement changé la ronde et refait le morceau sur la guerre. Vous verrez si cela peut marcher. J'ai écrit à Gallet pour lui dire que je vous ai envoyé le manuscrit, avec quelques modifications, et que vous le lui transmettez. Je lui fais de grands compliments.

Le 31 décembre, il ajoutait, de Médan :

Quoi donc? mon cher Bruneau, vous aussi vous vous permettez d'être malade. Je croyais qu'il n'y avait que des vieux comme nous pour rester sur le flanc; j'ai été très souffrant d'un gros rhume et c'est maintenant le tour de ma femme. Mais tout de même nous espérons bien être sur pied lundi, pour rentrer à Paris.

Merci de vos bons souhaits, et tous nos souhaits les plus magnifiques en retour; qu'on reprenne vite *le Rêve*, que vous fassiez un autre chef-d'œuvre avec *l'Attaque du Moulin*, que madame Bruneau et vous ayez toutes les fortunes et tous les bonheurs.

Et nous vous embrassons tous, la mère, le père et l'enfant, comme vous nous embrassez, sur les deux joues, et d'un cœur solide.

Émile ZOLA.

L'année 1892 commençait au mieux. Un livret superbe se préparait pour moi et l'on répétait *le Rêve* à l'Opéra-Comique en vue de la prochaine reprise, lorsqu'un grand malheur me frappa.

J'habitais avec mon père, ma femme et ma

filles, celle-ci à peine guérie d'une fièvre typhoïde qui avait failli nous l'enlever, un étroit appartement dans une maison de la rue Viète où s'installèrent, au-dessous de nous, Henri Maréchal, qui composait encore, et, au-dessus, Albert Roussel qui, ayant renoncé à la marine, éprouvait déjà les effets de sa véritable vocation. C'est vous dire que cette maison, portant le numéro 11 *bis*, — un 13 camouflé, mais je n'étais pas superstitieux — ne ressemblait guère à ce temple idéal du silence où les musiciens souhaitent toujours en vain de résider. La douleur y demeurait.

Des crises d'angine de poitrine suppliciaient depuis longtemps, et principalement la nuit, mon pauvre père qui, quand il les sentait venir, frappait à la cloison séparant ma chambre de la sienne. Je me réveillais, me levais, et je courais chercher un médecin. Au début de janvier, il crut apaiser son martyr en quittant Paris, en allant à Dives, l'un des plus jolis petits ports de la côte normande, dans cette auberge connue de Guillaume-le-Conquérant, voisine d'Houlgate où jadis, ma mère, lui et moi passions nos étés. Je ne pus l'empêcher de mettre à exécution son projet fatal. Toutes les forces de ma tendresse et de mon désespoir se brisèrent contre sa volonté invincible et farouche. Je le conduisis à la gare Saint-Lazare, par un sombre matin glacial, et, dès que disparut le train qui l'emportait, je fondis en larmes.

Il m'écrivit de là-bas des lettres rassurantes, puis, brusquement, je reçus de l'aubergiste une

dépêche : « Père très mal, venez. » Je partis aussitôt et le trouvai respirant encore, me regardant de ses tristes yeux pénétrants. Cependant il ne tarda pas à s'assoupir de manière, hélas ! significative. Respectueux des idées religieuses de mes parents, je lui fis administrer, selon son désir, les derniers sacrements. Nous approchions de minuit. Tandis que le prêtre prononçait les paroles latines, je songeai que, juste à cette minute solennelle, une représentation du *Rêve* s'achevait à l'Opéra-Comique et que, sur la scène de ce théâtre, — je ne crus commettre aucune irrévérence mentale envers qui ou quoi que ce fût, — l'évêque Jean d'Hauteœur donnait l'Extrême-Onction à Angélique. L'idée de mon travail, que j'ai toujours considérée comme sacrée, s'associait simplement et presque naturellement à ma souffrance atroce, l'élevant et me commandant la résignation.

Quelques instants après, le cher agonisant s'éteignait doucement. Pour la première fois, je me rencontrais face à face avec la mort. En effet, quand nous perdîmes l'être incomparable de bonté, de dévouement, d'indulgence et de courage que resta, durant son existence trop brève, ma mère adorée, mon père et moi, saisis d'effroi à la certitude de sa fin immédiate, nous nous enfûmes de son chevet et nous nous réfugiâmes, aux bras l'un de l'autre, dans une pièce éloignée où ma tante, son admirable sœur, dont je devins, dès lors, en quelque sorte, le fils, accourut tremblante et sanglotante, nous annoncer qu'elle avait

cessé de vivre. Et notre peur de la mort s'accrut tellement que nous la suivîmes au cimetière sans l'avoir contemplée en son suprême sommeil.

A présent, j'étais seul devant la dépouille de mon père, ma femme ayant dû ne point laisser l'enfant convalescente, incapable d'affronter les gelées d'hiver. Pas un mot, pas un serrement de main, pas une embrassade, pas un ami! Rien, personne à qui demander une consolation ou un réconfort. Toutes mes années d'enfance se déroulèrent dans mon esprit. Je me revis, jouant sur la plage familiale d'Houlgate, accompagnant le dimanche mes parents à l'église de cet attrayant village, où ma mère, douée d'un lumineux talent de paysagiste, peignit tant de belles toiles et auquel m'attachaient bien des souvenirs d'un âge moins ancien. Houlgate!... Son église!... Je décidai instantanément de faire passer par l'église d'Houlgate, avant de le ramener à Paris, le corps de mon père. Houlgate est à quatre ou cinq kilomètres de Dives. Sous la neige qui tombait abondamment et rendait les routes plus difficiles, je suivis à pied, unique assistant de ces cruelles obsèques, l'humble char de campagne au fond duquel s'anéantissait ma jeunesse.

Rentré rue Viète, quoique bien accablé, je commençai la partition de *l'Attaque du Moulin*. Puis j'allai à Hambourg où Gustav Mahler dirigea supérieurement *le Rêve*. Mahler ne se contentait point de composer les vastes symphonies flamboyantes que nous avons tous applaudies : c'était

un chef d'orchestre de vivacité et d'intelligence singulières. Le mouvement dégingandé de ses hautes jambes flageolantes, l'animation fantasmagorique de sa maigre ossature, son geste impérieux et violent, son visage entièrement rasé, son nez busqué, chevauché de lunettes trépidantes, le rendaient semblable à quelque hoffmanesque docteur Miracle. Au pupitre, il montrait une conviction communicative et irrésistible qu'il ne réservait pas exclusivement à ses propres œuvres et dont celles de ses confrères bénéficiaient grandement.

Mon dévoué camarade André Silvain, qui comptait parmi les plus notables membres de la colonie française de Hambourg et qui réchauffait, en ma faveur, le zèle de ses compatriotes, me fit visiter les quais immenses, les avenues, les places, les monuments imposants de cette formidable ville industrielle. Il me mena chez un vieux commerçant allemand milliardaire, habitué fervent et abonné prépondérant du théâtre, sympathique défenseur de nos musiciens, disait-il. Nous le trouvâmes au milieu de son salon fastueux, penché sur un large châssis de bois que soutenaient de solides tréteaux et où étaient disposés, en ordre savant, dans de petits cartonnages figurant des bouquets d'arbres déchiquetés, des plaines dévastées qu'enjolivaient maintes maisons écroulées, charmants joujoux portatifs et démontables, des soldats de plomb, de dimension inusitée, de fabrication exceptionnelle, portant au front, les uns le képi rouge de notre infanterie,

les autres le casque à pointe des armées prussiennes.

— Je reconstitue la bataille de Sedan, me prévint-il aimablement. Et, enguirlandant ses paroles d'un honnête sourire, il ajouta : « Rien ne m'amuse davantage à mes moments perdus. »

La représentation fut très brillante. Gustav Mahler s'y surpassa. Les uniformes chamarrés des officiers de la garnison remplissaient la salle d'un étincellement d'or et d'argent. On se serait cru à un gala militaire. Mon stratège en chambre me félicita courtoisement.

Ce printemps-là, j'allai aussi à Bordeaux, où j'admirai pour la première fois, l'harmonieuse architecture du ravissant opéra blanc de Gabriel, puis en diverses provinces et finalement à Nantes où je rencontrai un jeune critique vaillant, indépendant et loyal avec qui je me liai d'une ferme affection. Il se nommait Etienne Destranges. Le « tuyau de poêle » à bords plats qu'il avait adopté comme coiffure immuable contribuait à allonger son individu, de taille déjà très au-dessus de la moyenne. Il brandissait par tous les temps un parapluie fermé et en menaçait les imbéciles, tel Don Quichotte agitant sa lance au cours de ses expéditions. Don Quichotte, il l'était d'aspect et de caractère, toujours prêt à lutter pour les causes qu'il croyait justes et bonnes. Il publia dans son *Ouest-Artiste*, brave petite feuille hebdomadaire dont il assumait l'inflexible gouvernement, une alerte étude analytique et thématique

sur *le Rêve* et agit de même, chaque fois que parut une de mes nouvelles partitions, jusqu'à la guerre qui le tua net par les angoisses abominables qu'elle lui causa. Grâce à lui, à son influence énergique et obstinée, à sa vigilance persuasive et infatigable, le théâtre de Nantes fut un de ceux qui m'accueillirent le mieux. Je me reprocherais de ne pas l'attester ici, de ne pas rendre à cet ami fervent l'hommage que ma gratitude lui doit.

A l'issue des répétitions, nous allions souvent saluer madame Schwob, la directrice du *Phare de la Loire*, la mère de Marcel, que Paris fêta jadis à l'aurore de sa vie trop courte, prosateur subtil, patient sertisseur de rimes, ingénieux traducteur de Shakespeare; et de Maurice, écrivain de race authentique, maître, après elle, du puissant journal, auteur infatigable de l'article de tête, universellement lu et commenté. Avant de l'aborder, de lui ravir quelques minutes précieuses, nous l'apercevions, courbée sur ses livres de caisse, en proie au souci absorbant des additions et des multiplications, ou bien surveillant avec une activité, une ardeur sans égale, la mise en pages, l'impression, le départ du numéro que des groupes nombreux de crieurs et de porteurs attendaient tumultueusement au seuil de la maison, moins imposante, certes, que l'ample hôtel luxueux d'à présent, mais qui, animée par elle, était une sorte de ruche bourdonnante et frémissante. Le spectacle de cette femme extraordinaire,

de type balzacien, dictant ses ordres aux équipes d'ouvriers, émerveillés de son labeur, empressés à l'aider dans sa tâche intellectuelle d'éducatrice, de semeuse du grain fécond de la pensée, reste fortement gravé en ma mémoire.

L'été venu, j'étais allé aux Sables d'Olonne et, interrompant la série de mes voyages, je reprenais tranquillement mon travail, quand je reçus de Guérin, le secrétaire de la rédaction du *Gil Blas*, ce télégramme :

« Si l'on vous offrait succession Wilder, accepteriez-vous? »

La mort de Victor Wilder, annoncée la semaine précédente, m'avait beaucoup affligé. L'un des plus chauds défenseurs du *Rêve* disparaissait subitement et je me demandais qui le remplacerait. La proposition de Guérin m'étonna, m'embarassa. Ajouterai-je aux perplexités de la composition les difficultés d'un métier d'apprentissage assez rude? La perspective d'assurer, dans une certaine mesure, mon petit budget contre les hasards de ma carrière me décida pour l'affirmative. Je voulus m'entretenir avec l'expéditeur de la dépêche de son dessein encore un peu vague. Abrégeant mes vacances, je le fis aussitôt et nous tombâmes d'accord, Guérin et moi, sur les clauses du traité que nous devons signer le lendemain de notre conversation.

A l'heure désignée, l'on n'avait préparé aucun papier. Il me fut dit que l'un des principaux fonc-

tionnaires de la République, Henry Roujon, présentait un autre candidat et que ses désirs seraient obéis. Zola se promenait alors à Monte-Carlo. Je l'informai de cette petite histoire. Il télégraphia immédiatement à Guérin :

« Prenez Bruneau. »

On lui répondit :

« Prendrons Bruneau si donnez *Lourdes*. »

Et il donna *Lourdes* et l'on prit Bruneau et voilà comment je devins critique musical du *Gil Blas*.

V

LE SENS MUSICAL DE ZOLA. — MÉDAN ET SES CONSTRUCTIONS SUCCESSIVES. — MARIE DELNA ET LE SALON DES CHARPENTIER. — « L'ATTAQUE DU MOULIN », SES INTERPRÈTES ET SES COSTUMES. — L'AUTEUR DE « LOUISE » ET SON COMPTE RENDU.

Le livret de *l'Attaque du Moulin* avançait. Afin de renseigner ceux à qui des gens mal documentés glissèrent dans l'oreille que Zola fut insensible aux arts de la mélodie et de la polyphonie, je reproduis deux lettres de lui assez caractéristiques.

Celle-là d'abord :

Médan, 6 juin 92.

Mon cher Bruneau, je vous envoie enfin les quelques vers que je vous ai fait tant attendre. Pour les strophes sur le couteau, j'ai cru devoir briser le rythme et affecter un peu de prosaïsme, de façon à éviter la romance. Il m'a semblé que la netteté et la vigueur suffisaient. Au contraire, pour les adieux à la forêt, j'ai élargi le ton jusqu'au lyrisme. C'était ce que vous désiriez, n'est-ce pas ? Dites-le-moi franchement, si vous désirez autre chose. Je n'ai que l'envie de vous contenter, avec mes mauvais vers de mirliton.

J'envoie une copie des deux morceaux à Gallet, en le prévenant que, pour gagner du temps, je vous les adresse directement. Je pense qu'il ne se blessera pas. Je lui dis aussi que vous êtes pressé et que j'attends les troisième et quatrième actes.

Nous sommes ici depuis avant-hier, un peu bousculés par l'emménagement. J'ai personnellement un grand besoin de repos, et je ne vais me remettre au travail qu'avec lenteur. Travaillez bien, et dans deux mois vous nous jouerez tout ce que vous aurez fait...

Et puis celle-ci :

Médan, 8 juillet 92.

Mon cher Bruneau, je vous envoie le troisième acte. J'ai eu simplement à modifier certains vers. Il me paraît bien toujours un peu court, un peu sec. Mais cela vaut peut-être mieux pour la rapidité, la netteté de l'œuvre. Seulement, je vous conseille fort d'élargir tout cela par des flots de musique. Il faut que vous mettiez là-dedans toute la puissance, toute l'envolée qui n'y est pas; autrement, nous aurons une œuvre bien étroite. Quelques petites observations: le cri des sentinelles doit être un oh! oh! modulé et repris; les chœurs des jeunes filles m'effrayent un peu, et vous devriez en donner chaque phrase, sinon à des voix différentes, du moins à des groupes différents; enfin, je voudrais beaucoup de mimique, avec de la belle musique par dessous, entre les scènes proprement dites, et, au lever du rideau, et pendant le travail des moissonneuses, et avant et après la scène de la sentinelle, et surtout pendant ce qui précède et ce qui suit le meurtre. De la musique, beaucoup de musique!

Gallet, mécontent de son quatrième acte, m'écrit qu'il l'a détruit. Il veut me revoir avant de le refaire. D'ailleurs, vous avez de quoi travailler.

Quand pensez-vous venir à Médan? Vous nous pré-

viendrez quelques jours à l'avance, n'est-ce pas? Je vais, moi, me remettre au travail. Le succès de *la Débâcle* dépasse toutes mes espérances, et je serais très heureux si un homme pouvait jamais l'être.

Nos bien vives amitiés à madame Bruneau, et embrassez Suzanne tendrement pour nous deux.

Affectueusement à vous, mon cher ami.

Émile ZOLA.

Nous reçûmes en effet, ma femme, ma fille et moi, pendant toute la semaine suivante, son hospitalité et celle de madame Zola dans ce lieu vénérable où il édifia le monument gigantesque de ses méditations : la plus importante partie des *Rougon-Macquart*, les *Trois Villes* et les trois premiers *Évangiles*.

L'Assommoir ayant chassé de chez lui l'angoissante misère contre laquelle il lutta si héroïquement, Zola, séduit par la solitude, alors complète, de ce joli pays, acheta d'abord l'étroite habitation du milieu, qui est restée exactement ce qu'elle fut, et le jardinet y attenant, qui a gardé aussi, en dépit des embellissements d'alentour, son aspect d'autrefois.

Et, dès lors, le petit domaine s'accroît, d'un rythme égal à celui de l'œuvre. Zola ne veut pas d'architecte. Il imagine lui-même ses constructions de brique et de ciment — nous en remarquâmes la solidité rude et inébranlable — comme il imagine ses constructions littéraires. L'aile de gauche s'élève avec l'immense atelier du haut et sa devise gravée au fronton de la bibliothèque : *Nulla dies sine linea*; les prairies voisines se con-

vertissent en un parc boisé et vallonné. Au fur et à mesure que les romans s'accumulent, que les gains grossissent, les entreprises de maçonnerie et d'horticulture se multiplient. L'île métamorphosée, son chalet, ses buissons, ses gazons, datent de *Nana*. Les serres aux fleurs rares, les écuries, les poulaillers, où pullule un peuple de bêtes, c'est *Pot-Bouille* qui les a payés. L'aile de droite, avec son salon énorme où nous conçûmes tant de passionnants projets, où Zola, tous les ans, marquait d'un nouveau trait de crayon sur le mur la taille grandissante de ma fillette, rappelle *la Joie de vivre*.

Soumise aux désirs charmants de son mari, madame Zola plante le premier jalon de chaque allée, le premier arbre de chaque massif, assemble les premiers matériaux de chaque corps de bâtiment, cela non sans une certaine solennité. Les époux enferment dans une boîte d'acier un parchemin commémoratif et scellent cette boîte au centre des moellons. Pour le pavillon autour duquel passe la Seine, madame Zola écrit, par exemple : « J'ai posé, le vingt-sept septembre, mil huit cent quatre-vingt, la première pierre de cette maison dans notre propriété de l'île, propriété que nous avons nommée *le Paradou* » ; et lui, il ajoute simplement, comme dans un délicat souci de s'effacer devant elle : « J'ai assisté à la pose de la première pierre faite par ma chère femme. »

Ces jours-là, une extraordinaire allégresse enflammait les cœurs ; les ouvriers buvaient à la

santé des maîtres, à la gloire de celui dont ils se savaient aimés. Et, plus tard, avec quelle ardeur triomphante, Zola parcourait les chantiers, empoignait les échelles, grimpait jusqu'au faite de ces maisons, vraiment créées par lui et d'où il jetait à tout un monde de travailleurs l'argent qu'il avait amassé en travaillant!

Je ne puis jamais évoquer le souvenir de Médan sans revoir Zola, à la grille, escorté de ses chiens bondissants, Toto, Bataille et Janlin, me tendre les bras, m'entraîner, me questionner sur ma besogne, animé d'une curiosité presque fébrile, car cet incommensurable esprit, après avoir, dans un coup d'audace, aidé à libérer la peinture, désirait pénétrer le troublant mystère de la musique. Et il ne se lassait pas de m'encourager, plein de cette sagesse tranquille, de ce mépris des injures qu'il se plut à nous enseigner. Et il me faisait constamment des surprises nouvelles en me lisant ces poèmes merveilleux que m'offrait son génie.

Malgré le surcroît de labeur qui m'était imposé par ma critique, j'achevai assez rapidement la partition de *l'Attaque du Moulin*. Carvalho voulut distribuer tout de suite les principaux rôles. Celui du meunier Merlier revenait de droit à Bouvet, notre évêque du *Rêve*; celui du capitaine ennemi échut à Mondaud; celui de la sentinelle à Clément; celui de Dominique à Vergnet, engagé spécialement; celui de Françoise à Georgette Leblanc, complètement inconnue alors, qui captiva

notre attention en nous chantant, au lieu d'un air du répertoire, des *lieder* de Schubert et de Schumann, l'*Adélaïde* de Beethoven, et atténua ainsi la vague frayeur que nous causait l'originalité exagérée de ses robes, de ses chapeaux et de ses allures. (On sait qu'elle fut plus tard l'interprète préférée de Maurice Maeterlinck.) Enfin, nous décidâmes de confier la vieille Marcelline à Marie Delna, une enfant de seize ans, que sa récente révélation dans *les Troyens à Carthage* de Berlioz avait mise en pleine lumière.

Delna, qui s'appelait Ledant et qu'un passant intelligent découvrit par hasard, fredonnant de vulgaires refrains à la terrasse d'un café de Meudon où elle servait des bocks aux clients, j'eus le bonheur d'être un des premiers à l'entendre. Ma femme et moi, nous avons dîné chez l'éditeur Georges Charpentier avec Emile Zola, Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, Eugène Fasquelle et quelques autres convives de qualité. Brusquement, les conversations cessèrent et l'on aperçut à côté du piano devant lequel s'asseyait Emmanuel Chabrier, une gamine, ouvrant de grands yeux étonnés. Accompagnée par l'auteur de *Gwendoline* et d'*España*, qui fit du pauvre clavier un tumultueux orchestre, elle déclama les stances de *Sapho*. Sa voix possédait déjà ce timbre pénétrant, cette richesse d'or pur et de diamant précieux, cette ampleur et cette abondance des beaux moments. On l'acclama et nul ne douta du destin que l'avenir lui réservait. Ce fut son véritable début. Il se produisit donc

non pas, comme de coutume, en présence d'un public de théâtre, plus ou moins frivole et facile à contenter, mais devant des artistes de jugement sûr et sévère.

Quelque temps après, Delna joua Didon et l'on eut la surprise de constater l'instinct singulier qui lui permettait, sans effort aucun, sans peine et presque sans travail, d'être naturellement, spontanément, de la tête aux pieds, le personnage qu'elle figurait. Chercha-t-elle dans *l'Enéide* l'indication précise du caractère de son héroïne? Virgile lui inspira-t-il cette noblesse d'attitudes, cette sobriété de gestes, cette gravité de visage qui, dès qu'elle parut sous de longues étoffes harmonieusement drapées, changea en une reine antique la paysanne rieuse qu'elle s'empressa de redevenir trois heures plus tard? Je ne le crois pas. Elle avait tout deviné, grâce à ce don prodigieux, et quand, ensuite, elle jeta si splendidement l'anathème de la veuve française pleurant ses fils et maudissant ceux qui les lui tuèrent, elle érigea, par l'effet de sa miraculeuse inconscience, une statue magnifique de la Maternité.

Ce vibrant logis des Charpentier était situé rue de Grenelle, au-dessus de la librairie, à l'endroit où notre cher Fasquelle a établi son bureau. On y accédait par un petit escalier qui, les soirs de fête, s'encombrait d'une cohue trépidante, heureuse, après avoir considéré l'opulence des volumes entassés à la porte du rez-de-chaussée, de goûter l'exquise cordialité du maître et de la maî-

trousse de la maison. Tout le Paris intellectuel d'une époque y passa, les peintres, les sculpteurs, les graveurs, les architectes, les musiciens et les chansonniers, coudoyant les comédiens et comédiennes, les hommes et femmes de lettres qui se trouvaient là en majorité. Le salon s'illuminait de nombreux portraits de madame Charpentier et de ses enfants où resplendissaient les souples colorations, encore discutées, de Renoir. Famille délicieuse, que la mort démembra brutalement, en quelques années, éteignant les lustres et les girandoles sans cesse éclairés pour nos divertissements : Paul d'abord, le fils qui, au cours de son service militaire, contracta une typhoïde impitoyable; puis madame Charpentier et enfin Charpentier lui-même qui le suivirent bientôt dans la tombe, ne laissant à notre affection que Georgette et Jeanne, leurs deux charmantes filles.

Aucun incident ne troubla les répétitions de *l'Attaque du Moulin*. La confiance dominait. Nous n'éprouvâmes qu'un seul ennui : Carvalho, craignant de montrer à son public les uniformes allemands de 1870, nous demanda de reporter à la période révolutionnaire du siècle précédent l'action de notre drame. Je crois que nous eûmes tort d'y consentir. Il reconnut du reste son erreur quand, en 1897, il prépara la reprise si tragiquement empêchée et adopta l'exemple plus rationnel donné par presque tous les théâtres de France et de l'étranger qui montèrent la pièce et se conformèrent à nos vœux. Si les costumes me déplu-

rent, les décors de Jambon me semblèrent extrêmement réussis.

La générale fut très chaude et Delna particulièrement acclamée. Ces maudits costumes et d'autres menus détails m'agacèrent à tel point que j'étais un peu sombre en quittant l'Opéra-Comique. Ma préoccupation n'échappa point à Zola. Sa bonté s'en alarma et il m'adressa le billet que voici :

22 novembre 93.

Mon ami, ma femme rentre et me dit que madame Bruneau et vous hésitez encore à venir dîner demain avec nous chez les Charpentier. Venez donc, à six heures et demie; cela vous sortira de vos inquiétudes; nous causerons, nous forcerons le très grand succès. Et, je vous en supplie, ne vous tourmentez pas. Vous avez fait une grande et belle œuvre qui remuera les foules. J'ai vu du monde, cet après-midi, et tous sont bouleversés, tous prédisent un triomphe. Rien ne prévaut contre une œuvre de sincérité et de force. Un accident ne peut la tuer, elle triomphera et elle vivra. Je reçois un numéro de *l'Indépendance belge*, où Bérardi a envoyé un télégramme enthousiaste. C'est le premier son de cloche de la victoire.

Affectueusement à vous trois.

Émile ZOLA.

Mes incertitudes tombèrent. Nous dinâmes, en conséquence, rue de Grenelle, le soir de la représentation, et soupâmes tous au restaurant, invités par Fernand Xau, qui fondait *le Journal* et se rappelait gentiment le banquet de *l'Echo de Paris*. Sa bonhomie et sa rondeur déchaînèrent notre

gaité. Je n'eus qu'à me louer de la presse, excessivement bienveillante. Henry Bauer, cependant, s'irrita violemment du soin que je prenais de varier mon humble manière et retourna furieusement contre moi sa férule, naguère si indulgente à mon égard. Ne voulant pas parler de ma partition aux lecteurs du *Gil-Blas*, je priai mon vaillant camarade Gustave Charpentier de leur dire ce qu'il en pensait. Avant l'admirable *Louise*, qui devait sept ans plus tard le rendre universellement illustre, la pathétique *Vie du Poète* et les émouvantes *Impressions d'Italie* le désignaient déjà comme un des plus frémissants artistes de son temps. Sa générosité fraternelle, qui ne cessa jamais de m'accompagner et de me soutenir durant ma carrière, se manifesta dans un vigoureux et humoristique article commençant ainsi :

« Après *le Rêve*, dont les audaces firent grand bruit, certain monde musical s'attendait à ce que la nouvelle œuvre d'Alfred Bruneau fût outrancière. On s'imaginait que ce hardi musicien n'aurait d'autre aspiration que de faire grincer les canines des mélomanes. *L'Attaque du Moulin* a dépisté ceux qui s'apprêtaient à rire... »

VI

UN ARTICLE DE ZOLA SUR LE DRAME LYRIQUE FRANÇAIS. —
CE QU'EN PENSÈRENT LES ANCIENS MÉDANIENS, ASSOCIÉS
TREIZE ANS PLUS TOT A LA FORTUNE DE LEUR AMI ET
DEVENUS EXAGÉRÉMENT INDÉPENDANTS.

Comme « avant-première » de *l'Attaque du Moulin*, Fernand Xau publia, en tête du *Journal*, une chronique extrêmement curieuse où Zola, avec son ampleur habituelle, développait ses idées sur le théâtre musical. Cette chronique, oubliée, inconnue de la génération présente, je l'aurais reproduite ici intégralement si elle ne contenait des lignes beaucoup trop élogieuses pour moi, lignes qui ont à mes yeux un prix inestimable, car j'y vois l'affirmation publique d'un attachement profond dont chaque témoignage me fut et me reste cher, lignes que l'on me reprocherait sans doute d'évoquer en m'accusant injustement de vanité. Voici cependant le passage essentiel de cette sorte de manifeste qui montre du moins combien Zola, vers le tard de sa vie, fut captivé par un art auquel on le croyait complètement réfractaire. N'oubliez pas que cela parut en 1893 et observez le ton prophétique de certains mots.

« ... Dans cette question si intéressante de la musique au théâtre, je suis frappé chaque jour davantage de l'importance capitale, décisive pour le musicien, de ce qu'on appelle un bon poème.

« Même autrefois, lorsque régnaient les anciennes formules, aujourd'hui surannées, du Grand Opéra et de l'Opéra-Comique, cette importance n'était pas niable. Dernièrement, lors de la mort de Gounod, en lisant les articles qui appréciaient son œuvre, j'ai remarqué que ses nombreux insuccès, au théâtre, étaient tous attribués, par les critiques, aux défauts de malencontreux poèmes. La phrase revenait avec une régularité obsédante, et pour *la Nonne sanglante*, et pour *le Tribut de Zamora*, et même pour *Sapho*, bien qu'Emile Augier en fût l'auteur. On trouvait les pièces sans intérêt, mal faites, antimusicales. On accusait, en somme, le librettiste d'avoir paralysé le musicien.

« Et, pourtant, c'était l'époque où un poème n'était qu'un prétexte à musique. N'est-ce pas Rossini qui offrait d'écrire une partition passionnante sur la quatrième page d'un journal? Il voulait sûrement dire par là que la musique avait son intérêt propre, se suffisant à lui-même; que peu importaient les personnages et l'action, pourvu que le musicien chantât; que le public allait entendre un opéra, non pour la pièce, mais pour le charme des oreilles. Les paroles étaient toujours assez bonnes, le compositeur en disposait en maître tyrannique et dédaigneux, sans même s'inquiéter de leur sens, les pliant à son

caprice gai ou triste du moment. Et la pièce était ainsi un simple prétexte à duos, trios, chœurs, cavatines et barcarolles.

« Aujourd'hui, que la nouvelle formule du drame lyrique triomphe, on doit donc comprendre l'importance grandissante que prend la nécessité d'un bon poème. Je suis convaincu que les échecs récents de plusieurs jeunes compositeurs de talent sont dus au choix fâcheux d'une pièce qui est tombée et qui les a écrasés. Dans un drame lyrique, selon moi, il doit y avoir un milieu nettement indiqué et des personnages vivants; en un mot, une action humaine que le rôle du musicien est uniquement de commenter et de développer; et, dès lors, tout va dépendre de cette action, de ce milieu et de ces personnages, car le musicien aura beau dépenser un talent énorme, il n'intéressera pas, il ne pourra faire ni vrai ni grand, si on le force à lutter contre une histoire baroque et des pantins sans cœur ni cervelle. »

*
* *

« On a justement bataillé dans la Presse, ces temps derniers, pour savoir quelle part devait être faite, l'œuvre commune achevée, au librettiste et au musicien. Et il m'a bien semblé que le plus grand nombre traitaient le premier comme un simple manœuvre, chargé de gâcher la besogne au second.

« En effet, rien n'est plus court et rien ne sem-

ble plus facile à établir qu'un poème. En trois semaines, un fabricant habile doit pouvoir fournir cela sur mesure, d'autant plus qu'on est coulant sur la qualité des vers. Songez, ensuite, au travail énorme du musicien : une partition exige des mois, parfois des années de travail; et il y a encore l'orchestration, plus de mille pages de musique à écrire. Aussi, l'idée qu'au théâtre, sur la recette, le librettiste touche autant que le compositeur peut-elle paraître injuste. D'autre part, les livrets sont généralement si mauvais, même ceux des opéras restés au répertoire, qu'on s'explique l'étonnement des gens, lorsqu'ils apprennent que l'auteur des paroles et l'auteur de la musique sont traités sur le même pied. Il est vrai que la justice finit toujours par s'établir, car le nom du musicien seul demeure.

« Et, cependant, je viens de dire combien un bon poème est rare, j'entends un poème qui aide le musicien, au lieu de le desservir; questionnez les jeunes compositeurs, ils vous raconteront tous leur souci, leur désespoir, dans cette chasse au livret qu'ils rêvent et qu'ils ne peuvent trouver. Il n'est donc pas sage de se montrer dédaigneux de la besogne du poète. Si humble qu'on la fasse, elle devient d'une gravité exceptionnelle, du moment que l'œuvre commune en dépend. Les exemples sont malheureusement là : tout croule quand le poète n'a pas pris le musicien sur ses épaules pour le porter.

« Je trouve donc qu'il est un peu puéril de discuter sur les parts à faire au librettiste et au

compositeur; et j'ai une solution très simple pour les mettre absolument d'accord; c'est que le compositeur soit son propre librettiste. Oui! ma conviction est qu'aujourd'hui, avec le drame lyrique, le musicien doit écrire lui-même son poème. Je ne m'explique même pas qu'il puisse en être autrement.

« Qu'on réfléchisse à ce que je disais plus haut : la musique n'est plus à part, elle enveloppe l'action, elle fait corps avec le personnage. Dès lors, il me paraît impossible que l'action et les personnages naissent d'un côté, tandis que leur vie et leur âme poussent de l'autre. Il y a là une intimité telle, un organisme si étroitement lié dans ses parties, que le père unique s'impose. Si je cherche à m'imaginer la genèse d'un drame lyrique, je vois les êtres, je vois les faits s'engendrer les uns par les autres musicalement, apportant la symphonie comme l'air qu'ils respirent, développant la phrase chantée comme la voix qui leur est propre. Deux pères pour cet enfant qui ne doit avoir qu'un seul cœur et une seule tête, me gênent absolument.

« Dois-je commettre l'indiscrétion de dire que j'ai tâché d'endoctriner Bruneau, et qu'il s'est dérobé à mon conseil, par modestie? Beaucoup de jeunes compositeurs en sont là, les plus lettrés ont peur, se croient incapables d'écrire une pièce. Ils tremblent d'accepter la double responsabilité de l'œuvre, ils continuent à penser que le poète naît d'un côté et le musicien de l'autre. C'est ainsi que Bruneau s' imagine qu'il ne peut se pas-

ser de nous. Le jour où il le voudra, il s'en passera très bien. Je dis ces choses par amour de la vérité, et notre ami Gallet n'en est pas moins un très vaillant poète qui a donné à Bruneau deux chefs-d'œuvre. Lorsqu'on n'écrit pas soi-même son poème, il y a encore une façon de le faire sien, c'est de s'entendre affectueusement avec son poète, au point de n'être plus qu'un.

*
* *

« Ah! ce drame lyrique français, il me hante! Quand un génie despotique et tout-puissant, comme Wagner, se produit dans un art, il est certain qu'il pèse terriblement sur les générations qui le suivent. Nous avons vu cela, dans notre poésie, après Hugo, Lamartine et Musset; il semble, aujourd'hui, que le lyrisme soit épuisé à jamais. Nos jeunes poètes se tourmentent désespérément pour conquérir une originalité. De même, en musique, la formule wagnérienne, si logique, si pleine, si totale, s'est imposée d'une façon souveraine, à ce point qu'en dehors d'elle, de longtemps, on peut croire que rien ne se créera d'excellent et de nouveau. Le sol est conquis, il ne pousse plus que des œuvres filles du maître.

« Cela est d'autant plus inquiétant, que voilà Wagner joué enfin sur nos théâtres. On donnait dernièrement les recettes de l'Opéra: il a eu, cette année, la plus grosse part, et il n'est pas difficile de prévoir que cette part du lion grandira encore. Bientôt, tous nos théâtres de musique

seront encombrés de son répertoire, et son influence ira en croissant, et il sera le tyran comblé, acclamé. Naturellement, la lutte est rude pour nos compositeurs. Je crains que plusieurs ne succombent. En tout cas il y a là une situation bien faite pour rendre anxieux les artistes qui ont à cœur le triomphe du génie de la race.

« Et c'est pourquoi, depuis que mon ami Bruneau me fait aimer la musique, je réfléchis parfois à ces choses. Négliger Wagner, ce serait enfantin. Toute sa conquête doit être acquise. Il a renouvelé la formule, il n'est plus permis de retourner en arrière, et d'en accepter une autre. Seulement, au lieu de s'immobiliser avec lui, on peut partir de lui; et la solution n'est certainement pas ailleurs, pour nos musiciens français. Rien n'est immobile, tout marche et progresse. D'autres maîtres viendront qui feront vieillir Wagner. Puis, les races sont là qui différencient les œuvres, lorsque le même souffle créateur a passé sur le monde.

« Alors, je me suis imaginé que le drame lyrique français, tout en partant de la symphonie continue à l'orchestre, qui développe les situations et commente les personnages, tout en ne faisant plus du chant que l'expression des cerveaux et des cœurs pouvait s'affirmer à part, dans la clarté vive du génie de notre race. Je vois un drame plus directement humain non pas dans le vague des Mythologies du Nord, mais éclatant entre nous, pauvres hommes, dans la réalité de nos misères et de nos joies. Je n'en suis pas à

demander l'opéra en redingote ou même en blouse. Non ! Il me suffirait qu'au lieu de fantoches, au lieu d'abstractions descendues de la légende, on nous donnât des êtres vivants, s'égayant de nos gaités, souffrant de nos souffrances. Et je voudrais encore que tout poème intéressât par lui-même, comme une histoire passionnante qu'on nous raconterait. On peut l'habiller de velours, si l'on veut ; mais qu'il y ait des hommes dedans, et que de toute l'œuvre sorte un cri profond d'humanité.

« Voilà le mot lâché. Je rêve que le drame lyrique soit humain, sans répudier ni la fantaisie, ni le caprice, ni le mystère. Toute notre race est là, je le répète, dans cette humanité frémissante, dont je voudrais que la musique traduisît les passions, les douleurs et les joies. Ah ! musiciens, si vous nous touchiez au cœur, à la source des larmes et du rire, le colosse Wagner lui-même pâlerait sur le haut piédestal de ses symboles ! La vie, la vie partout, même dans l'infini du chant ! »

.
 Ayant lu, comme tout le monde, cet article dont on m'attribua bien à tort l'inspiration, car j'ignorais que Zola dût l'écrire quand Xau l'inséra, notre subtil Jules Huret le jugea propre à lui fournir quelque chose d'intéressant pour *le Figaro*, où son talent acéré se manifestait presque chaque jour dans l'alerte relation de retentissantes interviews. Il se rendit chez les survivants des *Soirées de Médan*, Joris-Karl Huys-

mans, Léon Hennique, Henry Céard et Paul Alexis — Guy de Maupassant était déjà mort — et leur demanda ce qu'ils pensaient de la chronique en question, de l'adaptation lyrique du conte fameux qui servit jadis de drapeau à l'école réaliste.

Le bon Alexis, seul, répondit gentiment, gardant au maître de sa jeunesse la fidélité d'un cœur droit et simple : « La voie est large et le naturalisme aussi, dit-il; tant mieux si, faisant tache d'huile, il envahit même la musique. »

Céard, qui, après *le Rêve*, m'avait proposé un livret, fut amer : « Zola, déclara-t-il, c'est Sixte Quint, ce pape qui fit l'ignorant et l'infirme tant qu'il le fallut, et, tout d'un coup, jeta bien loin derrière lui ses béquilles... Zola, c'est bien le même Italien extérieur et masqué, aux mains papales — vous avez vu ses mains nerveuses et douces? — qui veut tout conquérir, qui change si facilement d'idée fixe comme je ne sais plus quel personnage d'Augier... » Et Céard ajouta qu'il aimait beaucoup Zola. Utile avertissement, en vérité.

Hennique déplora « la transformation de la nouvelle originale, devenue méconnaissable, un mélo quelconque »... Il regretta l'obstination académique de Zola et s'attrista de ses moindres gestes.

Huysmans affecta d'abord l'oubli complet des *Soirées de Médan*. Puis il rassembla ainsi ses souvenirs : « *L'Attaque du Moulin...*, voyons donc que je me rappelle... Ah! oui, un vieux moulin

qu'on attaque, c'est ça, et puis un amoureux qu'on tue à la fin... oui, oui, je me rappelle, et les feux de peloton et les rafales de balles qui font dégringoler des pans de murs, que Zola a développés ensuite dans *la Débâcle*. Eh! mais! l'amoureux aventurier et héroïque, l'amoureuse, l'officier, le moulin, c'était déjà pas mal opéracomique, en effet... » Et il affirma son dégoût du théâtre. « Pouah! Quel besoin d'entendre un acteur claironner des mots sur des planches?... Le théâtre, c'est le plus inférieur de tous les arts. » Enfin, il s'indigna de voir Zola désirer la gloire. Celui-ci, autrefois, la méprisait, ne voulait être ni de ceci, ni de cela. Conclusion : « Alors... quoi, il avait donc deux faces, l'une provisoire, l'autre de réserve, celle d'aujourd'hui? »

Voilà comment agirent, en 1893, les compagnons des premières luttes d'Émile Zola, ses alliés de 1880.

VII

NOUS RETOURNONS A BRUXELLES ET ALLONS A ANVERS. —
PAUL GALLIMARD, BIBLIOPHILE ET COLLECTIONNEUR. —
LE POÈME DE « LAZARE ». — EMMANUEL CHABRIER ET
« GWENDOLINE. » — UNE VISITE D'EUGÈNE BERTRAND.

La Monnaie joua immédiatement *l'Attaque du Moulin* et l'inscrivit, à côté du *Rêve*, au répertoire où ces deux ouvrages restèrent tant que l'on ne changea pas les directeurs. Je retrouvai donc Stoumon et son voisin, le marchand de cercueils; Calabrési et sa cuisinière, habile confectionneuse des plats fins que Reyer appréciait si bien. J'emmenai avec moi mon fidèle ami Paul Gallimard, qui me fit parcourir en tous sens le Musée Royal et m'orienta le plus souvent vers les merveilleux Primitifs que nous comparions, dans de longs entretiens, à ceux du Louvre.

Gallimard, mort aujourd'hui, était une encyclopédie vivante et palpitante. Il n'ignorait rien d'aucun art, français ou étranger. La peinture, la sculpture, l'architecture, la gravure lui étaient aussi familières que la littérature. Et le théâtre, lyrique ou non, ne l'attirait pas moins que le

concert. Les Corot, les Daubigny, les Troyon, les Millet, les Delacroix, les Daumier se mêlaient chez lui, innombrables, aux Manet, aux Cézanne, aux Monet, aux Pizarro, aux Sisley, aux Van Gogh, aux Lautrec, aux Gauguin, aux Guillaumin, aux Renoir, aux Degas, aux Carrière et aux maîtres d'à présent, jeunes et vieux. — Je parle des maîtres authentiques et non des mystificateurs, judicieusement exclus de cette éblouissante galerie. — Sa bibliothèque, de valeur inestimable, contenait des éditions rarissimes de ses livres préférés, éditions illustrées à exemplaire unique, spécialement pour lui, par nos plus fameux dessinateurs et enlumineurs. Le prodigieux savoir, la vaste intelligence, l'esprit réfléchi de Paul Gallimard lui eussent permis de produire des chefs-d'œuvre en n'importe quel genre, si sa brillante fortune ne l'avait incité à une espèce de discrétion contemplative, très digne d'ailleurs.

La première approchait. Zola m'avertit de son départ et de celui de madame Zola : « Nous arriverons en bande, les Fasquelle, les Xau, Charpentier, Gallet et nous deux. Souhaitons-nous un grand succès. Desmoulin viendra aussi, j'espère. » Je ne vous ai pas dit encore ce que fut ce dernier, les liens étroits qui m'attachèrent à lui. Je me réserve de le faire dans un des chapitres suivants. En ce qui touche notre bref séjour à Bruxelles, j'évoquerai seulement la jovialité rayonnante de Fernand Xau, qui scandalisa, lorsque nous traversâmes l'Hôtel de Ville, les graves fonctionnaires de l'endroit. Le facétieux

voyageur s'assit dans le fauteuil du bourgmestre et entonna, hurla plutôt, l'air de *Faust* :

Saïut, demeure chaste et pure!

Le lendemain matin de la représentation, dont le résultat combla nos désirs, Stoumon nous conduisit à Anvers où la table d'un de ses parents nous était largement ouverte. Le déjeuner dura trois heures. Zola commençait d'être soucieux. Les Rubens de la Cathédrale, malgré l'amusante féerie de leurs rideaux glissants, les trésors du Musée-Plantin, en dépit de leurs richesses typographiques, ne purent le rasséréner. « Que de temps perdu », pensait-il évidemment, derrière les sillons de son ample front! Hâtivement, nous reprîmes tous, « en bande », le chemin de Paris.

Je reçus ce mot de Zola, le 1^{er} janvier 1894.

Médan, 31 décembre 93.

Mon cher Bruneau, merci de vos bons souhaits. Nous vous envoyons aussi tous nos vœux, et que madame Bruneau se porte bien et que Suzanne grandisse en belle et bonne petite fille, et que vous puissiez bientôt vous remettre au travail, pour faire une grande œuvre.

Jeudi, si vous êtes libre, venez donc de très bonne heure, à huit heures un quart. J'ai écrit *Lazare*, je veux vous lire ça. Et je vous dirai les raisons qui me font croire que vous devriez vous mettre tout de suite à cette œuvre courte, si elle vous plaît. Enfin, nous causerons.

Nous vous embrassons bien tendrement tous les trois.

Émile ZOLA.

Depuis l'achèvement de *l'Attaque du Moulin*,

nous n'avions cessé de songer à d'autres pièces qui, signées de Zola seul, resserreraient encore davantage notre collaboration déjà si intime. Mais il nous fallait substituer aux vers, usuels alors en matière de livret, la prose, qui était considérée généralement comme l'ennemie barbare de la musique, et que Zola entendait uniquement employer. Moi, je ne partageais point ces préventions et je me rappelais la page où, à propos de *Georges Dandin*, Gounod, — l'opposé d'un sot, n'est-ce pas? — avait dit, très sensément, je crois, que « la variété infinie des périodes en prose ouvre devant le musicien un horizon tout neuf qui le délivre de la monotonie et de l'uniformité, qu'avec le vers — espèce de *dada* qui, une fois parti, emmène le compositeur, lequel se laisse conduire nonchalamment et finit par s'endormir dans une négligence déplorable — le musicien devient en quelque sorte l'esclave du dialogue au lieu d'en rester le maître, et que la vérité de l'expression disparaît sous l'entraînement banal de la routine; que la prose, au contraire, est une mine féconde, inépuisable de variété dans l'intonation chantée ou déclamée, dans la durée et dans l'intensité de l'accent, dans la proportion et le développement de la période... » Nous n'hésitâmes point à adopter désormais le principe de la prose, à braver les disputes qu'allait provoquer notre tentative.

Zola me lut son *Lazare*, un acte d'émotion poignante, de splendeur souveraine. Devant la grotte sauvage où le blême soleil éclaire une tombe, des

hommes, des femmes, entourent Jésus, le suppliant de ressusciter Lazare, couché là. Jésus refuse : « Pourquoi le réveiller à cette vie terrible de tourments? » La mère de Lazare s'approche : « Ne sais-tu pas que je l'ai fait du meilleur de moi-même, de ma souffrance et de ma tendresse? Il est sorti de ma chair, il a bu mon lait, il a grandi dans mes larmes... Rends-le-moi, même s'il faut qu'il souffre et que je souffre encore... Nous pleurerons ensemble et nous serons heureux. » Et voilà maintenant l'épouse de Lazare : « Nous nous sommes aimés de tout notre cœur. Le vent ne peut plus passer dans mes cheveux sans que je me rappelle ses baisers... Rends-le-moi pour que je le réchauffe entre mes bras d'amour, pour que je le reprenne et pour que le monde ne soit plus vide. » Et l'enfant de Lazare s'agenouille : « Je n'ai encore, pour te toucher, que ma faiblesse et que ma grâce, et je les tends vers toi... Tout mon jeune être s'épouvante et défaillit... O bon ami des petits enfants, rends-moi mon père. » Et Jésus consent : « Vous le voulez, je cède à vos lamentations, créatures insatiables, rêveurs assoiffés de l'éternelle douleur vivante. Mais je suis plein d'angoisse, aucun homme n'a connu le malheur de revenir de la mort... » Et les voix s'élèvent, impérieuses : « Oui, oui, réveille Lazare, et tu seras Dieu et nous te bénirons, nous t'adorerons! »

Jésus ayant obéi, Lazare se dresse, hors du sépulcre : « C'était si bon ce grand sommeil noir, ce grand sommeil sans rêve!... O Maître, pour-

quoi donc m'as-tu réveillé? Revivre, oh! non! N'ai-je pas payé à la souffrance ma dette affreuse de vivant?... Quelle faute inexplicable ai-je donc commise pour que vous me punissiez d'un tel châtement?... C'était fini, j'avais franchi le pas de la mort, cette seconde si horrible, qu'elle suffit à empoisonner la vie entière... Et cette détresse, vous voulez que je la connaisse deux fois, que je meure deux fois, et que ma misère humaine passe celle de tous les hommes. Oh! non, Maître, oh! non!... » La mère, l'épouse, l'enfant de Lazare conjurent vainement celui-ci de reprendre, à leur côté, l'existence commune. Il implore Jésus : « Si tu le peux, fais cet autre grand miracle que, sans souffrance, je me rendorme de mon éternel sommeil interrompu... » La mère, l'épouse, l'enfant, sous l'ascendant de sa parole, se joignent à lui. « Lazare ne souffrait plus, il ne doit plus souffrir. Que ce miracle s'accomplisse et que Lazare se rendorme sans souffrance. Qu'il soit heureux en les attendant, puisqu'il sait où est le bonheur. » Jésus obéit de nouveau : « Après la passion de la vie, la mort est la suprême douceur », et Lazare se recouche dans le tombeau. La pierre, descellée pour sa résurrection, retombe sur lui. Et les voix s'éteignent, murmurantes : « Ah! pauvre Lazare, pauvre homme las, brisé de misère et de souffrance, dors, dors, heureux à jamais!... »

La difficulté de trouver, non pas tant un théâtre convenant à une aussi gigantesque conception, qu'un directeur capable de s'en enthousiasmer.

siasmer, m'apparut nettement. Zola, qui n'avait pas réfléchi à cette question secondaire et néanmoins importante, fut frappé de mon objection. Nous ne décidâmes rien ce jour-là. Un fait imprévu devait, du reste, nous guider différemment.

La santé de Chabrier devenait assez alarmante. Une paralysie progressive ruinait ce magnifique esprit lucide et fort, le torturait et l'émiettait. Je vous ai déjà communiqué une des nombreuses lettres qu'il m'a écrites. Permettez-moi d'y ajouter ces deux-là. Si je n'efface pas les louanges, assurément imméritées, qu'elles contiennent à mon adresse, c'est que cela atténuerait les marques d'affection qu'il m'y offrait et amoindrirait la noblesse d'âme dont il y témoignait envers moi, son cadet, comblé de faveurs, alors que sa chance, à lui, était si mauvaise.

Après le Rêve :

La Membrolle, par Mettray,
Indre-et-Loire.

19 juin 1891.

Hein? Ça y est, cette fois! Quel franc, quel sympathique, quel beau succès! J'en ai de la joie plein la tête et, si vous étiez là, vous verriez mes yeux qui ont illuminé pour la circonstance. Enfin, c'est tapé, comme musique, et vous arrivez juste à l'heure où c'est cela qu'il faut donner et où c'est aussi cela qu'on veut. Demain, j'avalerais des tas de journaux que ma femme m'enverra. Je viens de lire le seul *Écho*, mais c'est un choc en retour qui a déjà une riche sonorité et ça n'est

pas du faux bourdon! — mais là donc bravo! Et votre père, et votre femme, je les embrasse si cordialement! allons, en voilà un sur lequel il faut compter! Vous voilà solidement posé, classé, c'est un début de maître, absolument. Avant de vous écrire, je relisais un passage si charmant qui se passe dans des harmonies que votre vieil ami a longtemps choquées, si j'ose m'exprimer ainsi, — c'est page 91 « comme ta robe te va bien » et le « va bien » est si amusant, se complaît si bien à le dire, avec ses deux noires — c'est un rien dans la partition, excusez-moi, mais j'ai encore ça dans l'oreille. Et que d'intentions, sous cette simplicité, cette clarté, cette naïveté voulues — c'est de l'art délicieux et qui m'apparaîtrait comme très français, car je ne vois aucun parti-pris d'école — c'est bien de vous et bien à vous. Je vais me régaler dans quelques jours, vous pensez! Mais vous avez maintenant une superbe galette sur la planche (sans le moindre imbécile de calembour). Ah! il y en a que ça va faire descendre d'un cran — soit comme avenir, soit comme pose, mais ça ne descendra à fond que ceux qui sont presque descendus déjà et c'est ça qu'il est bon de voir que ça en fera grimper d'autres, espérons-le du moins (pas Pessard). Tout ce qui n'a pas plus ou moins composé dans ces tendances-là jusqu'ici est ratiboisé; je crois que le public est sur le point d'être avec nous, votre presse va avancer, précipiter le mouvement, cette presse qui, il y a vingt ans, aurait dit des imbécillités, car c'est toujours la même chose, hélas! mais vous avez eu le bon vent en poupe, malgré tout, mon petit Bruneau, les voilà emballés, ils vont *faire* l'opinion, ils vous auront déniché; le public va mordre. Non seulement vous êtes un musicien d'une haute personnalité, mais vous avez aussi le succès, la mode, je dirai, vous êtes le monsieur du jour et vous allez l'être encore pendant beau temps!

A vous trois.

Emmanuel CHABRIER.

Excusez-moi, ce n'est pas très littéraire, tout ça.

A propos de *l'Attaque du Moulin* :

La calligraphie chevauche péniblement et les idées sont un peu troubles, mais la sensibilité humoristique y est toujours. Je copie exactement :

La Membrolle, par Mettray,
7 décembre 1893.

Chers amis, D'abord *Hérim* (*sic*), que j'aime beaucoup. Puis quelques années après, *le Rêve*, que j'aime tant et où il se révèle (le petit chœur, en si b au premier acte!) c'était délicieux — avec Zola.

Aujourd'hui, c'est *l'Attaque du Moulin*, une œuvre virile, vigoureuse, tendre, fougueuse, sentant la poudre et le canon, et une orchestration chaude et nerveuse qui vous tenait chaud dans les fauteuils d'orchestre, on était heureux d'entendre de la belle musique d'un homme jeune qui n'imité jamais personne, qui est lui, je sens qu'il a devant lui une carrière magnifique, je suis content...

Je vous embrasse de tout mon cœur tous les deux.

Emmanuel CHABRIER.

Et puis, *la Faute de l'Abbé Mouret*, hein? Nous rentrons à Paris samedi soir. Dimanche, je ferai ma rentrée chez Lamoureux.

Et puis je voudrais bien revoir votre œuvre dans le courant de la semaine; vous demanderiez *une bonne baignoire de face* à papa Carvalho, toujours vert, qui vous *donnera ça* dans les prix doux; alors nous irions tous les quatre, votre femme et la mienne, et qui ont mal aux genoux toutes les deux, seront là très contentes de se revoir; nous deux, nous ferons jabot; nous causerons comme des pies, on s'amusera tout plein. Est-ce entendu?

Au commencement de 1894, l'Opéra répétait enfin *Gwendoline*. Pendant son existence cahotée par la faillite de certains théâtres étrangers qui le jouèrent trop rarement, par l'incendie de la salle Favart qui arrêta subitement les représentations du ravissant et fringant *Roi malgré lui*, Chabrier n'eut d'autre ambition que de domicilier à Paris l'errante et véhémement *Gwendoline*. Il allait atteindre le but convoité, quand la maladie s'empara de lui, obscurcit son cerveau, métamorphosa le bon gros garçon frénétique et réjoui en un spectre pâle et désolé. Sa verve et son énergie, qui soulevèrent si superbement les ondes instrumentales, s'effondrèrent dans la morne tristesse et l'accablant désespoir. Celui qui fut un des plus grands novateurs, un des plus vivants créateurs de la musique française s'affaiblissait déplorablement et, le soir où *Gwendoline* triompha, au Palais Garnier, de l'indifférence et de l'hostilité qu'elle avait rencontrées chez nous, Chabrier, chancelant, me balbutia tragiquement :

— Eh! eh! c'est rudement bien, ça... de qui est-ce donc?...

Trois jours avant sa « générale », il vint, rue Viète, bavarder avec nous. Il était dans un de ses moments d'équilibre presque complet et nous pûmes lui dire, comptant sur sa mémoire, que le ménage Zola et le nôtre désiraient l'applaudir. Vingt-quatre heures après, Eugène Bertrand, qui dirigeait l'Opéra avec Pedro Gailhard, sonnait à notre porte. Tirant de sa poche un papier, il le tendit à ma femme :

— Voici, Madame, prononça-t-il, la loge que vous avez demandée à Chabrier. Je ne vous la donne qu'en échange de l'ouvrage que Gailhard et moi prions votre mari et Zola d'écrire pour nous.

J'informai Zola aussitôt de cette gracieuseté vraiment exceptionnelle.

— J'ai pensé, me répondit-il, à un poème dont chaque acte se passerait à l'une des saisons de l'année et qui exalterait, dans la fête du printemps, le travail et l'amour.

Sans en savoir davantage, Bertrand et Gailhard, la semaine suivante, envoyaient à la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, le bulletin de réception de *Messidor*.

VIII

ZOLA ET MOI ENTRONS ENSEMBLE AU « FIGARO ». — LE PROFESSEUR TILLAUX ET SA MALADE. — LE THÉÂTRE LIBRE, SON FONDATEUR, SON PUBLIC ET SON RÉPERTOIRE. — MON « REQUIEM » A LONDRES ET A PARIS. — LES RÉPÉTITIONS DE « MESSIDOR » A L'OPÉRA.

Entre temps, j'étais retourné, pour *l'Attaque du Moulin*, à Londres où j'avais revu Harris et ses secrétaires, Covent-Garden et son marché aux fleurs, et en maints départements, où les costumes de 1870, préconisés par Choudens, n'offensèrent personne et contribuèrent beaucoup à la signification exacte de la pièce. Nous choisîmes comme arbitres les habitants de Besançon dont le voisinage de la frontière devait rendre le patriotisme particulièrement susceptible, et l'expérience fut concluante.

Zola n'ayant pas tardé à me remettre le texte complet de *Messidor*, je repris passionnément mon travail. Le romancier des *Trois Villes* préparait déjà le second volume de cette nouvelle série et, d'Italie, m'en instruisait ainsi :

Mon cher Bruneau, je veux pourtant vous répondre, vous donner signe de vie, malgré ma grande fatigue,

dans le coup de vent qui nous emporte. Nous revenons de Naples, après quatre jours extraordinaires passés à Capri, à Pompéï, au Vésuve, où le volcan a bien voulu nous faire la grâce d'une petite éruption. Nous voici de retour à Rome, où nous resterons jusqu'au 4, ce qui fait que nous ne rentrerons guère à Paris que le 16, après Florence, Venise et Milan. Je suis ravi de la Rome que je vais emporter, un livre superbe. Nos bien vives amitiés à madame Bruneau. Pardon de ma hâte et bien affectueusement.

Vers cette époque, la brillante prospérité du *Gil Blas* subissait une fâcheuse éclipse. J'en étais très inquiet et très contrarié, pour Zola d'abord, qui n'avait pas encore touché le prix de *Lourdes*, prix consenti de la manière que vous vous rappelez, et pour moi-même qui, souvent, devais accepter en sous, extraits des vieux fonds de tiroir par un caissier intimidé, les sommes constituant mes appointements.

Sur ces entrefaites, mourut Charles Darcours qui remplaçait, rue Drouot, Auguste Vitu dans ses fonctions de critique musical. La quinzaine suivante, Zola me dit :

— Il faut cependant, mon ami, que je vous tienne au courant de ce que j'ai arrangé. Nous entrons tous deux au *Figaro* : vous pour y succéder à Darcours et moi pour y donner chaque semaine une chronique sur tel ou tel sujet qui me plaira. Je crois d'ailleurs que le *Gil Blas* va me payer mes cinquante mille francs. Allez donc voir de Rodays qui vous attend... Mais voilà ce qui arrive : Xau manifestait l'intention de nous avoir au *Journal* et il m'a paru si désolé de mon

entrée au *Figaro* que le courage m'a manqué pour lui annoncer que vous y entriez également. Vous ne vous imaginez pas la scène, et j'ai reçu, ce matin encore, une lettre éplorée. Ne vous tourmentez pas, néanmoins. C'est le bon Fasquelle qui, avec sa gentillesse et son dévouement coutumiers, a combiné cette affaire. Il la règlera au mieux. Je me charge de le lui demander.

Fernand de Rodays qui, associé à Antonin Périvier, présidait alors, après Francis Magnard, aux destinées du *Figaro*, était un chef délicieux dont j'aurai l'occasion de vous reparler plus loin, car, en dépit des événements hostiles à la paix du lieu fortuné, du séjour envié où je pénétrais, je gardai mon poste pendant sept années, tant que lui-même conserva le sien. Zola et lui avaient fixé toutes les clauses de ma collaboration, clauses bien propres à m'éblouir et auxquelles, insatiable, je prétendis ajouter celle-ci : Il sera spécifié formellement que je ne rendrai pas compte des représentations du Théâtre Monégasque de M. Gunsbourg.

De Rodays s'écria :

— Vous êtes fou!... Cela vous fera perdre beaucoup d'argent.

— Je le sais... Je tiens à mon idée.

Ouvrant la porte de son cabinet et appelant mes futurs camarades dans le couloir :

— Messieurs, ordonna-t-il en me désignant, regardez cet homme-là, jetez les yeux sur ce phénomène : *Il ne veut pas aller à Monte-Carlo!*...

Et le rire fut général.

Le lendemain, je rencontrai à une réunion professionnelle mes confrères de la critique. On agita naturellement la question du *Figaro*. Chacun d'eux proclama le nom de l'élu : X, Y, Z, affirmaient-ils alternativement. Nul ne souffla mot de B. Mon amusement était extrême. Il redoubla quand, assis à la table où Vitu exécuta ou crut exécuter si brutalement *le Rêve*, je rédigeai mon premier « papier ». Et je pensai que la vie réservait souvent d'heureuses minutes aux gens assez sages pour avoir confiance en elle.

Un an après, environ, Zola m'adressa ce petit billet amèrement désenchanté :

Médan, 22 juin 1896.

Mon cher ami,

L'affaire est finie, j'arrête ma campagne au *Figaro*. Et je vous en préviens parce que des inquiétudes me viennent sur la solidité de la situation que vous y occupez. Certainement les audaces, les opinions braves et révolutionnaires ne sont pas aimées dans la maison. Je vous conseille donc d'être très prudent, car il serait désastreux pour vous que ma chute pût avoir un contre-coup qui vous atteindrait. Nous causerons de cela. Peut-être l'affection que j'ai pour vous me cause-t-elle là une inquiétude vaine. Et j'espère bien qu'elle est vaine. N'importe. Soyez prudent dans vos prochains articles, soyez vieille France et sans coups d'ailes.

Bien affectueusement à vous et aux vôtres de notre part à tous deux.

Émile ZOLA.

Vous devinez, n'est-ce pas? combien m'émut la

sollicitude que Zola me témoignait si tendrement. Je ne modifiai cependant point le ton de ma critique, car il me semblait impossible de me montrer plus courtois, plus modéré, plus conciliant, plus éclectique, plus empressé à signaler le mérite qu'auparavant. Et ce fut toujours ainsi que je m'efforçai de remplir mon devoir et de servir mon art. J'ajoute que jamais de Rodays ni Périvier ne me demandèrent de changer un iota aux chroniques de tête ou de troisième page dont ils me laissaient le soin de déterminer la longueur et les tendances. Ils m'assurèrent une liberté incessante et absolue.

A mes « heureuses minutes » succédaient parfois de cruels instants. En s'élançant, pour empêcher notre fillette, quand elle commençait à gambader, à courir, de rouler dans un escalier, ma femme tomba si violemment sur un genou qu'elle le blessa de très sérieuse façon. Durant des mois et des mois, elle souffrit horriblement, tantôt alitée, tantôt debout, ne voulant pas, à cause de l'enfant qui avait si grand besoin de son zèle actif, s'immobiliser entièrement. Les médecins, les chirurgiens défilèrent chez nous, innombrables, conseillant de lourds appareils de plâtre, inutilement essayés, jusqu'à ce que l'un d'eux, non des moindres, partisan exagéré de la simplification et de la férocité, émit l'avis qu'« une bonne jambe de bois » serait le meilleur remède. Nous ne partageâmes pas son opinion et, comme un élève du professeur Tillaux nous louait, en

termes chaleureux, le talent et le caractère de son maître, nous décidâmes de consulter ce dernier.

Il vint et, avec lui, l'espérance se réinstalla au foyer qu'elle avait déserté. Tillaux, un normand de rude corpulence, de visage à la fois vigoureux et miséricordieux qu'encadraient de courts favoris blancs, était, physiquement, le modèle achevé du praticien de l'ancienne école. Moralement, il possédait une âme de pureté, de charité invraisemblables. Dans son salon d'attente du boulevard Saint-Germain se mêlaient les pauvres, aux habits râpés, qu'il soignait gratuitement, et les riches, élégants, qui fixaient eux-mêmes le montant de ses honoraires. Il examina très longuement ma chère malade et la rassura :

— Vous guérirez, ce n'est pas douteux.

— Mais pourrai-je garder ma jambe, docteur?

— Oui, oui, je le crois...

Ma femme supporta courageusement, héroïquement, les deux opérations nécessaires. A l'issue de la seconde, sortant du sommeil où l'avait plongée le chloroforme d'un interne que guettait déjà la gloire et que l'on nommait Gosset, elle entendit la voix de Tillaux, murmurant doucement à son oreille :

— Vous gardez votre jambe, madame Brunneau..., vous la gardez...

Elle fit bientôt quelques pas, chez nous, munie de béquilles qui lui permettaient d'aller de son lit à un fauteuil. Le temps s'écoulait et l'on annonçait la prochaine représentation de *Messidor*.

— Je vous y conduirai, madame Bruneau, of-
frit Tillaux.

Et il l'aida paternellement à gravir d'abord, puis, à descendre, toujours cramponnée à ses béquilles, les étages au sommet desquels se trouvaient nos places.

Et des mois et des mois passèrent encore. Un matin, dans sa chambre, elle s'avança gravement, lentement, à ma rencontre, sans béquilles cette fois, et me tendit les bras. Elle s'était, en cachette, exercée à ce jeu, pour me surprendre. Elle se sentait enfin guérie, ainsi que Tillaux l'avait prédit. Le miracle se produisait, grâce à sa volonté invincible et au génie perspicace de son sauveur.

La vogue du Théâtre Libre atteignait alors à son apogée. Parti modestement d'une petite salle suburbaine, après avoir quitté la Compagnie du gaz dont il était l'employé, André Antoine avait séjourné brièvement à Montparnasse avant de s'arrêter aux Menus-Plaisirs du boulevard de Strasbourg où ses soirées mensuelles d'abonnement attiraient un public bigarré, turbulent, sensitif, formé des éléments les plus disparates : artistes, étudiants, gens de lettres, comédiens et comédiennes, attirés par la nouveauté, l'originalité de l'entreprise; mondains et mondaines, alléchés par les controverses délirantes de la presse et par l'expectative séduisante d'un scandale. (On jouait à « bureaux fermés » et l'absence de toute censure autorisait la hardiesse des spectacles.) Dès que nous connûmes Zola, il nous invita, ma

femme et moi, dans sa loge, voisine de celle des Charpentier. C'était un coin d'intimité charmante. Nous nous y retrouvions périodiquement et nous bavardions ferme pendant les entr'actes, car une foule serrée l'envahissait, dès que le rideau tombait, avide d'échanger des impressions, des louanges ou des blâmes.

Tant sur la rive gauche que sur la rive droite, nous vîmes *Jacques Damour*, que Léon Hennique avait adapté en attendant de donner *la Mort du duc d'Enghien*; *Tout pour l'honneur*, tiré du *Capitaine Burle*, par Céard, qui préparait déjà les *Résignés* et *la Pêche*, Céard, si ingrat à l'égard d'Antoine, comme à l'égard de tant d'autres d'ailleurs et qui ne demeura pas plus fidèle à ses amis qu'à la littérature; *la Fin de Lucie Pellegrin* de Paul Alexis, sûr camarade celui-là, incapable d'une défection; *Madeleine*, de Zola; — Médan et le naturalisme, remarquez-le, étaient de la sorte cordialement évoqués, sans qu'Edmond de Goncourt, Théodore de Banville, François de Curel, Lavedan, Tolstoï, Ibsen, Maurice Barrès, Georges Courteline, de Porto-Riche, Villiers de l'Isle-Adam, Georges Ancy, Brioux, Jean Jullien, Emile Bergerat, Rosny, Catulle Mendès (je cite au hasard) fussent oubliés, — puis une quantité de pièces jamais indifférentes. Que de noms d'auteurs devenus illustres parmi ceux qui, inconnus alors, figuraient sur les affiches du Théâtre libre! Barni, Luce Colas, Defresne, de Max, Grand, Gémier, Mevisto et Antoine lui-même assumaient les rôles principaux. Celui-ci était le plus ob-

servé, le plus discuté, le plus applaudi. Le réalisme, la simplicité de ses gestes, de ses attitudes, de ses mises en scène culbutaient les traditions, irritaient les uns, enthousiasmaient les autres, provoquaient les moqueries et les erreurs de certains aristarques réputés infailibles. La fondation éclatante du Théâtre libre marqua évidemment une date capitale. Elle brisa des liens gênants que l'on croyait indestructibles. Antoine fut un irrégulier — c'était sa force — qui eut le tort, aux moments décisifs de sa carrière, de vouloir devenir un officiel. Sa fantaisie, sa prodigalité, son indépendance, le desservirent à l'Odéon subventionné, soumis à des règles qu'il ne pouvait enfreindre.

Quand j'allai à Londres pour *l'Attaque du Moulin*, Charles Villiers Stanford, l'un des meilleurs compositeurs anglais de son temps, qui dirigeait la plus considérable société chorale du Royaume-Uni, *le Bach-Choir*, me demanda de réserver à ce groupement si célèbre la primeur d'un de mes ouvrages. Je songeai au *Requiem* que j'avais ébauché dix ans auparavant et que je gardais enfermé dans une enveloppe poussiéreuse. Je le lui envoyai et il fut chanté le 25 février 1896.

Bertrand et Gailhard organisaient alors des concerts à l'Opéra. Ils inscrivirent ce *Requiem* aux programmes des jeudi et vendredi saints, en confièrent l'interprétation à mesdames Bosman et Héglon, à Vaguet et à Delmas et me prièrent de tenir le bâton de mesure.

Ils s'occupaient déjà, d'ailleurs, de *Messidor*, dont je finissais joyeusement la partition. Ils destinaient Véronique à madame Deschamps-Jéhin, sur mes instances pressantes, en souvenir du *Rêve*, Hélène à mademoiselle Berthet, Guillaume à Alvarez, le Berger à Renaud, Mathias à Delmas, Gaspard à Noté et, dans le ballet, l'Amante à Subra, la Reine à Zambelli et l'Or à Robin. Ce ballet fut l'occasion, entre eux et nous, de débats interminables. Ils croyaient éternellement obligatoire l'usage du « tutu » porté jadis par les nonnes de *Robert le Diable* ou par les ombres de *Giselle*. Nous estimions, au contraire, indispensable de costumer nos danseuses. Bianchini, le dessinateur, ne nous proposait, à cet égard, rien d'agréable. En outre, si les maquettes de l'antique mesure estivale, du rocailleux vallon automnal, de la grondante usine hivernale, — un chef-d'œuvre de machinerie et de peinture que revendiqua le musée de l'Opéra, — du prodigieux horizon printanier, maquettes signées Rubé, Moisson, Chaperon, Amable, Jambon et Bailly, nous émerveillèrent, celle de la Cathédrale d'or nous mécontenta vivement. Zola, se rappelant ce qu'une erreur analogue nous avait coûté précédemment, m'exprima de la sorte son appréhension :

Médan, 22 juillet 96.

Mon cher Bruneau, je réfléchis au décor du ballet, et je suis pris d'une véritable crainte. Décidément, ce n'est pas ça du tout. Un décor raté est souvent la mort d'un acte; on le coupe au dernier moment, nous en savons

quelque chose. Dites à Gailhard de ne pas commander ce décor avant d'en avoir causé avec nous. Je me dérangerais volontiers pour éviter un gros ennui que je pressens. La chose est de grande importance.

Affectueusement à vous et aux vôtres.

Émile ZOLA.

Une seconde maquette ne nous plut pas davantage. A la répétition générale, les tutus et le cadre redoutés furent unanimement jugés si ridicules que nous souhaitâmes la suppression totale du ballet. Bertrand et Gailhard résistèrent. Selon leur détestable idée, on transporta du milieu au début du poème ce tableau chorégraphique, d'exécution manquée; on en fit une espèce de prologue incompréhensible et saugrenu. Pour le voir à son rang et réalisé tel que nous l'avions conçu, je dus attendre la reprise de 1917 où Jacques Rouché, inspira au subtil coloriste René Piot, le décor et les costumes désirés.

Le reste des études ne suscita aucun incident, sauf celui de la canne que notre fougueux Pedro cassa en essayant d'animer les choristes. Il ramassa aussitôt les deux tronçons épars et me les offrit solennellement comme s'il s'agissait là d'objets précieux, historiques et inestimables. Gailhard apportait sa mise en scène solidement établie d'avance sur une épreuve, ce qui hâtait beaucoup les travaux. Après la « couturière », Henry Roujon, le directeur des Beaux-Arts, déclara intolérables les longues bottes boueuses, le large pantalon de velours à côtes, le crasseux cha-

IX

CE QUE ZOLA A VOULU FAIRE DANS « MESSIDOR ». — L'ACCUEIL DE LA CRITIQUE. — LA RÉPONSE DE ZOLA A FOURCAUD. — LES ENQUÊTES DU « GAULOIS ». — LE DÉPART DU TÉNOR.

Au lieu de consacrer à *Messidor*, dans *le Figaro*, un compte rendu sous la forme habituelle, Fernand de Rodays nous pria, Zola et moi, d'écrire pour ses lecteurs ce que nous avons voulu faire et publia côte à côte nos deux notices. La mienne, bref commentaire de la partition, n'a rien qui puisse vous intéresser. Oublions-la. Celle de Zola, bien au contraire, est digne de toute votre attention, car elle jette une vive clarté sur le magnifique livret dont on s'est plu à travestir la si haute et si émouvante signification. Je crois devoir vous la rappeler.

« Ce que j'ai voulu faire ? »

« Donner le poème du travail, la nécessité et la beauté de l'effort, la foi en la vie, en la fécondité de la terre, l'espoir aux justes moissons de demain. Imaginez, dans notre pays de France, un village, des montagnes où les ruisseaux roulent

de l'or et dont les habitants ont vécu jusqu'à ce jour de la récolte de cet or; et, là, faire qu'un d'eux ait capté tout l'or, en détournant les ruisseaux, ce qui a ruiné le village entier; et, dans une catastrophe, anéantir l'or, rendre l'eau à la terre pierreuse et inculte, d'où monte l'auguste moisson du blé, lorsque, de laveurs d'or qu'ils étaient, les hommes sont devenus des laboureurs.

« Le premier acte, dans le flamboiement de l'été. Chez Véronique, dont le fils Guillaume, réduit à cultiver son champ, se bat vainement contre le sol desséché, privé de l'eau nourricière. Véronique ne peut donner que du pain à son fils, lorsqu'il rentre exténué; et elle rappelle les jours où ils étaient riches, avant la mort affreuse de son homme, broyé au bas d'une roche, dans une chute; et elle conte comment leur ancien voisin Gaspard, en créant une usine en amont du torrent, les a ruinés tous. Alors Mathias arrive, un cousin, disparu depuis cinq ans, rapportant des villes la haine et la révolte. On a refusé de l'embaucher à l'usine, il revient partager le pain de Guillaume en réclamant son droit à la paresse, à la jouissance des heureux. C'est l'usine qu'il faut détruire. Mais Guillaume ne croit qu'au travail et Véronique, l'antique foi, qui n'attend rien que du destin, dit la légende de l'or. Là-bas, dans le flanc de la montagne, dans une cathédrale d'or, l'Enfant Jésus, assis sur les genoux de sa Mère, prend sans cesse à poignées le sable de la source qui, sans cesse, retombe de ses petites mains en pluie d'or; et, si jamais un vivant découvrirait

l'entrée secrète, pénètre dans la cathédrale d'or, tout croulerait, l'or à jamais disparaîtrait. Guillaume et Mathias sourient : ce sont des contes. Des contes ! est-ce donc aussi un conte, le collier magique, que Véronique a fait elle-même avec le morceau d'or trouvé dans la main crispée du cadavre de son homme, le collier qui donne le bonheur aux êtres, puis qui force les coupables à se livrer ? Et voici Gaspard, obligé d'entrer avec sa fille Hélène, chancelante, à demi foudroyée par la chaleur, demandant pour elle un verre d'eau, que Véronique lui refuse, impitoyable, à lui qui a tari le torrent, et que Guillaume, malgré sa mère, offre à la jeune fille, qu'il aime depuis l'enfance. Il la veut, elle est l'unique, la nécessaire, celle qui fécondera le travail. Quand le père et la fille sont partis, Véronique, farouche, lance la terrible accusation : c'est Gaspard qu'elle a toujours soupçonné d'avoir poussé, d'avoir tué son homme. Que son fils ose donc aimer la fille de l'assassin ! Et elle fait le serment de chercher, de trouver la cathédrale d'or, pour anéantir l'or et ruiner l'usine.

« Le second acte, dans une clairière, aux jours gris et humides de novembre, qui ramènent l'époque des grandes semailles. Guillaume, dans son entêté labeur, apporte la semence qu'il sèmera le lendemain, au lever du soleil. Là, il rencontre le berger, redescendu le matin de la montagne, avec ses bêtes. Lui est le solitaire et le gardien. Il rêve et il guide son troupeau, la plus noble et la plus utile des besognes, pendant que les autres labou-

rent. Mais il vient de trouver la faim et la révolte au village; et, en attendant la réunion que Mathias a organisée dans cette clairière, il laisse Guillaume avec Hélène qui passe, portant une aumône. Malgré la terrible accusation, leurs doux souvenirs d'enfance chantent en eux, les voici aux bras l'un de l'autre, pour la vie. Brusquement, au mot de mariage, Hélène s'éveille de ce ravissement. Elle est reprise du doute empoisonneur, l'or corrompt jusqu'à son amour. Elle ne sait plus si Guillaume la veut pour elle ou pour sa fortune; elle le quitte, en lui disant de prier Dieu qu'elle soit pauvre. Véronique, qui a voulu la rupture, tâche de consoler, en ses bras tremblants, son fils désespéré, prêt à bouleverser le monde. Puis, dans la nuit tombée, c'est la révolte qui gronde, la foule des misérables qui envahit la clairière. Mathias qui les pousse à tout détruire, le Berger qui vainement leur parle de résignation et de paix, Guillaume enfin qui, pour détruire l'or corrompue, pour avoir Hélène, se met à la tête des révoltés. Vainement Véronique, rappelant la légende, veut qu'on attende et s'en va dans la montagne, parmi les abîmes, pour trouver la cathédrale d'or et tarir l'or dans sa source. On marchera contre l'usine, quand l'occasion sera propice. La foule se disperse, et Guillaume reste seul dans la pure lumière de la pleine lune qui s'est levée. Il se calme, il est pénétré d'un nouvel espoir. Pourquoi donc attendre le jour, puisque la semence est là? Et, à grands gestes, sous cette lune délicieuse, d'une clarté

d'aurore, il enseme son champ, il sème l'avenir.

« Troisième acte. — D'abord, le premier tableau, la vision de Véronique, la cathédrale d'or, la prodigieuse salle de rêve, où elle va pénétrer, dans une hallucination de sa foi. Tout un ballet, mêlé de pantomime, y dit la légende de l'or, de l'or qui donne la puissance, l'or qui enfièvre l'amour, l'or de charité, l'or de beauté aussi; et tout croule, tout s'anéantit, dès que Véronique paraît. — Puis le second tableau, la réalité à côté du rêve. Dans l'hiver glacé, sous une tempête de neige, c'est l'usine, la roue géante qui tourne sous la force du torrent, faisant à chaque tour tomber l'or en pluie. Gaspard fête sa machine neuve, quand le Berger vient l'avertir que tout le village accourt avec des bâtons pour la détruire. Guillaume marche à la tête des révoltés, Hélène se désespère, tandis que Gaspard, qui ne craint rien des hommes, ne s'inquiète que de l'avalanche, dont la chute, par cette tempête, tuerait l'usine. Des cris s'élèvent, s'approchent, la foule se rue, envahit les hangars. Mais, lorsqu'elle veut briser tout, Hélène se jette devant son père, empêche Guillaume de passer. Ensuite, c'est Guillaume lui-même qui la défend, dès que Mathias excite la foule jusqu'au massacre. L'ouragan redouble, la neige tombe. Brusquement l'avalanche craque, broie les rochers, fait rentrer l'eau du torrent en terre. Il n'y a plus d'or, l'usine est morte, Gaspard est ruiné. Et Véronique, à ce moment, comme sortant de son rêve, de l'hallucination de

sa foi, apparaît en criant que justice est faite et que c'est elle qui, en pénétrant dans la cathédrale d'or, a pour jamais anéanti l'or.

« Quatrième acte. — Dans le printemps triomphal. Le vallon, à l'infini, n'est plus qu'une mer de blé, et Guillaume explique au Berger que son dur travail a vaincu, mais que c'est l'eau qui a fait le prodige, l'eau rentrée en terre et donnant au sol cette fécondité formidable. Le Berger va rassembler ses troupeaux pour remonter sur la montagne, et Guillaume, seul, se lamente, car si Hélène est pauvre maintenant, l'abominable accusation les sépare pour toujours. Ici même, du haut de cette roche, dans ce gouffre, Gaspard aurait poussé son père ! Mais Véronique, désolée, accourt en criant qu'on lui a volé le collier, le collier magique qui donne le bonheur aux êtres purs, qui force les coupables à se livrer. Tout de suite, dans une rumeur, le Berger revient, amenant Mathias, que tiennent des paysans. Il l'a vu galoper, il l'a fait arrêter, lui a repris le collier qu'il emportait. Enragé, Mathias avoue, et il dit sa haine, son désir de destruction, et il finit par confesser dans un emportement dont il n'est plus le maître, que c'est lui qui a poussé, qui a tué l'homme de Véronique, pour lui voler le morceau d'or. Le gouffre est là. Véronique, grandie, terrible, l'y pousse à son tour, en marchant à lui, telle que l'inévitable et souveraine justice. Et Mathias, volontairement, grand lui aussi d'une horreur sauvage, s'y jette dans un dernier cri d'extermination. Alors de la foule, de tous les

cœurs, jaillit le cri de joie et d'espérance. Les grands blés verts vont être bénits. Ce sont les adieux du Berger qui retourne sur les sommets, comme le poète remonte dans son rêve nécessaire et fécond; et c'est Guillaume, voulant toujours Hélène ravie, lui mettant au cou le collier d'or qui donne le bonheur; et c'est la procession qui descend parmi les blés, bénissant les récoltes de la terre, tandis que tous chantent la victoire du travail et de l'amour, l'hosanna à la vie, à la moisson future de fraternité et de paix.

« Maintenant, est-il bien nécessaire d'insister davantage pour expliquer ce que j'ai voulu faire? Le symbole ici, est d'une telle clarté, que les enfants le comprendront. Je crois que le rôle du poète est de donner au musicien un large thème où se développent les idées générales, les grands sentiments humains. J'ai pris un sujet brûlant, tout actuel, je l'ai traité dans un milieu simple et coloré, et, bien que le faisant se passer de nos jours, j'ai cru devoir y faire la part de la légende. Véronique, c'est l'antique foi, si grande encore, et qui attend d'être remplacée par la foi nouvelle. Au dénouement, quand elle chante la vie et sa fécondité, elle indique elle-même où va la croyance. C'est le laboureur Guillaume qui triomphe, c'est Hélène, l'aimée, la nécessaire, qui enfantera demain. Et, après la mort du destructeur Mathias, après la grande poésie noire du néant, c'est le Berger qui retourne là-haut, dans la lumière, pour conduire les hommes au grand air pur de la santé et de la joie.

« Je serai simplement heureux, si j'ai donné au musicien l'occasion d'affirmer cette joie, cette santé, l'éternelle fertilité heureuse, le grand soleil clair et puissant de notre vieille terre de France. »

Peu de nos critiques, même parmi ceux qui passaient alors pour être les plus perspicaces, saisirent la grandeur souveraine de cette conception si neuve, là où elle se produisait, si hardie et, à mon avis, si profondément lyrique. Leurs objections, innombrables, se trouvèrent, en quelque sorte, résumées, cristallisées dans l'article de Fourcaud, article d'abord assez bienveillant, puis complètement remanié, de façon hostile, après la première représentation, ainsi qu'en témoigne l'épreuve corrigée que m'envoya un typographe dilettante du *Gaulois* et qui me montra que la soirée, avec ses conversations de couloirs, sinon la nuit, avait porté conseil. Réalisme et modernité du sujet convenant mal à la musique; action insuffisante, prose trop lourde et trop longue, style de littérateur et non de paysans, rappel inconscient de *l'Or du Rhin*, étude nulle des caractères, tels furent, au milieu de tant d'autres, les principaux reproches adressés par Fourcaud à Zola qui répliqua instantanément en ces termes :

« Si je ne veux pas défendre mon poème contre les maladresses et les incohérences que vous lui prêtez, écrivit-il, me permettez-vous de vous dire que vous l'avez bien mal écouté et lu? Il n'est pas exact que tous mes personnages parlent ma langue. Je me suis efforcé, au contraire, de donner à

chaque personnage sa langue propre. Et vous l'auriez sans doute vu si vous ne vous étiez pas forgé je ne sais quelle idée préconçue d'un poème réaliste. Pourquoi réaliste? Qui vous a parlé de cela? C'est un poème lyrique, et très lyrique, des personnages d'épopée, que j'ai voulu aussi grands que ceux d'Homère, une action très haute, très générale, exaltée en plein symbole. Vous me jugez donc bien sot, si vous vous imaginez que j'ai fait parler là des paysans.

« Quant à savoir si la langue lyrique doit être toujours concise, si l'on peut jamais s'y permettre ce que vous appelez des effets d'accumulation, c'est une question que le musicien a seul le droit de résoudre. Si une phrase concise peut donner un beau cri au musicien, je m'imagine qu'une phrase large, à grands plis, peut lui apporter un motif admirable à sonorités infinies, comme la houle même de la mer.

« Mais, voyons, mon cher Fourcaud, soyons francs tous les deux, la question n'est pas là, n'est-ce pas? Vous vous êtes fait des poèmes de Wagner la sublime idée qu'ils méritent, vous vous êtes enfermé dans cette formule avec un noble entêtement, qui a le tort de vous rendre trop exclusif. Et, si mon poème vous déplaît, c'est que vous croyez sentir qu'il est la négation même des poèmes de Wagner. Je mets la littérature à part, je parle des tendances sociales et philosophiques.

« Le mysticisme wagnérien, nous y voilà donc! La légende nécessaire, les dieux d'un olympé

quelconque, le salut par l'au-delà, dans la défaite de la bonne nature ! Ce sont toutes les perversions fatales, l'amour aboutissant à la mort, les sexes eux-mêmes inutiles et inféconds, la religion du renoncement poussée jusqu'à ce point louche où la virginité devient le crime humain, l'assassinat même de la vie.

« Et vous avez raison alors de ne pas m'admettre dans votre formule, car j'ai horreur de ce mysticisme wagnérien. Dites-le, soyez franc, vous ne voulez pas de moi dans le temple de Parsifal, et vous avez raison. Car je suis pour l'amour qui enfante, pour la mère et non pour la vierge ; car je ne crois qu'à la santé, qu'à la vie et qu'à la joie ; car je n'ai mis mon espérance que dans notre travail humain, dans l'antique effort des peuples qui labourent la bonne terre et qui en tireront les futures moissons du bonheur ; car tout mon sang de Latin se révolte contre ces brumes perverses du Nord et ne veut que des héros humains de lumière et de vérité.

« Comment n'avez-vous pas vu que, dans le symbole de *Messidor*, la seule croyante, Véronique, est là pour dire la mort de l'ancienne légende ? Elle seule croit à la cathédrale d'or, elle seule croit au pouvoir magique du collier ; et, quand l'or est détruit, c'est que la chute d'une roche a fait rentrer la source en terre ; et, quand le collier livre Mathias, c'est qu'il a eu l'irrésistible besoin de courir, dans l'effarement de son vol. Puis, à la fin, lorsque tous chantent le triomphe des blés, la fécondité de la terre et de la

femme, Véronique elle-même annonce la croyance future en mêlant son cri au cri d'universelle espérance.

« Pardonnez-moi, mon cher Fourcaud, de vous écrire ces choses qui ne changeront sans doute en rien votre opinion, mais il est peut-être bon qu'elles soient dites. »

Fourcaud riposta copieusement et *le Gaulois*, mis en goût par cette polémique devenue assez virulente, la continua en demandant aux principaux compositeurs et librettistes du moment leur avis sur l'emploi de la prose, rythmée ou non, dans les poèmes lyriques. Widor et d'Indy plaidèrent sa cause à l'aide d'arguments différents mais d'égale netteté, laissant beaucoup d'autres qui ne se doutaient guère de l'usage immodéré que l'on en ferait plus tard, la combattre vivement et la considérer comme impossible. Les discussions s'étendirent de manière imprévue et il n'y eut pas un journal qui n'y prît part. Saint-Saëns, de Las Palmas, où il résidait alors, défendit énergiquement les vers dans une chronique, d'ailleurs magistrale, vous le pensez bien, et où l'ardente conviction s'unissait à l'irréprochable courtoisie. Les bas plumitifs, soi-disant boulevardiers, moins respectueux de notre effort que ce grand musicien, nous décochèrent leurs meilleurs traits et, par l'imbécillité des plaisanteries dont ils crurent nous accabler, ne rendirent ridicules qu'eux-mêmes. Tout cela, loin de nuire à la carrière de *Messidor*, selon l'espérance de nos adversaires, y contribuait et les représentations,

assez nombreuses déjà, se succédaient normalement, quand Alvarez annonça aux directeurs de l'Opéra que sa voix, malade, avait besoin d'un repos complet et durable. Il abandonna donc le rôle de Guillaume, non doublé malheureusement, et où, plus tard, quand Jacques Rouché reprit l'ouvrage, Franz se montra incomparable. Les pauvres êtres qui menaient cette louche campagne de dénigrement et de sottise exultèrent dans un délirant tumulte, croyant nous avoir à jamais séparés Zola et moi. Ils ne nous connaissaient point et l'avenir se chargea de leur apprendre qu'ils s'étaient grossièrement trompés.



X

NOUS NOUS FACHONS, CARVALHO ET MOI, ET NOUS NOUS RÉCONCILIONS. — LA REPRISE DE « L'ATTAQUE DU MOULIN » A L'OPÉRA-COMIQUE. — CARVALHO MEURT ET J'EMPÊCHE LA REPRÉSENTATION. — LES « PETITES TROUVAILLES » D'ALBERT CARRÉ. — JE COMMENCE « L'OURAGAN ». GAILHARD M'EN PARLE AINSI QUE LE COMTE DE CAMONDO. — L'INTERVENTION DE ZOLA DANS L'AFFAIRE DREYFUS.

Messidor me brouilla violemment avec Carvalho. Dès que nos nouveaux projets furent connus, je reçus de bonnes lettres parmi lesquelles celle-ci où vous verrez que l'histoire de *l'abbé Mouret* et du *Rêve* ne refroidit nullement l'affection qui nous liait, Massenet et moi.

Paris, 3 octobre 94.

Cher ami,

Je veux être des premiers qui se réjouissent de vous savoir un grand ouvrage à l'Opéra.

J'en félicite de tout cœur nos directeurs!

A vous, tous mes souhaits pour la victoire!

Votre vieil ami,

MASSENET.

Peut-être sourira-t-on à la lecture de ce billet

et à la pensée que Massenet en écrivit beaucoup d'autres du même genre, tant était impérieux et infatigable son désir de plaire. Au risque de passer pour un naïf, j'avoue qu'il n'éveilla point mon scepticisme et que je gardai une gratitude sincère à mon maître de son attention charmante. Et j'ose avouer aussi qu'entre le désir de plaire qui se manifestait là et celui de déplaire qui anime sans cesse une quantité de gens éminents, je n'hésite pas; je préfère le premier. J'ajoute que Massenet, le lendemain de la générale, vint chez moi et me parla longuement de ma partition, que je lui avais envoyée.

Carvalho, lui, agit différemment. Un jour, dans les coulisses de son théâtre, il m'interpella de la sorte :

— Pourquoi portez-vous cette œuvre à l'Opéra, quand l'Opéra-Comique est, d'avance, ouvert à tout ce que vous faites? Je ne vous le pardonnerai pas.

Le ton agressif et cinglant qu'il employa pour m'adresser ce reproche, au fond si bienveillant, si gentil, et où je n'aurais dû remarquer qu'un touchant attachement envers moi, me blessa et ma réponse n'eut point la modération qui convenait, le respect que me commandait l'âge de Carvalho. Notre querelle s'envenima peu à peu, nous nous séparâmes brusquement et, lors de nos fréquentes rencontres suivantes, nous cessâmes même de nous saluer.

Un soir de janvier 1897, Carvalho, m'apercevant dans les couloirs de l'Opéra, bondit de mon

côté, me tendit la main que je saisis chaleureusement et s'écria :

— C'est trop bête, à la fin, de se boucher comme ça. Je sais que vos études marchent très bien ici et j'en suis content. Il faut nous réconcilier... J'ai trouvé le moyen : je vais reprendre *l'Attaque du Moulin*. Mais Delna n'est plus à l'Opéra-Comique, malheureusement... Que penseriez-vous de Brema pour la remplacer? Elle a joué le rôle que je lui destine en Angleterre, en Amérique. Vous la connaissez... Je vous charge de l'engager en mon nom. Nous inaugurerons la saison prochaine et nous irons jusqu'à la centième!

J'exprimai du mieux que je pus à Carvalho mon émotion joyeuse et je l'embrassai de tout mon cœur.

Le moment approcha de se mettre au travail. La distribution de *l'Attaque du Moulin* était entièrement nouvelle. Marie Brema, qui fut à Bayreuth une des grandes interprètes wagnériennes et à Paris la merveilleuse Brangaine du *Tristan* que monta superbement Charles Lamoureux, personnifiait Marcelline; Jeanne Marignan, jeune chanteuse de voix ravissante, Françoise; Fugère, Merlier; Gérome, Dominique; les costumes de 1870, si désirés, se substituaient à ceux de la Révolution, selon moi si fâcheux. Tout marchait à souhait dans l'allégresse commune et la concorde absolue. Jamais Carvalho ne m'avait témoigné un tel entrain, un tel souci de me satisfaire. Il communiquait sa verve à tout le monde, multipliait

ses savoureuses prises de tabac, ses encourageants coups de canne sur le plancher, nous racontait mille aventures burlesques de sa vie, s'amusait et nous amusait follement.

Nous invitâmes les critiques et quelques intimes à la dernière répétition. Danbé leva sa baguette, l'orchestre commença. Je regardai les fauteuils voisins du mien. Carvalho, que j'avais quitté la veille si gai, si frémissant, n'y était pas. Ma vague inquiétude se changea bientôt en une tristesse invincible, malgré le grand effet que produisait la pièce ainsi représentée et les paroles rassurantes que m'adressait à chaque entr'acte le fils de notre directeur : « empêchement imprévu, besogne urgente, il va venir... » La séance achevée, Henri Carvalho m'entraîna rapidement au dehors. Une voiture nous attendait. Pendant qu'elle roulait, il m'apprit la douloureuse vérité : « Mon père est très malade... Congestion cérébrale... nous désespérons de le sauver... » Quand nous arrivâmes, Carvalho, dans son lit, râlait déjà. Il eut néanmoins la force de me dire : « Comment a été Fugère?... Et Jérôme? Et Brema... » Peu après, il n'existait plus; il dormait sous un voile de mousseline blanche, jeté de sa tête à ses pieds, qui estompait les traits de son visage et semblait établir entre lui et nous une distance effrayante.

Ce fut alors que ma sensibilité excessive me fit commettre une de ces lourdes fautes rendues, hélas! trop fréquentes par mon incorrigible mépris de l'argent. Le cher projet, dont Carvalho

prépara si brillamment l'exécution qu'il voulait éclatante, serait réalisé le lendemain, dans la maison du mort, sur la scène que son affection avait comme fleurie pour moi, où il effaçait si généreusement les traces de notre regrettable désunion passagère. Cela me révolta et me parut impossible. Je priai Des Chapelles, nommé administrateur provisoire de l'Opéra-Comique, de rayer *l'Attaque du Moulin* des affiches où elle figurait.

— Si je ne vous joue pas immédiatement, je ne vous jouerai pas du tout, me répondit-il.

— Eh! bien, ne me jouez pas du tout. C'est chose décidée. Nous sommes entièrement d'accord.

La reprise de *l'Attaque du Moulin* n'eut lieu à la Salle Favart, sous les auspices d'Albert Carré et des frères Isola, que vingt-cinq ans plus tard. Dans l'intervalle, ces deux derniers, Emile et Vincent, donnèrent la centième à la Gaité dont ils étaient les maîtres, avant d'avoir un subventionné. Mais, en 1900, Saint-Saëns, Gustave Charpentier et moi, nous conduisîmes respectivement, à une matinée de l'Opéra-Comique, un acte de *Proserpine*, un acte de *Louise*, et un acte de *l'Attaque*. Au sujet de cette matinée, je reçus de Carré le pneu reproduit ci-après qui fixe un point assez curieux d'une carrière illustre.

12 mars.

Mon cher ami, pouvez-vous venir jeudi à cinq heures au théâtre? Je vous ferai entendre une petite femme

pour le premier acte de *l'Attaque du Moulin*. Elle vous étonnera et je crois bien que quand nous reprendrons l'ouvrage, c'est à elle que vous laisserez le rôle. C'est une de mes petites trouvailles dont vous auriez la primeur.
Votre dévoué,

Albert CARRÉ.

Cette « petite trouvaille », c'était Marie Garden, la future créatrice de Mélisande, d'Aphrodite et de la Reine Fiammette. La manière dont elle a débuté à Paris s'est sans doute échappée de sa mémoire. Moi, je ne l'ai pas oubliée. Je la rappelle avec d'autant plus d'empressement que je montre, en même temps, la clairvoyance d'Albert Carré.

Bien avant l'envoi de la lettre précédente, nous avions l'intention, Zola et moi, de donner à l'Opéra-Comique notre prochain ouvrage. Gailhard me le demanda, dès que son titre lui fut révélé :

— *L'Ouragan*, ça, c'est pour l'Opéra, préférerait-il, en roulant bruyamment les sons de cette phrase catégorique.

Sa mollesse dans les cas difficiles et celle de son associé, homme de commerce si exquis cependant, l'esprit rétrograde dont Bertrand et lui témoignèrent au cours des répétitions de *Messidor* ne nous inspiraient point l'envie d'accepter l'invitation qui, malgré tout, marquait, je le reconnais, une sorte de repentir. Je le lui déclarai franchement et un peu brutalement.

Je me sentais d'autant moins disposé à secon-

der, ce jour-là, les vœux de Gailhard, que j'avais reçu, quelque temps auparavant, une assez singulière visite. Le comte Isaac de Camondo, le richissime propriétaire de la fameuse collection et de la célèbre pendule que possède maintenant le Louvre, était venu me dire ceci :

— La façon dont *Messidor* quitte l'affiche me remplit d'indignation et de fureur. Désirant réparer sans délai cette injustice, je vous prie de réserver votre nouvelle œuvre à l'Opéra où je suis en mesure de lui assurer cinquante représentations.

Je remerciai vivement ce fastueux mécène et refusai catégoriquement son offre généreuse, — toujours mon extraordinaire mépris de l'argent, n'est-ce pas? — ajoutant que je ne pouvais entrer dans une pareille combinaison trop particulièrement financière, combinaison qui me créerait, vis-à-vis de mes confrères une situation privilégiée absolument détestable et posant en principe que chaque artiste doit courir sa chance avec ses propres moyens, combattre avec ses propres armes forgées par son talent personnel et non par la fortune d'autrui. Cette aventure étrange contribua beaucoup à m'éloigner du Palais Garnier et à me rapprocher de la Salle Favart.

Zola, sachant que ma passion de la mer égalait mon amour de la campagne, m'avait remis, avant même que *Messidor* fût joué, le splendide poème de *l'Ouragan* — ouragan des éléments, mais aussi ouragan des cœurs — à la partition duquel je m'étais immédiatement consacré. Nous

méditations d'en parler à Albert Carré quand éclata le coup de tonnerre qui secoua non seulement notre pays mais le monde entier.

Ne conjecturant pas encore ce coup de tonnerre, Zola m'écrivait tranquillement de Médan le 5 septembre 1897 :

Mon cher ami, je suis bien heureux des bonnes nouvelles que vous me donnez. Tout s'arrange admirablement, et vous allez avoir un très bon hiver. Ma femme est ravie que la reprise de *l'Attaque du Moulin* ne soit que pour le 24 décembre, car elle sera revenue d'Italie. *L'Attaque du Moulin* à l'Opéra-Comique, *Messidor* à la Monnaie, voilà des fêtes!

J'ai fini mon terrible *Paris* le 31 août, comme je vous l'avais dit, et je respire un peu. J'ai bon besoin de repos, je ne sais quelle température vous avez à Saint-Lunaire, mais ici on gèle depuis deux jours.

Embrassez bien madame Bruneau et Suzanne pour nous deux. Ma femme me prie de vous remercier chaudement de l'aimable envoi de la partition, édition italienne. Elle s'est beaucoup amusée en comparant les deux textes, et il paraît que la traduction n'est pas mauvaise.

Bien affectueusement à vous.

Émile ZOLA.

A peine rentrions-nous de Bretagne qu'un accident faillit nous coûter la vie, à ma femme, à ma fille et à moi. Un cheval emporté brisa comme verre, dans l'avenue du Bois de Boulogne, le fiacre où nous étions tous trois. Ma femme seule fut sérieusement blessée. Grâce à Tillaux, la convalescence eut un cours rapide. Si notre étoile nous protégea ce jour-là, nous n'en vîmes pas moins la mort de près.

Le mois suivant, durant un des voyages annuels en Italie de madame Zola qui, depuis la publication de *Rome*, affectionnait grandement la Ville Eternelle et s'y créait d'agréables relations, Zola vint déjeuner chez nous. Rien sur ses traits ne trahissait un trouble intérieur; il gardait son ton habituel. Cependant, tout en terminant notre modeste repas, il me dit :

— Mon bon ami, vous rappelez-vous ce capitaine d'artillerie qui fut condamné à la déportation perpétuelle, pour crime de trahison par un conseil de guerre, et dégradé au Champ de Mars?

— Ma foi, non.

— Mais si... le capitaine Dreyfus... Eh bien, mon ami, il est innocent... On le sait et on le laisse à l'Île du Diable, en Guyane, où, depuis 1894, il se débat vainement contre un tel sort... Un unique militaire souhaite sa réhabilitation : un lieutenant-colonel nommé Picquart. Parlerait-il?... J'ignore ce que je ferai, mais je ferai sûrement quelque chose... Comment ne pas essayer d'empêcher cette iniquité?...

J'eus alors la sensation nette du drame qui allait bouleverser l'existence de Zola, le jeter sur la place publique, en proie aux plus lâches insultes, aux plus abjectes machinations, aux périls les plus graves.

Zola fit, en effet « quelque chose ». Il commença presque immédiatement cette héroïque campagne qui, après avoir duré de si longues années, aboutit au triomphe dont il ne douta ja-

mais et que la mort eut la cruauté de ne pas lui laisser le temps de connaître. Il publia d'abord trois articles dans *le Figaro* qui, prodigieusement courageux, les accueillit sans hésitation et qui, devant les menaces de ses lecteurs, dut interrompre le bon combat, superbement repris par lui plus tard. La phrase historique : « La vérité est en marche et rien ne l'arrêtera » achevait le premier, consacré à Scheurer-Kestner, le pur patriote, l'ouvrier digne et sage, « avec sa vie de cristal », de la tragique affaire. Le second traitait du prétendu « syndicat », qui, racontait-on, versait aux partisans de Dreyfus des sommes considérables et qui, là, se changeait authentiquement en un syndicat de braves gens et de gens braves, assoiffés de justice et de générosité. Le troisième établissait le « Procès-verbal » des événements à la suite desquels fut formé le conseil de guerre qui acquitta Esterhazy, le traître immonde et impudent. *Le Figaro* s'abstenant momentanément de prendre parti, Zola fit paraître en brochure la *Lettre à la Jeunesse*, conjurant les étudiants, organisateurs des scandaleux « monômes » qui troublaient Paris, de ne pas acclamer le mensonge, et la *Lettre à la France*, suppliant notre cher pays de réfléchir, d'écouter la voix des hommes honnêtes et désintéressés plutôt que celle des imposteurs et des gredins. Enfin, il écrivit la *Lettre à M. Félix Faure, Président de la République*, qui, insérée dans *l'Aurore* du 13 janvier 1898, sous le titre flamboyant de *J'accuse*, trouvé, tandis qu'on la composait, non pas

par Zola lui-même, mais par Clemenceau, produisit l'impression foudroyante d'un bolide tombé des nues, bolide dont la formidable explosion suscita l'universelle stupeur et lézarda fortement les murailles du lointain baigne douloureux.

Ce fut à Nantes, où j'allai pour *Messidor*, que je vis naître l'effervescence populaire. Cas fort curieux, l'excellent Destranges n'était pas alors dreyfusard et subissait l'empoisonnement presque général. Il ne le devint que beaucoup plus tard, passionnément d'ailleurs, convaincu par l'évidence que sa loyauté impeccable accepta en un élan d'enthousiasme. Son erreur initiale ne l'empêcha nullement de se dévouer corps et âme à l'ouvrage qui, très bien monté, sur ses nettes indications et sa vive insistance, ne laissa point, je vous prie de le croire, le public indifférent. Rentré à Paris, j'appris que des bagarres avaient lieu, devant le théâtre, à chaque représentation de *Messidor* et que la cavalerie, une fois, dut se montrer. On décida donc purement et simplement de ne plus jouer là nos pièces et l'on agit de même pendant assez longtemps dans un grand nombre de villes françaises.

XI

LES SUITES DE LA LETTRE « J'ACCUSE ». — LES JEUDIS DE ZOLA. — FERNAND DESMOULIN, CONFESSEUR LAÏQUE. — OCTAVE MIRBEAU, CONTEUR PRESTIGIEUX. — « MESSIDOR » A BRUXELLES. — LE PROCÈS ZOLA, LES TÉMOINS, LES AVOCATS, LES INCIDENTS, LA CONDAMNATION.

— Poursuivi, mes amis... je suis poursuivi!...
Ce fut par ces mots de joie et d'espérance que Zola nous accueillit le jeudi soir de l'émouvante semaine, si fertile en événements précipités, où parut la lettre *J'accuse*, considérée à juste titre comme décisive. Le Parlement venait de voter, en effet, dans l'après-midi, les poursuites. C'était la Cour d'assises, avec toute l'éclatante lumière, pensions-nous, que l'on pourrait y projeter. Ce soir-là, une réelle affluence accourut féliciter Zola. Celui-ci avait quitté son petit appartement de la rue Ballu et il habitait rue de Bruxelles, à deux pas de la maison où je vous ai mené au début de ce livre, un spacieux hôtel dont le rez-de-chaussée comportait le hall, la salle à manger, les cuisines, et qui réunissait, en son vaste premier étage, le salon, le cabinet de travail, la salle

de billard, la chambre à coucher et la lingerie. Des meubles anciens, nombreux et massifs, achetés par Zola, au hasard de ses promenades, chez les meilleurs marchands de curiosités; des bronzes, des marbres antiques garnissaient, du haut en bas, cet hôtel que de vieux vitraux précieux, appliqués sur les fenêtres, assombrissaient légèrement. Les murs s'ornaient de quelques « primitifs » et s'embellissaient des portraits magnifiques de Zola et de madame Zola que Manet avait offerts jadis à son hardi défenseur et qui sont maintenant au Musée du Louvre. Trois ou quatre Cézanne s'y trouvaient également, rappelant l'affection qui lia, dans leur jeunesse, le peintre et le romancier.

Ces « jeudis » de Zola restaient extrêmement fermés. Les intimes, triés d'étroite façon, y étaient seuls admis. Nous n'y fûmes invités, ma femme et moi, qu'au bout d'un certain délai, nécessaire à notre stage, si j'ose dire. Nous y rencontrâmes les Jourdain, les Charpentier, les Fasquelle, les Toudouze, les Hennique, les Rod, les Solari, les Loiseau, les Laborde, les Larat, les Maurice de Fleury, Théodore Duret, le pénétrant critique d'art, l'enthousiaste annaliste de l'impressionnisme; Georges de Porto-Riche, Huysmans, Guillemet, Paul Alexis, Henry Céard, qui s'éclipsa dès le commencement de « l'Affaire » et que nous ne revîmes plus jamais, Moore, l'écrivain anglais, qui s'y montrait à chacun de ses voyages à Paris, Roux, Thyébaud, et enfin Fernand Desmoulin, qui demeura jusqu'à sa mort,

hélas! atrocement prématurée, le compagnon fidèle de ma vie. Edmond de Goncourt, les Alphonse Daudet, les Edouard Lockroy, ne se déplaçaient généralement qu'à l'occasion des grands dîners, donnés de loin en loin.

Desmoulin était graveur, mais il possédait un cerveau trop large et trop actif pour s'immobiliser et se spécialiser dans quoi que ce fût. Les hommes de lettres l'attiraient. Il s'attacha d'abord à Catulle Mendès, à Aurélien Scholl, à Courte-line, — j'évoque là l'époque défunte de Torton, lieu habituel de leurs réunions, — puis à Emile Zola. Le spiritisme, qui me laissait très sceptique, le tenta en même temps que la peinture. Une curieuse série de dessins médianimiques témoigne de sa conviction farouche.

Tout cela ne lui suffisait pas. A son intelligence vive et chaude se joignaient une bonté, une générosité supérieure qui lui inspirèrent l'œuvre pathétique dont la réalisation le remplissait d'allégresse. Chaque matin, avec la tranquille bravoure, la ferme résolution innées en lui et aussi avec l'immense contentement d'accomplir ce qu'il considérait comme son devoir, il descendait dans un des plus effroyables cercles de l'Enfer terrestre : les Prisons. Là, il se penchait vers la misère et la souffrance; il apportait aux pauvres damnés la consolation et l'espoir. Il allait souvent jusqu'au pied de l'échafaud soutenir les courages chancelants. Il tâchait surtout de ramener au Bien ceux qui s'en étaient momentanément écartés. Il n'estimait pas que ce fût assez de ré-

conforter dans leurs cellules ses protégés. Dès qu'ils en étaient sortis, il s'occupait d'eux, les secourait de mille manières différentes et délicates. Il essayait d'adoucir, de fleurir l'existence nouvelle où ils entraient. De beaucoup de ces réprochés il a fait d'honnêtes gens qui le bénissaient; il a sauvé du naufrage des êtres qui, grâce à lui, à lui seul, ont repris rang dans le monde, ont recommencé l'utile besogne interrompue. Ah! ses prisonniers, il ne cessait de m'en parler, de me raconter leurs merveilleuses aventures, de me dévoiler, non sans un légitime orgueil, les preuves irréfutables de leur conversion et de leur reconnaissance. Son rôle social fut splendide,

L'action épique de Zola élargit sensiblement les assemblées du jeudi soir. Aux personnes que je vous ai déjà citées s'ajoutèrent les Mirbeau, les Saint-Georges de Bouhélier, Maurice Le Blond, Paul Brulat, Xavier Mellet, les Séménoff, nombreuse famille russe dont le chef était un journaliste étonnamment renseigné, les Ménard-Dorian, d'autres encore, avides d'informations inédites qu'ils commentaient avec un chaleureux entrain, une gaieté communicative ou une fureur effrayante. La verve d'Octave Mirbeau, particulièrement appréciée dans ce milieu vibrant, faisait nos délices. Dès que le ménage paraissait à la porte du salon, nos figures s'éclairaient, nos poumons se dilataient, dans la certitude où nous étions d'un divertissement somptueux et exceptionnel. Nul n'échappait à la causticité inépuisable.

sable de Mirbeau. L'étrange contorsion de ses lèvres, qui produisait une grimace à la fois burlesque et tragique, évoquait l'idée des solides mâchoires d'un fauve s'apprêtant à broyer les os et les chairs d'infortunées victimes. Mirbeau, je le répète, excellait au jeu de massacre des gloires contemporaines. Il réservait ses meilleurs coups de griffe à Jules Claretie, inventant sur son administration de la Comédie-Française et sur lui-même, des récits stupéfiants et désopilants. L'imperturbable sérieux qu'il gardait alors déchainait nos rires frénétiques. L'énormité même des farces qu'il imaginait nous empêchait d'y croire un seul instant et comme, au demeurant, les gens mordus à si belles dents se portaient aussi bien après qu'avant, nous n'éprouvions aucun scrupule à nous amuser de ces facéties magistrales où il entrait d'ailleurs bien moins de méchanceté que de littérature.

Entre le moment où *l'Aurore* publia la lettre *J'accuse* et celui où commença le procès dont elle fut cause (7 février 1898) les manifestations contre Zola s'accrurent à Paris. Des bandes d'énergumènes, les uns grassement rétribués, les autres diaboliquement entraînés au mal, sillonnaient les rues, poussant des cris, ameutant la population, proférant des menaces de mort. Je résolus, dès lors, d'accompagner Zola aux audiences de la Cour d'assises. Je refusai d'aller à Milan pour la représentation de *l'Attaque du Moulin* que l'éditeur Sonzogno donna sur la scène

de son Théâtre Lyrique et je priai mes amis Stoumon et Calabrési d'activer à la Monnaie les répétitions de *Messidor*. Malgré leur bon vouloir, la pièce ne passa que quarante-huit heures après l'ouverture des débats. Je rongais mon frein à Bruxelles en lisant dans les feuilles belges que Zola, escorté de Desmoulin et de Fasquelle, courait chaque jour de graves dangers sous les provocations et les huées de ses adversaires. La soirée de *Messidor* achevée, je me précipitai à la gare et repris, plein d'angoisse, la route de France.

Le lendemain, j'étais aux côtés de Zola, avec ses premiers gardes du corps et pendant les longues semaines que dura le procès, je ne quittai plus mon poste d'honneur. Desmoulin et moi, alternativement, nous informions de grand matin la police, qui exigeait ce renseignement, du lieu où nous devions déjeuner. Deux voitures nous attendaient devant la maison indiquée : une où nous montions Zola et nous, l'autre où se trouvaient les agents de la Sûreté chargés de tenir la foule à distance et de la repousser en cas d'une surprise trop rudement agressive aux abords du Palais de Justice. La salle était comble, bourdonnante, houleuse, quand nous arrivions. Une chaleur suffocante y régnait, congestionnant les visages et incendiant les âmes. Une multitude d'avocats en robe, assis par terre, les jambes croisées, encombraient le prétoire. Au milieu d'eux, le maître dessinateur Renouard, accroupi lui aussi, alignait ses crayons, se préparait à fixer

magnifiquement sur le papier les attitudes des divers acteurs du drame poignant qui se jouait là. Au banc de la défense s'agitait déjà Fernand Labori, fébrile, tumultueux, entouré de ses secrétaires Hild et Monnira, et se tenaient, plus calmes mais non moins intrépides, Georges et Albert Clemenceau. La Cour entrait : tout le monde se levait précipitamment. Le Président Delegorgue, un petit homme bedonnant, s'asseyait en face du magistrat Van Cassel, un maigre de haute taille, qui occupait le siège du Ministère public. Et le duel s'engageait aussitôt en présence des témoins, libres de parler ou obligés de se taire, selon l'opinion qu'ils exprimaient. « La question ne sera pas posée », ordonnait sans cesse rageusement Delegorgue. « Permettez-moi donc de rédiger mes conclusions », répliquait invariablement Labori, le sourire aux lèvres et la fureur aux yeux. Qui a vu cela, qui a senti, dans ces instants épouvantables, son cœur bondir de colère indignée ou d'anxiété cruelle, ne pourra jamais l'oublier.

Faut-il rappeler que, malgré les assurances contraires données maintes fois aux députés et sénateurs par de nombreux politiciens, le Conseil de guerre de 1894 condamna injustement et illégalement le capitaine Dreyfus? Injustement, puisque celui-ci était innocent; illégalement, puisqu'une pièce secrète, communiquée aux seuls juges dans la chambre des délibérations et soustraite ainsi à toute discussion, décida de la sentence. En 1897, Mathieu Dreyfus, le tendre frère du malheureux, découvrit, après de lentes et mi-

nutieuses recherches, l'auteur du bordereau contenant la liste des documents livrés à un pays étranger et attribué, par erreur, au capitaine. Il dénonça le commandant Esterhazy que le lieutenant-colonel Picquart soupçonnait et surveillait déjà et il demanda la révision du procès. On se débarrassa du lieutenant-colonel Picquart en lui confiant une mission inutile, dangereuse et lointaine et, la vérité commençant de frapper certains esprits indépendants, on fit passer le commandant Esterhazy devant un Conseil de guerre qui l'acquitta.

Ce sont les instigateurs de ces choses obstinément inavouées que Zola, impitoyablement, accusa dans sa *Lettre au Président de la République*. Quelques-uns d'entre eux, forcés de venir à la barre, se croyant d'ailleurs sûrs de l'impunité, déflaient Labori qui, les bras dressés, retroussant, d'un geste familier, les larges manches de sa robe, variant à l'infini les modulations de sa voix généreuse et vibrante, essayait de les interroger, de percer le voile d'obscurité qu'ils tâchaient d'épaissir chaque jour davantage. A l'éloquence enflammée, jaillissante, inépuisable de Labori, Albert Clemenceau opposait le contraste d'un raisonnement ironique, irréfutable et cinglant. Lorsque le sinistre Esterhazy apparut et déclara en désignant Zola et ses avocats, puis en leur tournant le dos, qu'il ne répondrait pas « à ces gens-là », Albert Clemenceau, d'un ton mesuré, mais tranchant et implacable, lui retraça toute sa vie d'ignominie et de honte, et n'obtint de

lui ni un mot, ni un murmure, ni un mouvement de protestation. Quel spectacle inouï et terrible ! Georges Clemenceau, silencieux, observait les figures convulsées des uns et des autres, méditait le saisissant discours — discours plutôt que plaidoirie — qu'il se réservait de prononcer à la dernière audience et où il montra le Christ en croix comme le symbole éternel de l'injustice humaine et l'armée, composée de nos enfants, comme l'objet sacré de notre plus jalouse affection.

Pour discréditer le lieutenant-colonel Picquart, revenu hardiment à Paris, sacrifiant sa carrière, risquant sa peau, et dont le témoignage quotidien était si important, on le mit aux arrêts de rigueur et on le traduisit devant un Conseil d'enquête. On l'autorisa à déposer en rendant publics le blâme de ses chefs et la punition qui lui était infligée. Dans une confrontation violente, le lieutenant-colonel Henry, faussaire non encore démasqué à cette époque, le traita de menteur. Le général de Pellieux, avocat subtil des vrais coupables, dit une fois insolemment, parlant de lui et l'apostrophant : « ce monsieur ». Ayant cru devoir reprocher à Zola son inaction militaire, le même général provoqua cette riposte véhémement et fière qui désarma brusquement ses très réels talents oratoires :

— Il y a différentes façons de servir la France. On peut la servir par l'épée et par la plume. M. le général de Pellieux a sans doute gagné de grandes victoires ! J'ai gagné les miennes. Par mes œuvres, la langue française a été portée dans le

monde entier. J'ai mes victoires! Je lègue à la postérité le nom du général de Pellieux et celui d'Emile Zola : elle choisira!

A ces heures navrantes succédaient souvent de belles minutes. Nous y entendîmes Jean Jaurès et son splendide coup de clairon; Scheurer-Kestner et son infailible argumentation; Leblois, l'ami fervent et le confident de Picquart; Lalançe, Trarieux, Thévenet, Casimir-Périer, Paul Meyer, Louis Havet, Demange, Séailles, Duclaux, Ranc, Pierre Quillard, Anatole France, Edouard Grimaux. Celui-ci nous tira des larmes. Membre de l'Institut, agrégé honoraire de la Faculté de Médecine, professeur à l'Ecole polytechnique, il n'avait pas caché ses convictions et était sous l'outrageante atteinte d'une enquête prescrite par le Ministre de la Guerre qui, insoucieux de ses trente-quatre ans d'éminents services rendus à l'Etat et à la Science, voulait priver les jeunes officiers de son noble enseignement et le révoquer. Il s'écria :

— Je suis un de ces patriotes qu'on croit flétrir quand on les appelle chauvins; je suis de ceux qui courent quand les régiments défilent. Et, quand le drapeau passe, je le salue respectueusement, le cœur ému et palpitant; car ce glorieux drapeau, je l'ai vu arracher des mains héroïques de l'armée de Metz par la trahison; et ce drapeau, j'espère le voir flotter au lendemain des batailles victorieuses qui nous rendront nos chères provinces.

La condition sociale de « ces gens-là », leur

sincérité incontestable, la loyauté de leur regard, leur pénétrante intelligence, l'épaisse sottise des experts Couard, Varinard, Belhomme et Teyssonnières continuant de nier que l'écriture du bordereau fût celle d'Esterhazy, le comique intense de leur collègue Bertillon, incapable d'expliquer la signification de son fameux « diagramme », prétendu accablant pour Dreyfus, le ridicule savoureux d'autres comparses civils et militaires commençaient d'inquiéter le général de Pellieux. Les choses allaient-elles donc s'orienter au rebours de ses désirs? Il supplia les douze citoyens qui l'écoutaient de rendre un bon verdict, rassurant nos soldats et pacifiant le monde. Sinon, ajouta-t-il, que deviendrait notre armée démoralisée « au jour du danger, plus proche peut-être que vous ne le croyez? C'est à la boucherie qu'on conduirait vos fils, messieurs les jurés! » Puis, dans un effet de théâtre supérieurement combiné, il affirma l'existence au ministère de la Guerre d'une preuve absolue, absolue, insista-t-il, de la culpabilité de Dreyfus, preuve arrivée deux ans après la condamnation de celui-ci. « Cette preuve, je l'ai vue. J'en appelle au général de Boisdeffre pour appuyer ma déposition. » Et, empêchant Labori d'ouvrir la bouche, se tournant vers l'auditoire, il acheva ainsi, d'un ton impératif.

— Commandant Ducassé, voulez-vous aller chercher le général de Boisdeffre, en voiture, tout de suite!

Le général de Boisdeffre, chef d'état-major de l'armée française, s'exprima en ces termes que

nous garda la sténographie du procès à laquelle j'emprunte mes citations :

— Je confirme de tous points la déposition de M. le général de Pellieux, comme exactitude et comme authenticité. Je n'ai pas un mot de plus à dire; je n'en ai pas le droit, je le répète, messieurs les jurés, je n'en ai pas le droit. Et maintenant, Messieurs, permettez-moi, en terminant, de vous dire ceci : Vous êtes le jury, vous êtes la nation; si la nation n'a pas confiance dans les chefs de son armée, dans ceux qui ont la responsabilité de la défense nationale, ils sont prêts à laisser à d'autres cette lourde tâche, vous n'avez qu'à parler. Je ne dirai pas un mot de plus.

Nous savions bien que ce papier, connu de nous depuis de longs mois, était un faux; nous ignorions que le lieutenant-colonel Henry en fût l'auteur. Dès lors, les négateurs entêtés de l'évidence avaient atteint leur but et voilà comment ils firent condamner à un an de prison et trois mille francs d'amende Emile Zola, impardonnable, pensaient-ils, de chérir l'armée autrement qu'eux, de la vouloir grande, pure et forte, pour le jour où, selon la parole enflammée et prophétique de Georges Clemenceau, « courant aux frontières, elle emporterait notre cœur et notre espérance ».

Quand, à sept heures du soir, ce jugement fut proclamé, des hurlements de joie sauvage retentirent au fond de la salle, une sorte de démence bondissante s'empara des assistants. « Ce sont des cannibales! » remarqua Zola. En traînée de

poudre, la nouvelle se répandit au dehors et, dans la nuit qui noircissait lugubrement les fenêtres, de la place, des rues, des boulevards, des quatre coins de Paris probablement, monta vers nous un hurra formidable de jubilation aussitôt suivi de *la Marseillaise*, entonnée par une foule innombrable et délirante. J'eus l'impression qu'un immense souffle révolutionnaire passait sur nous. Picquart, pour la première fois, s'approcha de Zola.

— Il est temps, lui dit-il simplement, que je vous serre la main.

La police ne nous autorisa point à nous en aller immédiatement, assurant que nous serions écharpés si nous commettions cette imprudence. Elle nous retint, très courtoisement du reste, tant que l'agitation extérieure ne cessa pas. Puis elle nous installa dans un de ses fiacres devant lequel s'ouvrit une des petites grilles du quai désert. Ce véhicule nous promena doucement et gratuitement à Vincennes, à Montrouge, à Vaugirard — nous n'avons jamais compris pourquoi — et, finalement, nous conduisit chacun chez nous.

XII

LA COUR DE CASSATION ANNULE LE JUGEMENT ET LE CONSEIL DE GUERRE DE 1894 REPREND LES POURSUITES CONTRE ZOLA. — LE TROUBLE S'ACCROIT. — « LE FIGARO » ET SES DIRECTEURS D'ALORS. — LES DEUX AUDIENCES DE LA COUR D'ASSISES DE VERSAILLES. — LA NOUVELLE CONDAMNATION ET LE DÉPART DE ZOLA POUR L'ANGLETERRE.

Les derniers mots de la déclaration de Zola au jury, reproduits à des millions d'exemplaires par la presse amie et ennemie eurent une répercussion énorme que la fougueuse et persuasive campagne de Georges Clemenceau dans *l'Aurore* allait accroître considérablement :

— Dreyfus est innocent, je le jure. J'y engage ma vie, j'y engage mon honneur. A cette heure solennelle, devant le tribunal qui représente la justice humaine, devant vous, messieurs les jurés, qui êtes l'émanation même de la nation, devant toute la France, devant le monde entier, je jure que Dreyfus est innocent. Et, par mes quarante années de travail, par l'autorité que ce labeur a pu me donner, je jure que Dreyfus est innocent. Et, par tout ce que j'ai conquis, par le nom que je me suis fait, par mes œuvres qui ont aidé à l'expansion des lettres françaises, je jure

que Dreyfus est innocent. Que tout cela croûle, que mes œuvres périclitent, si Dreyfus n'est pas innocent ! Il est innocent.

Cette déclaration, Zola s'était exercé à la lire les coudes collés au corps, afin d'atténuer le frémissement coutumier de ses mains et de vaincre sa nervosité habituelle. « Si l'on me voyait trembler, on croirait que j'ai peur », nous dit-il.

Le « bon verdict », réclamé par le général de Pellieux, ne pacifia donc rien et augmenta d'autant mieux les alarmes que le doute commençait à troubler bien des consciences demeurées jusqu'alors tranquilles. Toutes les familles, peu à peu désunies, se déchiraient en querelles passionnées.

Zola ayant fait appel de ce jugement, la Cour de Cassation l'annula « sans renvoi ». Elle déclara que c'était le Conseil de guerre, sauveur d'Esterhazy, qui aurait dû assigner l'illustre accusateur et non pas le ministre. Ce Conseil de guerre décida de poursuivre Zola et demanda, en outre, qu'il fût rayé des cadres de la Légion d'Honneur. On se contenta de le « suspendre » et il cessa de porter sa rosette. La Cour d'assises de Versailles reçut la mission d'instruire à nouveau le procès.

Je ne composais qu'à de rares intervalles durant ces jours sombres. « L'Ouragan » était moins dans ma partition inachevée, ouverte devant moi, qu'au dehors, dans le choc brutal des véhémences déchaînées dont j'écoutais l'appel incessant. Mon

esprit ne pouvait se détacher de « l'Affaire » qui, seule, l'attirait et le captivait. Je passais beaucoup de mon temps au *Figaro* où je trouvais en Fernand de Rodays un homme épousant mes convictions et où j'espérais à chaque instant avoir la primeur de quelque péripétie capitale qui changerait la face des événements et inonderait de sa lueur les hordes exécrables liguées contre la vérité.

De courte taille, avare de ses gestes, économisant sa voix, la barbe et les cheveux grisonnants, de Rodays, malgré son courage réel, ne semblait point un foudre de guerre. Antonin Périvier qui, je vous l'ai rappelé déjà, partageait avec lui la direction du *Figaro*, paraissait bien différent. Roux de poil, la parole brève et impérative, portant la tête haute, brusque d'allures, il adressait à ses collaborateurs, quand il les rencontrait dans les couloirs de la maison, un « bonjour » sec, chargé d'orages. De Rodays et lui arrivaient rarement à se mettre d'accord au sujet d'une question quelconque. Dès que l'un disait blanc, l'autre criait noir. Leurs disputes d'ailleurs ne nous concernaient pas, la rédaction appartenant exclusivement au premier et l'administration au second. Le secrétaire de cette rédaction était le doux et fin Gaston Calmette, si diplomate, si aimable, si adroit et si souple que nous l'avions surnommé « l'entrepreneur de ménagements ». Nous ne pensions guère alors que sa vie s'achèverait dans la violence et dans le sang. A tout ce qu'on lui proposait, il répondait, de manière invariable: « Par-

faitement, c'est entendu », et ne manquait jamais d'arranger les choses au contentement universel. Il demeura durant de longues années le réconciliateur quotidien de Fernand de Rodays et d'Antonin Périvier jusqu'au jour où il devint l'unique « patron ».

Vers onze heures du soir, généralement, de Rodays me faisait un petit signe. « Vous rentrez? murmurerait-il, partons ensemble. » Et, bras dessus, bras dessous, nous quittions *le Figaro* où dreyfusards et antidreyfusards continuaient de se chamailler, je le reconduisais à sa porte, rue Saint-Lazare, et nous nous séparions en nous jetant un affectueux « au revoir! ».

Le deuxième procès tardait à s'engager. Zola m'écrivait de Médan, le 10 avril 1898 :

Votre lettre si tendre nous touche beaucoup, mon ami. Comme nous nous attendons à tout, les nouvelles poursuites nous ont laissé assez calmes; et nous allons tranquillement rester ici jusqu'au 18. Je vois que l'affaire ne viendra sans doute pas avant la fin mai et j'en suis heureux pour mes amis, dont le dévouement m'est si précieux. On va donc pouvoir respirer un peu, sans compter l'imprévu que tout délai peut amener.

Le 22 mai, je recevais de lui ce billet terminant la période d'inaction qui me pesait tant :

Mon cher ami, voici le service que je vous demande. C'est demain matin lundi d'aller avec une voiture chercher Labori, rue de Bourgogne, 12. Il vous attendra à huit heures un quart. De là, vous reviendrez ensemble

aux Champs-Élysées, dans le bas de l'avenue Gabriel, devant la terrasse du cercle, qui est au coin de la place de la Concorde. Vous trouverez là l'automobile qui vous attendra, à huit heures et demie.

Par prudence, pour dépister les reporters, j'irai coucher à Saint-Cloud, où vous me retrouverez et où nous déjeunerons avant d'aller à Versailles. Tout s'annonce bien.

Merci et bien affectueusement à vous trois.

Émile ZOLA.

Je crois que nous serons de retour à Paris de très bonne heure.

Comme vous pouvez le penser, je suivis exactement les instructions de Zola. Dans l'automobile qui nous attendait, Labori et moi, aux Champs-Élysées, étaient installés Georges et Albert Clemencau. Devant le volant se tenaient Josse et Gaston Bernheim, frères inséparables qui, après avoir épousé deux sœurs, également inséparables, de beauté rayonnante et de grâce exquise, sont maintenant les rois du marché des tableaux modernes. Nulle aurore ne fut plus charmante, plus radieuse ni plus ensoleillée que celle-là. Une clarté splendide baignait l'Avenue encore déserte, remplissait nos âmes de confiance et d'allégresse. A Saint-Cloud, nous vîmes s'ouvrir les grilles d'un somptueux jardin où nous pénétrâmes. Sur le seuil de l'habitation, Zola et Desmoulin nous souriaient. Nous étions chez une dame, amie de ce dernier. Discrètement, elle avait quitté son logis la veille, non sans le fleurir du

haut en bas. Charpentier et Fasquelle ne tardèrent pas à nous y rejoindre et nous déjeunâmes dans une atmosphère de gaieté prodigieuse, les avocats ayant imaginé un moyen juridique d'abrèger l'audience qui se préparait et même de la rendre vaine. « Tu ne sais pas ce que tu vas faire? » conseillait Georges Clemenceau à Albert, tout en se réjouissant de la stupeur prochaine des magistrats. Tu allumeras ta pipe et tu leur liras bien gentiment ton papier. »

A midi, notre automobile arrivait à Versailles et atteignait assez facilement la cour tumultueuse et grouillante du Palais de Justice, au grand étonnement de la population qui guettait Zola et ses défenseurs à la gare et qui, furieuse de s'être trompée, ne manqua point de maltraiter fortement Picquart et ses partisans lorsqu'ils descendirent du train. L'auto, à cette époque lointaine, était un mode de locomotion très peu employé. Personne, en Seine-et-Oise, n'y avait songé. Le premier président Périvier, un cousin, je crois, de celui du *Figaro*, et le procureur-général Bertrand étaient venus de Paris pour occuper les sièges principaux du tribunal très exceptionnellement constitué. Ils se montrèrent à l'égard de Zola d'une grossièreté révoltante qu'ils n'eussent certainement pas osé infliger au pire bandit.

Mais la lecture du fameux « papier » commença. Les visages, d'abord gouailleurs et offensants, de Périvier et de Bertrand, s'assombrirent progressivement et témoignèrent bientôt d'une inquiétude extrême. Brusquement, nous aper-

çûmes le premier Président et le Procureur général se précipiter sur leurs codes, posés en face d'eux, les feuilleter fiévreusement et se regarder de manière significative. Le moyen juridique dont je vous ai parlé était bon et les débats furent clos presque instantanément sans qu'aucune sanction pût être prise.

Nous ne nous dissimulions point le péril qu'allait offrir notre sortie. Le Commissaire de police de Versailles nous avait bien dit mystérieusement à l'oreille « n'ayez crainte, je vous suis tout dévoué », cela ne nous empêchait pas d'entendre les vociférations hostiles de la foule massée au dehors. Nous remontâmes dans l'auto que les Bernheim mirent en pleine vitesse à l'instant précis où s'ouvrait la porte de la cour, nous fendîmes les groupes compacts des manifestants, exécutâmes un virage prodigieux et, sous une grêle de pierres, poursuivis par une meute hurlante, nous gagnâmes les faubourgs de la ville et la route de nos demeures habituelles.

Dès son retour, Zola jeta les yeux sur les journaux qu'il n'avait pas eus à Saint-Cloud et notamment sur ceux rangés par lui dans l'affreuse catégorie de ce qu'il appelait « la presse immonde ». Un article abominable d'Ernest Judet, grand pourvoyeur de cette presse, attira douloureusement ses regards. Il y vit que son père, l'ingénieur François Zola, dont un boulevard d'Aix-en-Provence et le canal latéral du Rhône portent le nom si justement respecté, fut jadis chassé de

l'armée pour malversations et détournements divers. L'auteur de cet article, publié dans une feuille populaire à gros tirage, le matin même du jour où Emile Zola devait comparaître devant le jury de Versailles, manqua le but qu'il s'était proposé d'atteindre. Il n'inspira qu'un dégoût profond. Zola, vous le pensez bien, ne laissa pas outrager impunément la mémoire sacrée ainsi livrée à tous les délires et à toutes les infamies. Il répliqua immédiatement, entreprit une enquête qui dura fort longtemps et repoussa nettement les accusations portées contre le père, destinées à déconsidérer le fils au moment suprême de sa bataille, à ruiner son action, à le perdre.

La Cour de Cassation n'ayant pas admis le moyen de droit qui interrompit l'audience du 23 mai, le procès recommença à Versailles le 18 juillet. Obligé de rendre compte au *Figaro* des Concours du Conservatoire, je ne pus, cette fois, accompagner Zola et j'en éprouvai un chagrin très vif. Le ministère Méline s'était retiré le 15 juin et un cabinet Brisson venait de lui succéder. Le premier soin du nouveau président du Conseil fut de poursuivre le lieutenant-colonel Picquart, de faire état à son tour du faux dont on s'était déjà servi en plein tribunal, faux dont l'auteur allait être universellement connu trois mois après son affichage par la Chambre des députés dans toutes les communes françaises, et de certifier authentiques les prétendus aveux de Dreyfus, tellement inexistañts — le monde entier

le savait — et issus de commérages si déments, si imbéciles, qu'aucun être raisonnable n'eut jamais l'idée saugrenue de les retenir. (Plus tard, je le reconnais, Brisson « libéra sa conscience » et racheta ses fautes.) L'avant-veille de son second voyage à Versailles, Zola écrivit au chef du gouvernement une lettre indignée, qu'il rendit publique et qui débutait ainsi :

« Monsieur Brisson, vous incarniez la vertu républicaine, vous étiez le haut symbole de l'honnêteté civique. Et vous voilà dépossédé de votre souveraineté morale, vous n'êtes plus qu'un homme faible et compromis. »

Elle énumérait, sans en excepter, sans en atténuer une seule, les affligeantes hypocrisies et les faiblesses désolantes du destinataire, elle les stigmatisait énergiquement, mais posément, et continuait de cette manière impitoyable :

« Vous vous êtes donc suicidé, en croyant peut-être fonder solidement et pour longtemps votre pouvoir. Et le pis est que, prochainement, lorsque vous tomberez, vous aurez perdu dans l'aventure votre honneur politique. Spectacle lamentable, la fin d'une vertu, cette faillite d'un homme en qui la République avait mis son illusion, convaincue que celui-là ne trahirait jamais la cause de la justice, et qui, dès qu'il est le maître, laisse assassiner la justice sous ses yeux ! Vous venez de tuer l'idéal. C'est un crime. Et tout se paye, vous serez puni. »

Elle concluait malicieusement de la sorte :

« Chaque fois que je vois un de vous céder

au vent de folie, se salir dans l'affaire Dreyfus, avec la sotte pensée peut-être qu'il travaille à son avènement, je me dis : « Encore un qui ne sera pas Président de la République ! »

Le 18 juillet, le matin même du jour où Emile Zola devait comparaître de nouveau devant le jury de Versailles, Ernest Judet recommença. Il publia deux documents, reçus, disait-il, d'un anonyme, et établissant de façon irréfutable, décisive, affirmait-il, la culpabilité de François Zola. Quand, plus tard, à la suite de recherches minutieuses et obstinées, on découvrit leur source, on eut mille raisons excellentes de se convaincre que c'étaient des faux, proches parents sinon jeunes frères de celui qui, selon la volonté solennelle du Parlement, s'étalait sur nos murs, comme un cynique défi au bon sens et à la vérité, après avoir été authentifié tour à tour, par le général de Boissdeffre et par Cavaignac, nommé ministre de la Guerre.

Ce jour-là, le moyen de procédure tenté par Labori pour obtenir la remise de l'affaire échoua complètement. Zola et ses avocats quittèrent alors l'audience, afin que le jugement qui allait être rendu fût prononcé par défaut. Grâce à un service d'ordre mieux organisé qu'auparavant, des dragons les escortèrent jusqu'à la limite du département et nul danger sérieux ne les menaça. La Cour d'assises condamna en effet immédiatement Zola, par défaut, à un an de prison et à trois mille francs d'amende. C'était la reproduction exacte du verdict parisien. Zola, les deux frères

Clemenceau et Labori allèrent directement de Versailles chez Georges Charpentier qui demeurait avenue du Bois-de-Boulogne. On envisagea toutes les conséquences possibles de la situation. Si l'arrêt était signifié le lendemain et l'on ne doutait point qu'il le serait, il devenait exécutoire et rien ne s'opposait plus à l'arrestation de Zola. Un combat véhément s'engagea entre ce dernier, qui se refusait au départ, et les autres, qui le lui demandaient, qui l'exigeaient comme un sacrifice nécessaire, comme une suprême immolation à la cause. Ne devait-il pas penser moins à lui qu'à Dreyfus? Son emprisonnement, qu'il souhaitait, ayant offert en holocauste, depuis tant d'atroces semaines, son repos et son existence, c'était l'étranglement sans phrases. Zola, d'abord rebelle et opiniâtre, s'amollit peu à peu et consentit. Il a écrit, dix mois et demi après, en reprenant sa plume de polémiste indomptable, les raisons péremptoires de son héroïque soumission aux désirs de ses amis.

« Si nous avons voulu gagner du temps, si nous avons opposé procédure à procédure, c'est que nous avons charge de vérité, comme on a charge d'âme, c'est que nous ne voulions pas laisser éteindre entre nos mains la faible lueur, qui chaque jour grandissait. C'était comme la petite lampe sacrée, qu'on porte par un grand vent, et qu'il faut défendre contre les colères de la foule, affolée de mensonges. Nous n'avions qu'une tactique, rester les maîtres de notre affaire, la prolonger autant que nous le pourrions, pour qu'elle

provoquât les événements, tirer d'elle enfin ce que nous nous étions promis de preuves décisives. Et nous n'avons jamais songé à nous, nous n'avons jamais agi que pour le triomphe du droit, prêts à le payer de notre liberté et de notre vie. »

Muni de quelque argent que Charpentier lui avança, Zola, sans passer par la rue de Bruxelles, se dirigea aussitôt vers la gare du Nord et, le soir même, à onze heures, il s'embarquait pour l'Angleterre.

XIII

LES LETTRES DE L'EXIL. — LA DÉCOUVERTE, PAR LE MINISTRE DE LA GUERRE, DU FAUX-HENRY. — LE LIEUTENANT-COLONEL PICQUART A LA PRISON DU CHERCHE-MIDI. — LA SAISIE ET LA VENTE, CHEZ ZOLA, AU BÉNÉFICE DES EXPERTS. — LA DEMANDE EN RÉVISION ET LA LONGUE ENQUÊTE DE LA COUR DE CASSATION.

Ce départ mit le comble à l'exaltation injurieuse de nos adversaires. Cornély, notamment, qui occupait une place considérable parmi les brillants chroniqueurs de l'époque, qui fit plus tard, dans *le Figaro*, une si ardente campagne révisionniste et qui agissait alors en un sens diamétralement opposé dans une autre feuille quotidienne, publia, malgré sa vive intelligence et avec son talent incisif, un article venimeux intitulé : *la Fuite de Zola*. Il obéissait au mot d'ordre reçu, bien que l'ancien attaché militaire allemand, le colonel de Schwarzkoppen, rencontré par lui, maintes fois jadis, l'eût, à demi-mot, renseigné sur l'effroyable drame. Quand, un jour, je le lui reprochai violemment, j'obtins de lui ces mots horribles : « Hélas, il faut vivre... » Tandis que l'agitation continuait à Paris, Fernand Desmoulin, moins retenu que moi au rivage, vint re-

trouver Zola qui s'était d'abord logé à Londres et qui, redoutant d'être reconnu, s'éloigna de l'immense cité anglaise et élut plusieurs domiciles avant de se fixer, définitivement, à Upper-Norwood où, malgré ses soucis accablants, il acheva son roman de *Fécondité*, dont Desmoulin lui apporta les matériaux. Je vous communiquerai, au cours de ce chapitre, les pages admirables que l'exilé m'adressa de là-bas et j'y ajouterai le bref récit des choses extraordinaires, oubliées de la multitude, qui se produisirent chez nous, pendant son absence très longue, très pénible pour moi.

22 août 98.

Mon ami, je pense que vous ne m'avez pas gardé rancune, si je n'ai pas encore répondu à la bonne lettre que vous m'avez écrite, au lendemain de mon arrivée ici. J'ai dû prendre toutes sortes de précautions, j'ai craint surtout qu'on ne décachetât le courrier de mes amis. Et puis je pensais qu'on vous donnerait des nouvelles de moi, d'une façon moins dangereuse.

Après un mois de séjour, me voici installé enfin et à peu près tranquille. Les premiers temps ont été fort cruels dans un pays dont j'ignore la langue, errant et me cachant, avec l'angoisse de tout ce que je laissais derrière moi. Maintenant que j'ai pu me remettre au travail, et que je fais ma tâche régulièrement chaque matin, la vie m'est devenue possible. Je ne garde que la souffrance de l'incertitude, en songeant à demain, car j'attends que les événements décident du parti que je prendrai. Certes, ce qui se passe est abominable, je crois que jamais la situation n'a été plus affreuse; mais je garde une foi obstinée en la bonne cause, je suis plus convaincu que jamais du triomphe. Les épreuves que

nous traversons auront doublé le prix de la victoire.

Je pense que, vous aussi, vous vous êtes remis au travail de tout votre cœur, pour oublier un peu l'amertume des abominations que vous avez si bravement traversées à mon côté. Je songe souvent à vous, vous êtes dans mon cœur avec les très rares fidèles qui ne m'ont point abandonné, au jour de l'impopularité et du danger. Faites une belle œuvre, mettez-y toute votre passion de l'humanité et de la vérité : c'est la seule façon d'avoir raison contre les imbéciles et les bandits. J'espère bien être à l'automne à Paris, pour que vous nous fassiez connaître les trois premiers actes de *l'Ouragan*; et nous oublierons tout, en vous écoutant.

Si vous me donnez de vos nouvelles, envoyez votre lettre à ma femme, qui me la fera parvenir. Vous me direz comment votre femme et votre fillette se trouvent de leur villégiature. Je pense que vous ne rentrerez guère qu'à la fin septembre et je regretterai bien de ne pas être là, tout de suite, pour aller prendre une tasse de thé dans votre nouvel appartement.

Bon courage, mon ami. Travaillez bien et portez-vous bien. Tout ce qui se passe n'est rien devant l'œuvre à faire. Vous verrez que nous nous trouverons un jour réunis, plus forts et plus heureux.

Embrassez votre femme et votre fillette pour moi, comme je vous embrasse, fraternellement.

Z...

Affecté comme il l'était, chargé d'inquiétudes et de tourments, il ne songeait là qu'à me consoler, qu'à me prêcher la sereine espérance en un avenir meilleur. Nous avions loué, pour l'été de 1898, une petite maison à Pornichet, plage bretonne, voisine de Saint-Nazaire. Nous y éprouvions une anxiété croissante, car rien ne laissait présager un revirement quelconque dans l'esprit gouvernemental. Chaque soir, cependant, j'allais

à la gare, plein d'émotion lorsque le train de Paris s'arrêtait et que la marchande de journaux distribuait aux foules crédules ses « informations » diversement tendancieuses. Nous étions à la fin d'août. Cette fois j'observais plus attentivement encore qu'auparavant l'ouverture des paquets. Tout à coup une « manchette » imprimée en caractères énormes m'éblouit : *Arrestation du colonel Henry*. Possesseur de ma proie, je courus chez moi, suivi de ma fille qui m'accompagnait, la montrer à ma femme. Par une sorte de hasard providentiel, le capitaine Cuignet, examinant à la lumière d'une lampe, par transparence, le dossier de « l'Affaire », avait acquis la certitude que la pièce, dont les généraux de Boisdeffre et de Pellieux au procès Zola, Cavaignac devant les Chambres, se servirent pour accabler Dreyfus, était un faux. L'auteur de ce faux ne pouvait être que le lieutenant-colonel Henry. Le ministre de la guerre le fit appeler, l'interrogea, se heurta à ses dénégations, le pressa davantage, le déconcerta, obtint ses aveux complets et l'incarcéra sur l'heure au Mont-Valérien.

Le désarroi de nos adversaires fut, ce jour-là, immense. Ils ne savaient que dire, n'osaient contester leur déroute. Les généraux de Boisdeffre et de Pellieux démissionnèrent sans hésitation. Mais le lendemain, le colonel Henry s'étant suicidé dans sa cellule, les atroces bergers du pauvre troupeau dupé, reprirent pied et eurent l'idée de glorifier l'acte ignoble du misérable et ce qu'ils nommaient son « faux patriotique ». Prétextant

une souscription destinée, en apparence, à réconforter la veuve de l'officier, ils constituèrent un « livre d'or » qui se couvrit de signatures stupéfiantes, précieusement recueillies par Pierre Quillard dans une plaquette que je n'ai point égarée. Le 26 septembre, la Cour de Cassation fut néanmoins saisie de la demande en révision qu'elle déclara recevable le 29 octobre, annonçant qu'elle allait procéder à une enquête supplémentaire. Voilà ce que m'écrivait alors Zola :

Mardi, 18 octobre 98.

Votre bonne lettre m'a fait grand plaisir, mon cher ami. Vous m'excusez, n'est-ce pas? si je vous réponds si rarement. Il y a d'abord le danger de trop correspondre, et puis, j'ai l'âme si peu gaie, que j'hésite à attrister davantage mes amis. Mon travail s'est trouvé interrompu par une série de secousses; j'ai même été assez souffrant. Me voici plus calme; j'espère reprendre ma besogne quotidienne, si de nouveaux coups du destin ne se produisent pas. La monstrueuse affaire semble d'ailleurs s'acheminer vers un heureux dénouement, bien que je m'attende toujours à quelque infamie nouvelle. Je ne croirai au triomphe que lorsque je serai rentré chez moi et que j'aurai repris ma tranquille vie d'écrivain.

Que de fois je pense à vous, mon ami, aux vôtres et à *l'Ouragan*. Toutes les fois qu'une bonne nouvelle me fait croire à la victoire, ma pensée vole vers vous et je me dis : « Allons, son œuvre nouvelle sera jouée. » Car il ne faut pas se le dissimuler, un théâtre, surtout un théâtre subventionné ne s'ouvrira pour nous que si nous sommes victorieux. C'est encore une des grandes raisons qui me font souhaiter si ardemment le triomphe. Cela me serait trop cruel de vous entraîner dans ma perte.

Vous me dites que vous avez encore pour un an de travail et j'espère bien que, d'ici là, nous aurons un heureux dénouement. Mais il faudrait traiter auparavant, obtenir une date. Aussi, dès mon retour, qui aura lieu sans doute avant la fin de l'année, faudra-t-il faire une démarche, selon les événements. Je ne puis pas dire que je suis optimiste, mais enfin rien ne nous oblige en ce moment à désespérer.

Merci de l'affection dont madame Bruneau et vous, vous entourez ma chère et vaillante femme. Je sais combien elle est frappée, combien elle a besoin d'être aimée, et je suis reconnaissant à tous ceux de nos amis qui lui donnent des preuves de fidélité en se serrant autour d'elle, à ce moment si douloureux de son existence.

Dites à votre femme combien je serai heureux d'aller l'embrasser dans son nouvel appartement, le jour où vous nous jouerez votre œuvre. Les nouvelles excellentes que vous me donnez de sa santé et de celle de Suzanne, me font grand plaisir. Il faut que tout notre petit groupe soit bien portant, afin que la victoire, si elle vient, nous trouve solides et gais. Enfin, nous sommes de braves gens et peut-être, tout de même, que nous serons récompensés.

Je vous embrasse bien tendrement tous les trois.

Z...

Rentrés à Paris, nous allâmes voir au « Cherche-Midi » le lieutenant-colonel Picquart qui, en attendant sa mise en réforme, restait, malgré le suicide d'Henry, enfermé là. Ma femme et ma fille se munirent de fleurs qu'elles lui passèrent à travers les barreaux de la grille qui le séparait de nous et derrière laquelle il se tenait tout souriant. Nous assistâmes aussi, rue de Bruxelles, à la saisie et à la vente ordonnées par la Cour

d'appel, en exécution du jugement rendu à la requête des trois experts, les sieurs Belhomme, Varinard et Couard que Zola, dans sa lettre au Président de la République, accusa « d'avoir fait des rapports mensongers et frauduleux », jugement portant condamnation par défaut à un mois de prison et dix mille francs de dommages-intérêts à chaque expert. La vente attira de nombreux et bruyants acheteurs qui comptaient bien se procurer à bon marché, grâce au moyen qu'elle semblait leur offrir, des objets de haut prix. Elle eut lieu dans le vestibule du bas de l'hôtel et trompa les espérances du public. Dès que le commissaire-priseur brandit son marteau, Eugène Fasquelle paya trente-deux mille francs, total des sommes demandées et que les experts ne rendirent jamais, une petite table de bois blanc qui valait cent sous.

Le séjour de Zola en Angleterre se prolongeant, madame Zola était allée rejoindre son mari. Je reçus de celui-ci, après le premier de l'an, les lignes suivantes :

Vendredi, 6 janvier 99.

Vous ne m'en voulez pas trop, mon cher, mon grand ami, de laisser ainsi s'accumuler vos lettres sans y répondre. Tout à l'heure, au moment où je m'apprêtais à vous écrire, voilà que je trouve encore, dans le courrier qui nous arrive, une bonne lettre de vous ! Enfin, je veux tout de même vous dire combien je suis touché de votre amitié si fidèle, de tous les vœux ardents que vous faites pour nous. Ces bons souhaits, je vous les envoie à mon tour, je veux vous répéter ce que vous savez déjà,

notre grande tendresse pour vous trois, notre grand désir que vous soyez bien portants, gais et victorieux.

Oui, j'espère que la fin de mon exil approche. Je garde bien beaucoup de méfiance, tant que l'arrêt de la Cour ne sera pas rendu. Mais, tout de même, il me paraît difficile maintenant que justice ne soit pas faite. A la vérité, je ne pense pas pouvoir rentrer avant la fin février. Et ce serait, selon moi, un dénouement relativement prompt, dont nous devrions nous féliciter.

Ma femme a pris ici un gros rhume qui la torture et qui achève de nous désespérer. Moi, je reste assez solide. Je travaille, un peu las pourtant, la tête fatiguée et encombrée par moments. Même lorsque nous serons victorieux, l'avenir m'inquiète. On sera longtemps à nous pardonner d'avoir eu raison. La réception de notre *Ouragan* par Carré, me préoccupe. Enfin il faut attendre le coup de foudre de la Cassation, qui retournera encore bien des gens. D'ailleurs, mon ami, travaillez, faites une belle œuvre, elle vaincra demain si ce n'est aujourd'hui. Laissez passer ces mensonges d'un jour, vos vérités vivantes triompheront dans l'éternelle beauté.

Nous vous embrassons bien tendrement tous les trois, et, malgré tout, nous espérons être bientôt avec vous, dans vos bras.

Z...

Ce mois-là, une grave maladie de notre fillette nous secoua terriblement. J'en informai Zola qui me répondit ainsi :

Vendredi, 20 janvier 99.

Votre lettre, mon ami, que nous venons de recevoir, nous a fait froid au cœur, car nous avons senti quelle affreuse angoisse a du être pour vous deux cette brusque crise de Suzanne. Ah! cette pauvre et bonne vie, comme elle est dure parfois et dans quelle anxiété on la vit toujours, même quand on l'aime! Toujours, la douleur est là, menaçante.

Heureusement, votre lettre nous apportait la consolation en même temps que la peine. Puisque Suzanne est hors de danger, que la crise est conjurée, et que vous voilà avertis, pour l'avenir, vous allez pouvoir tirer la chère enfant de tout péril. Ce ne doit être qu'une affaire de soins, de traitement. Ne m'a-t-on pas dit que l'appendicite, chez les enfants, était d'une guérison facile et certaine? D'ailleurs, du moment qu'elle est dans les mains de Tillaux, vous devez être rassurés. Vous vous doutez de nos vœux ardents. Donnez-nous bientôt de bonnes nouvelles.

Ma femme va mieux, son fâcheux rhume est à peu près guéri. Nous avons ici un hiver très doux, mais trempé d'eau, bouleversé de continuels ouragans. Et nous venons de passer, moralement, des jours bien troubles. C'est à croire que cette pauvre France tombe à la pire démente. J'en ai l'âme ulcérée. Il est des heures où je me sens perdu dans une nuit sans fin, pleine d'imbéciles et monstrueux cauchemars. Il faut vraiment une foi vaillante pour croire qu'on en sortira un jour. Cette foi, je la sens toujours en moi, inébranlable, mais j'avoue que je n'ose plus fixer une date certaine à l'inévitable victoire de la vérité et de la justice.

Je continue à travailler, j'attends. Il n'est pas de jour où je ne songe à l'œuvre qui, de votre côté, vous donne quelques bonnes heures, vous aide à vivre. Ah! quand l'entendrai-je, quand pourrons-nous passer une soirée propre, sans mensonges, dans l'absolu de l'art vivant? Et quel bon bain de santé! Quand je rêve à mon retour, c'est chez vous que je me vois, écoutant votre œuvre, oubliant tant de sottises et tant de crimes. Espérons, travaillons en attendant.

Ma femme et moi, nous vous embrassons bien tendrement tous les deux, et plus tendrement que jamais, pour les atroces heures que vous venez de passer. Et bonne santé à Suzanne que nous embrassons aussi de tout notre cœur. Et bon courage, bon espoir, bonne certitude d'avenir à tous les trois.

Z...

Les choses traînaient lamentablement en longueur. L'enquête de la Cour de Cassation ne s'achevait point. Zola s'impatientait et continuait de m'écrire :

Mercredi, 1^{er} février 99.

Mon cher ami, j'allais répondre à votre lettre, déjà ancienne, où vous me donniez de bonnes nouvelles de Suzanne, lorsque je reçois ce soir une nouvelle lettre de vous. Cela redouble le remords de ma paresse. Plus on vit en dehors du monde et plus on s'y oublie. Nous avons été très heureux d'apprendre que votre chère enfant n'était plus menacée d'une opération. Les plus bénignes me font toujours une impression de terreur. Du moment qu'il ne s'agit que d'un régime et de bons soins, vous avez dû être très rassurés. Votre lettre de ce soir me dit d'ailleurs que Suzanne s'est déjà levée et que tout va le mieux du monde. Voilà une bien grosse émotion calmée. La maladie dans une maison, c'est la fin de tout. Et Dieu sait si l'on a besoin aujourd'hui que les êtres chers se portent bien, pour ne pas succomber sous l'universel désastre!

Nous sommes ici navrés des nouvelles de France. Malgré ma robuste foi en la vérité, je me demande si nous n'allons pas à quelque cataclysme final. Comme vous le dites très bien, il est impossible de savoir ce que sera demain. J'attends dans l'angoisse de savoir quel parti il me faut prendre. Je n'ai jamais souffert que de l'incertitude. S'il me fallait prendre un parti énergique, devant une situation nette, je le ferais en deux heures, et quel qu'il fût, je m'arrangerais de mon sort, je tâcherais d'en tirer le plus de bonté, le plus de beauté possible. Mais ce qui est épuisant, c'est cette ignorance de demain, cette attente qui s'éternise au milieu des pires ignominies. Enfin, il faut attendre, attendons bravement.

J'ai vu par les journaux le chaleureux accueil fait au prélude du quatrième acte de *Messidor*, Cela m'a

été d'une grande douceur, dans mon coin perdu, en m'apportant le souvenir de notre œuvre commune. Je nous ai revus ensemble, j'ai songé à notre œuvre future. Hélas! pour quand et comment? Il est des heures où il me semble que je ne rentrerai jamais en France. Et que de rêves caressés, je laisserais derrière moi!

Je me porte bien, je travaille toujours, attelé à une bien grosse œuvre qui me demande de grands efforts. Ma femme souffre toujours un peu de son rhume; mais, comme vous le savez, elle est très vaillante.

Nos bons souhaits de santé solide à Suzanne et nos bien affectueuses amitiés à votre femme. Nous vous embrassons tous très tendrement.

Z...

La mort galante de Félix Faure ouvrit à Emile Loubet, le 18 février, les portes de l'Elysée. Cela n'accéléra guère le dénouement. Les anti-révissionnistes tâchaient de nous intimider par tous les moyens : outrages au Président de la République, tentative de coup d'Etat, extravagances de Paul Déroulède; et la Cour de Cassation demeurerait pleine de lenteur et de mystère. Voici encore deux lettres douloureuses de Zola :

Jeu*di*, 23 mars 99.

Ne vous excusez pas, mon cher et fidèle ami, d'être resté longtemps sans m'écrire. Je sais bien que votre cœur est tout entier avec moi. Et, dans les temps affreux que nous venons de passer, le silence a sa pudeur et sa tendresse. Que se dire, quand on n'a que de la honte et de la colère à remuer?

Certes, les choses sont changées, tout a l'air de vouloir finir honnêtement. Mais je crains bien de n'être pas encore de si tôt de retour auprès de vous. Mon impa-

tience est grande; seulement, après avoir tant patienté, mon avis est qu'il serait peu raisonnable de gâter mon cas par une hâte fâcheuse. J'attends Labori dimanche, nous étudierons les éventualités possibles, nous déciderons ce qu'il sera sage de faire. La vérité est que le mieux serait d'attendre que l'affaire fût tout à fait terminée. Il y aurait là prudence et beauté.

Cela me désespère. Je songe à vous, mon ami, je songe surtout à notre œuvre commune. Il me semble déjà bien tard pour que nous fassions, en temps utile, les démarches que nous avons résolues, dans le désir qu'elle fût jouée avant l'Exposition. Je crains aussi que Carré ne soit contre nous, de sorte que notre seule chance, avant de nous adresser à lui, serait d'être vainqueurs, je veux dire d'avoir l'opinion avec nous. Pourtant je juge peut-être mal, n'étant pas là, et je songeais que vous pourriez peut-être, dès maintenant, faire les démarches, sans m'attendre, si vous pensiez devoir être accueilli. Dans ces conditions, *l'Ouragan* pourrait-il venir avant l'Exposition? Voyez cela, et agissez tout de suite en conséquence. Vous savez que tout ce que vous ferez sera bien fait. Mon tourment est de voir que, par ma faute, voilà votre œuvre retardée d'une ou deux années. La justice se paie chèrement.

Merci de votre bonne affection. Et, tout de même, soyons pleins d'espoir, car nous aurions pu attendre la victoire très longtemps, tandis qu'il ne s'agit plus que d'une question de semaines, de deux ou trois mois au plus.

Je vous embrasse bien tendrement, et embrassez pour moi votre chère femme et votre chère fillette.

Z...

Je n'entrepris aucune démarche pour *l'Ouragan*, bien qu'ayant confiance en Carré. La Cour de Cassation usait de nouveaux atermoiements et des inquiétudes personnelles attristaient mon logis. Zola s'associa en ces termes à mes soucis.

Dimanche, 16 avril 99.

Mon cher ami, mon cœur souffre avec le vôtre de cette désespérante rechute de votre chère femme. C'est vraiment affreux. Mais, comme vous le dites, j'espère qu'il y aura là un bien pour un mal, puisque Tillaux va utiliser l'opération nécessaire, en procédant à une cautérisation plus énergique. Quelle misère que la vie!

Vous auriez été si heureux d'avoir fini *l'Ouragan*! Il n'est donc pas de joie qui ne se paie? Il faut que vous ayez cette angoisse, dans le contentement de l'œuvre enfin créée et debout. Quand donc pourrai-je l'entendre, cette œuvre? C'est la bonne et grande soirée que je me promets, dès mon retour. Mais je crains bien qu'il ne me faille attendre encore six longues semaines. Les choses semblent bien marcher, ce qui ne m'empêche pas cependant, d'être assez pessimiste. Je m'attends aux suprêmes infamies, je trouve cette Cour plénière d'une discrétion équivoque. Nous verrons bien. Et souhaitons que ce soit la paix enfin, car si la lutte devait recommencer, ce serait effroyable.

Vous parlez de venir me voir, et vous savez avec quelle joie je vous embrasserais. Je crois bien que vous me trouverez ici jusqu'à la fin de mai. Si donc vous êtes libre, si vous pouvez utiliser votre voyage pour *Messidor* ou pour *Lazare*, venez vite. Nous passerons une bonne journée ensemble.

Et, puisque vous me parlez de vous mettre à *Lazare*, je veux vous dire qu'il sera bon que je relise ces pages avant tout. Je crois me rappeler que nous avons causé un soir du personnage du Christ, et qu'il nous a semblé un peu vague, illogique. Il faut revoir cela, il faut en causer, car vous avez besoin d'un Christ nettement défini, que vous sentiez bien, si vous voulez le camper en beauté. Nous avons heureusement le temps d'arranger cela.

Et dites bien à votre femme mon tourment de la savoir

encore immobilisée. Embrassez-la tendrement de ma part, avec mes bons souhaits de prompt guérison, et donnez souvent de ses nouvelles à ma femme, pour qu'elle me les transmette.

Embrassez aussi votre belle et bonne Suzanne, comme je vous embrasse vous-même, de tout mon cœur.

Z...

XIV

LE RETOUR DE ZOLA. — DES ROSES. — ALBERT CARRÉ REÇOIT « L'OURAGAN ». — LE PROCÈS DE RENNES ET LA SECONDE CONDAMNATION DE DREYFUS. — LES LETTRES QUE ZOLA M'ÉCRIVIT A CE PROPOS. — LA GRACE. — NOUS DINONS CHEZ ZOLA AVEC LE MÉNAGE ALFRED DREYFUS.

Comme les lignes précédentes vous l'ont montré, madame Zola était revenue à Paris. Malgré le vif désir que j'en éprouvais, je ne pus aller à Londres. Quelques semaines, qui me parurent interminables, s'écoulèrent. Enfin, la Cour de Cassation ayant annulé le jugement de 1894, je reçus de Zola le billet suivant :

Jeudi, 1^{er} juin 99.

Mon cher Bruneau, merci de votre lettre, si pleine de tendresse et d'heureuses nouvelles. J'ai la paresse de vous répondre brièvement, puisque, dans six jours, nous nous embrasserons. Je crois que ma femme a réglé les choses le mieux du monde, en vous priant tous, vous les grands amis si chers, de ne pas venir à la gare, de m'attendre chez moi. Vous verrez que ma rentrée silencieuse est la seule digne de moi; et il est sage qu'aucun visage connu ne puisse attirer l'attention, lorsque je débarquerai. A bientôt donc. Chez nous, nous serons

libres d'être émus et de nous embrasser à plein cœur.

Combien je suis chagrin de retarder le départ des vôtres pour la mer ! Mais j'accepte le sacrifice, et tout de suite nous fixerons la grande soirée, l'audition de *l'Ou-ragan* que je me promets depuis tant de mois.

Encore de grandes embrassades, par lettre, pour vous trois, en attendant qu'on s'embrasse enfin d'une façon sérieuse.

Z...

Le préfet de police d'alors, M. Charles Blanc, homme très courtois d'ailleurs et qui contribua sans cesse, de son mieux, à assurer notre sécurité, pressentant la rentrée prochaine de Zola, tâcha d'obtenir de moi des précisions que je lui refusai nettement. Il fut renseigné, comme tout le monde, ni plus ni moins, le matin même du 5 juin, par un article magnifique, intitulé *Justice*, que publia *l'Aurore* et où Zola, après avoir expliqué la nécessité cruelle de son départ, après avoir tracé un tableau saisissant de la tragédie qui s'était jouée durant son absence, adressait au procureur général cet appel de calme et haute fierté : « Je suis chez moi. Vous pouvez me faire signifier l'arrêt de la Cour d'assises de Versailles. Et nous nous retrouverons devant le jury. »

Nous étions aussi chez lui, ce jour-là, ma femme, ma fille et moi, accourus à son appel, émerveillés de le revoir, quand Jules, le valet de chambre, pénétra brusquement dans la pièce habituelle de nos réunions, tenant à la main une rose.

— Monsieur, dit-il à Zola, une dame vient d'éparpiller là, sur le trottoir, le long de la porte, des roses en quantité, puis s'est sauvée. La foule les a presque toutes prises. Je n'ai pu ramasser que celle-ci.

Zola saisit la rose en tremblant, en en respirant le parfum, et alla aussitôt la mettre dans un verre d'eau. Nous admirâmes le geste délicieux de cette inconnue; je ne me doutais guère que c'était une de mes amies d'enfance, instruite par moi des moindres détails de « l'Affaire », passionnée dreyfusarde et qui n'avait jamais vu Zola. Elle ne me révéla que beaucoup plus tard son acte charmant.

Dès le retour de l'exilé, Albert Carré, je me plais à en témoigner, nous parla spontanément de *l'Ouragan* que j'avais achevé et le reçut. Le ministère Dupuy, tombé le 12 juin, une semaine après la rentrée de Zola, avait été remplacé par le ministère Waldeck-Rousseau que l'on savait favorable à Dreyfus dont le deuxième procès allait se dérouler devant le Conseil de guerre de Rennes. Dans le village retiré de Bretagne où je devais passer l'été, ces mots optimistes m'arrivèrent :

Paris, 2 juillet 99.

Mon cher ami, comme j'ai tardé à vous répondre ! J'ai eu une de ces crises nerveuses qui me bouleversent tant. Il m'a fallu garder deux jours le lit. Puis, on m'a tourmenté de visites et de lettres. Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

D'ailleurs, tout va bien ici. Le procès de Versailles est définitivement renvoyé à octobre. Je pense que les procès secondaires ne viendront pas non plus avant cette époque. D'ici là tout sera fini à Rennes, et bien fini, car je ne doute pas de l'heureux dénouement. Nous pourrons donc respirer enfin, continuer notre vie de travail en toute sérénité.

Votre chère femme écrit à la mienne que vous reviendrez le 16. Nous nous retrouverons à Paris, car nous ne partirons guère pour Médan que du 20 au 25, au plus tôt. Nous pourrons donc causer un peu. Je suis d'ailleurs de votre avis, il faut laisser Carré annoncer lui-même la réception de *l'Ouragan* à son heure. Mais vous ferez bien de le voir, pour le décider à la reprise du *Rêve*. J'ai songé à tous ces arrangements, depuis votre départ; et je les considère en somme comme très heureux. Nous ne pouvions désirer mieux, et le destin bienfaisant doit encore avoir travaillé pour nous.

Nous sommes ravis des bonnes nouvelles de votre femme et de Suzanne. Elles sont au bon air, elles nous reviendront toutes deux, superbes. Embrassez-les bien tendrement de notre part.

A bientôt, mon cher ami. Nous vous embrassons aussi. Et bon travail et bon espoir.

Émile ZOLA.

Je vis, en effet, Zola vers le milieu de juillet. Il me parla brièvement du livret, non point de drame lyrique, cette fois, mais de comédie musicale qu'il préparait pour moi : *l'Enfant roi*. Ce n'était encore qu'une ébauche assez vague dont les lignes suivantes précisèrent certains détails sans laisser deviner le caractère ultra moderne du futur poème, puisqu'il y est question du « monde légendaire ».

Médan, 26 juillet 99.

Mon cher ami, j'ai déjà songé à l'œuvre prochaine. Je crois que je tiens quelque chose. Mais voici. Notre idée de ne pas montrer l'enfant est mauvaise. Si on ne le voit pas, il n'existera pas, on ne s'intéressera pas à lui. Alors, j'ai songé à une femme mariée à quinze ou seize ans : dans le monde légendaire, cela est bien permis. Mettons qu'elle ait un fils à dix-sept ans. Lorsqu'elle en aura trente-six, ce fils en aura dix-neuf. Et, à trente-six ans, je puis avoir encore une femme merveilleusement belle, amoureuse et adorée, ce dont j'ai besoin. Cette femme là, ce serait Delna, un rôle énorme; et, si je vous consulte, c'est que je suis très tenté de donner le rôle de mon jeune homme à une autre femme, un soprano, un travesti naturellement. Je crois qu'on pourrait tirer de cette mère et de ce fils joués par deux femmes de grands effets de tendresse et de délicatesse. Le rôle du fils serait assez considérable, il faudrait une chanteuse, une artiste; et c'est ici que commence mon scrupule, je n'ose pousser davantage le sujet que j'ai trouvé sans votre approbation. N'avez-vous rien à me dire contre mon idée? Ce rôle de jeune homme de quinze à vingt ans joué par une femme ne vous gêne-t-il pas? Si je crois à la nécessité d'une femme dans le rôle, c'est que jamais un ténor, un homme, n'aura la grâce ni la jeunesse nécessaire. Dites-moi très franchement ce que vous pensez de cela, et tout de suite, pour que je creuse mon idée ou que je l'abandonne.

Nos bonnes amitiés pour vous, pour votre femme et pour Suzanne.

Émile ZOLA.

Je rassurai immédiatement Zola et le remerciai du meilleur cœur. Nous ne déterminâmes que plus tard, d'un commun accord, la physionomie

des personnages, l'époque et le lieu de l'action. Je retournai en Bretagne où je me proposais de commencer l'instrumentation de *l'Ouragan* et d'où je suivis avec une angoisse croissante, dans les feuilles de nuances diverses, les débats scandaleux du procès de Rennes. — Zola n'assistant point à ce procès, je n'y allai pas non plus. — Dreyfus, ramené de l'île du Diable, débarqué en France à Quiberon, le 1^{er} juillet, par une nuit de tempête épouvantable, présage sinistre de tout ce qui se tramait contre lui, subit son premier interrogatoire le 8 août. Dès cette audience, à la manière stupéfiante dont le colonel-président Jouaust le rudoya, je conçus une vive alarme. La tentative d'assassinat de Labori, si bien préparée que l'homme au revolver put s'enfuir sans être inquiété, les continuelles interventions furieuses des généraux accusateurs, devant qui semblaient s'incliner disciplinairement les juges, augmentèrent mes craintes que Zola partageait. Le 26 août, de Médan, il s'en ouvrit ainsi à moi :

Mon bon ami, si je ne vous ai pas écrit, c'est que l'abomination de Rennes me jette dans une telle colère et une telle douleur, que je ne vis plus, incapable de tout travail, de toute pensée. Et il faut votre bonne lettre pour que je trouve le courage de vous répondre.

Je crois bien que nous sommes menacés du plus effroyable des attentats. Je n'ai jamais désespéré de la vérité et de la justice, je n'en désespère pas encore. Elles auront malgré tout leur jour. Mais quelles terribles catastrophes je redoute encore et par quels immondes chemins nous faudra-t-il passer de nouveau. Je dois, d'ailleurs, voir les choses trop en noir, ma raison se révolte et me

dit que je me trompe. Tout va sans doute bien finir. Espérons-le.

J'avais trouvé notre prochain poème et j'en étais content, tout en ayant mes scrupules ordinaires, ceux de ne point vous contenter, au point de vue musical. Mais, je vous avoue que, dès la première audience du procès, tout a été emporté, il m'a été impossible de continuer mon travail. Le pauvre poème gît donc sur le chantier, sans que le plan en soit complètement arrêté encore. Ah! que je souhaite une bonne solution, pour pouvoir me remettre au travail!

Notre cousine et ses enfants sont venus nous tenir compagnie pendant près de trois semaines. Nous voilà seuls maintenant, et il n'y a plus que la lecture des journaux, la fièvre de les avoir, la désespérance de les lire. Cela est terrible d'être dans le grand calme de la campagne, par ces admirables journées de ciel bleu, et de les vivre dans une pareille anxiété avec la terreur du crime final.

Nous sommes heureux du succès du festival Bruneau à Royan, et c'est très bien que vous puissiez travailler à votre orchestration et que votre santé à tous trois soit excellente. Nous vous envoyons nos bons souhaits, nous vous embrassons bien tendrement, avec l'ardent désir que l'affreux cauchemar soit terminé, lorsque nous serons réunis.

Émile ZOLA.

Merci de la lettre Espéléta, elle m'a soulagé un peu, mais, pour un brave homme, il y a cent imbéciles ou coquins.

Le 9 septembre, enseveli sous les flots empoisonnés d'un réquisitoire d'autant plus inouï qu'il était prononcé par le Commissaire du Gouvernement, le commandant de gendarmerie Carrière, au nom de ce gouvernement, désireux d'un acquittement solennel, Dreyfus fut condamné une

seconde fois. On raconta que l'un des membres du Conseil de guerre, fervent catholique, alla communier avant de se rendre à la dernière audience, qu'il resta longtemps agenouillé, méditatif, suppliant, et qu'il vota honnêtement, mais vainement, contre l'iniquité. Je crois inutile de commenter ici ce verdict effarant que la Cour de Cassation devait briser comme verre quelques années après. Je vous intéresserai davantage en vous montrant l'impression qu'il produisit sur Zola. Voici :

Médan, 12 septembre 99.

Mon cher ami, excusez-moi de ne vous avoir pas répondu tout de suite et de le faire aujourd'hui brièvement; car, pendant tous ces cruels jours, je me suis mis si en retard avec ma correspondance, que je suis maintenant débordé.

Mais je tiens à vous remercier de votre bonne lettre. Il ne faut pas être trop triste, notre défaite est certainement une victoire qui va s'affirmer bientôt; non pas que j'espère la justice loyale et éclatante, ce serait trop beau; mais tout cela marche évidemment vers la grâce du malheureux et vers une amnistie générale, fin petite et honteuse dont il faudra se contenter. Nous en tirerons tout le bénéfice possible, puis nous pourrons nous remettre au travail. L'idéal ne se réalise pas.

Nous serons à Paris dès la fin du mois. Et nous nous retrouverons et nous serons quand même très heureux d'avoir été de braves gens et d'avoir fait un peu de bien.

Embrassez votre femme et Suzanne pour nous, comme nous vous embrassons, de tout notre cœur.

Émile ZOLA.

Le surlendemain, Zola m'écrivit de nouveau, complétant sa communication précédente :

Mon cher ami, merci encore de la bonne lettre que je reçois ce matin. L'espoir de vous embrasser bientôt m'est une grande joie. Nous autres, nous rentrerons au plus tard le samedi 30, peut-être le jeudi 28. Mais ne vous angoissez pas trop. Entre nous, j'ai la conviction que la lutte est finie. Ce sera la grâce, puis une amnistie louche et bâtarde, les honnêtes gens et les coquins dans le même sac. C'est ce que je n'accepterai pas, sans protester d'une voix si haute que le monde entier entendra. Mais il faudra bien se résigner et se remettre bravement au travail parmi les décombres. Je ne doute pas non plus de la réhabilitation de l'innocent, à laquelle nous continuerons à travailler, mais dans combien de mois ou d'années?

Enfin, je ne vous dis pas tout, puisque nous pourrons causer prochainement. Je suis remis, je suis très solide, et c'est peut-être mieux ainsi, pour la victoire finale.

A bientôt, mes bons amis, nous vous embrassons tous les trois de tout notre cœur.

Émile ZOLA.

La « voix si haute » dont parlait Zola tonna splendidement dans *l'Aurore* dès que la condamnation de Dreyfus fut prononcée. L'article éclatant, intitulé *le Cinquième acte*, concluait par ces phrases véhémentes où vous reconnaîtrez que son auteur était en effet « remis, très solide » et nullement disposé à courber la tête :

« Devant la Cour d'assises de la Seine, j'ai juré l'innocence de Dreyfus. Je la jure devant le monde entier qui maintenant la crie avec moi. Et je le répète, la vérité est en marche, rien ne l'arrêtera. A Rennes, elle vient de faire un pas de

gérant. Je n'ai plus que l'épouvante de la voir arriver, dans un coup de foudre de la Némésis vengeresse, saccageant la patrie, si nous ne nous hâtons pas de la faire resplendir nous-mêmes, sous notre clair soleil de France. »

Le Président Emile Loubet ayant signé, le 19 septembre, la grâce de l'infortuné, Zola adressa à madame Alfred Dreyfus une lettre pleine de vénération et de pitié que *l'Aurore* publia. Elle évoquait, entre autres choses poignantes, le retour au logis conjugal du ressuscité, « sorti vivant et libre du tombeau ». Goûtez-en le ton de haute sagesse fraternelle, heureuse, malgré les vilenies encore accumulées, du résultat obtenu, sûr garant de la réhabilitation prochaine :

« Je m'imagine la première soirée, sous la lampe, dans l'intimité familiale, lorsque les portes sont fermées et que toutes les abominations de la rue meurent au seuil domestique. Les deux enfants sont là, le père est revenu du lointain voyage, si long, si obscur. Ils le baisent, ils attendent de lui le récit qu'il leur fera plus tard. Et quelle paix confiante, quel espoir d'un avenir réparateur, tandis que la mère s'empresse doucement, ayant encore, après tant d'héroïsme, une tâche héroïque à remplir, celle d'achever par ses soins et par sa tendresse le salut du crucifié, du pauvre être qu'on lui rend. Une douceur endort la maison close, une infinie bonté baigne de toutes parts la chambre discrète où sourit la famille, et nous sommes là dans l'ombre, muets, récompen-

sés, nous tous qui avons voulu cela, qui luttons depuis tant de mois pour cette minute de bonheur. »

Les enfants de Dreyfus, qui avaient inspiré à Zola le commencement de cette lettre, lui en dictèrent la fin.

« Un soir, sous la lampe familiale, dans la paix émue du foyer domestique, le père les prendra, les assira sur ses genoux, et il leur dira toute la tragique histoire. Il faut qu'ils sachent, pour qu'ils le respectent, pour qu'ils l'adorent, comme il mérite de l'être. Quand il aura parlé, ils sauront qu'il n'y a pas au monde un héros plus acclamé, un martyr dont la souffrance ait bouleversé plus profondément les cœurs. Et ils seront très fiers de lui, ils porteront son nom avec gloire, comme le nom d'un brave et d'un stoïque qui s'est épuré jusqu'au sublime, sous le plus effroyable destin que la scélératesse et la lâcheté humaines aient laissé s'accomplir. Un jour, ce n'est ni le fils ni la fille de l'innocent, ce sont les enfants des bourreaux qui auront à rougir, dans l'exécration universelle. »

Dès que nous fûmes rentrés de la campagne, nous dinâmes rue de Bruxelles avec le ménage Dreyfus. Quelle extraordinaire émotion nous saisit, nous secoua lorsque s'ouvrit brusquement la porte du salon où nous attendions, oppressés, défaillants, l'arrivée du couple douloureux ! A travers le flot de nos larmes tout à coup jaillissantes, nous l'aperçûmes sortant de l'ombre qui enveloppait le vestibule, semblant venir, appari-

tion fantasmagorique, d'un pays fabuleux. Je ne connaissais la physionomie de Dreyfus que par les photographies innombrables reproduites dans les journaux ou exposées à l'étalage des marchands. Un petit cliché d'amateur, dont je possède une épreuve, me l'avait montré se rendant de la prison de Rennes au Palais de Justice. Les soldats constituant une double haie sur son passage étaient placés de manière à lui tourner le dos, afin de ne point lui rendre les honneurs militaires que son uniforme de capitaine d'artillerie, revêtu pour la circonstance, eût exigé d'eux, sans cet habile expédient. Je retrouvai exactement le Dreyfus du portrait en question. Sa taille était cependant plus voûtée. Son teint rouge brique, sa voix sourde, ses gestes courts me frappèrent. A côté de lui, madame Alfred Dreyfus, grande, droite, calme, auguste dans sa simplicité souveraine, sa piété, sa foi, son courage invincible, s'avançait. En nous présentant, ma femme et moi, Zola leur dit : « Ceux-là sont de ma famille. » Durant cette inoubliable et pathétique soirée, Dreyfus nous parla de son séjour à l'île du Diable avec une sorte d'austère détachement. Il évoqua de façon tranquille les combats qu'il livra là-bas aux monstrueuses araignées-crabes et autres bêtes immondes. Nulle colère n'accompagna la narration effrayante de ses tortures physiques et morales. Il comprenait à merveille que son « affaire » dépassait sa propre personnalité, qu'une idée supérieure à lui-même, idée splendide, immense, de portée incalculable,

nous avait tous entraînés hors de nos paisibles demeures. C'est ce sentiment si élevé, si pénétrant, si digne de notre admiration, qui dérouta certaines gens empressés à blâmer sa prétendue ingratitude envers ses défenseurs. Un tel reproche est faux. J'aurai l'occasion de donner plus loin la preuve éclatante du soin qu'il eut toujours de remplir son devoir.

XV

L'OPÉRA-COMIQUE FAIT LA REPRISE DU « RÊVE » ET L'OPÉRA AJOURNE CELLE DE « MESSIDOR ». — MES DÉMÊLÉS AVEC GAILHARD ET LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS DRAMATIQUES. — ALBERT CARRÉ, METTEUR EN SCÈNE. — LA DISTRIBUTION, LES RÉPÉTITIONS ET LES REPRÉSENTATIONS DE « L'OURAGAN ».

En attendant de jouer *l'Ouragan*, reçu par lui avant le procès de Rennes, je le rappelle, Albert Carré m'avait promis de reprendre *le Rêve* à l'Opéra-Comique pendant l'Exposition Universelle de 1900. Il tint très exactement sa parole et Julia Guiraudon, aujourd'hui madame Henri Cain, fut charmante dans le rôle de la petite brodeuse que Cécile Simonnet, à la création de l'ouvrage, marqua d'une si forte empreinte et que, plus tard, Marthe Chenal et Yvonne Brothier composèrent de façon si différente mais si également remarquable, chacune d'elles y mettant sa vive originalité. Madame Deschamps-Jéhin, Bouvet, Vieuille et Léon Beyle complétèrent la brillante distribution.

Eugène Bertrand étant mort en 1899, Pedro Gailhard resta seul maître de l'Opéra. Il nous annonça immédiatement, à Zola et à moi, son in-

tention de reprendre *Messidor* durant les fêtes internationales de l'année suivante. Quand le moment arriva d'exécuter ce projet, il parut désireux de ne point l'écarter, car il commença les études de la pièce. Mais il les interrompit presque aussitôt et lorsque je lui demandai la cause de cet arrêt subit, il alléguait, pour se disculper, le surmenage intense de son personnel. Trouvant l'excuse insuffisante, — ce fut une des rares fois de ma vie que je me mis sérieusement en colère, — j'adressai à Roujon, directeur des Beaux-Arts, une plainte catégorique. Adrien Bernheim, le représentant du gouvernement près les théâtres subventionnés, m'en avait d'ailleurs prié, témoignant dans un billet tout spontané qu'il était présent à l'entretien au cours duquel notre Pedro s'engagea si provisoirement envers moi. Zola m'écrivit : « Vous aurez grandement raison de traquer Gailhard, si vous en avez les moyens. Il est de ces hommes brutaux et mal élevés dont il faut se faire craindre, si l'on veut se faire respecter. A boulets rouges ! »

Je ne m'en tins pas là. J'allai voir, à Marly-le-Roi, Victorien Sardou, président de la Commission des auteurs dramatiques. Sans me laisser intimider par les impressionnants lions de pierre qui gardaient les grilles de la demeure seigneuriale où je pénétrai bravement, j'expliquai mon aventure à l'illustre et cordial « patron » qui, la tête coiffée du bonnet légendaire, le cou enveloppé de l'éternel foulard blanc, les yeux pétillants de malice joyeuse, m'écoutait avec un in-

térêt croissant. Je tirai de mon portefeuille trois ou quatre papiers que je lui tendis.

— Vous avez des bulletins de répétition ! s'exclama-t-il. Mais je vous embrasserais volontiers, pour vous remercier de m'apporter une affaire si facile et si claire ». Je le quittai plein d'allégresse et de confiance, persuadé que la Commission agirait immédiatement et vigoureusement.

Cette « affaire si facile et si claire » dura six mois. Nous mîmes fin, mon cher collaborateur et moi, aux tergiversations qu'elle suscita, en envoyant à Victorien Sardou une lettre que nous signâmes tous deux, quoiqu'elle fût entièrement de la poigne énergique d'Émile Zola. Je regrette beaucoup que la loi fixant la co-propriété de ces sortes de missives m'empêche de la publier, — j'en ai gardé le précieux brouillon, raturé, rectifié, mis au point, — car elle résumait admirablement les longues phases de notre différend avec Gailhard et indiquait supérieurement l'état d'esprit de ceux sur lesquels nous comptions pour l'aplanir. Elle formulait notre renonciation au procès devant le Tribunal civil que la Société des Auteurs dramatiques nous conseillait et exprimait notre déception de n'avoir pas été jugés directement par nos pairs, comme nous l'espérions. Elle constatait l'impuissance de ceux-ci vis-à-vis d'un directeur puissant ; elle demandait qu'il ne fût plus question de ces tristes choses.

Zola m'apprit ainsi de quelle manière avait retenti le dernier son de cloche :

Paris, 23 mars 1901.

Mon bon ami, voici la lettre que je reçois du Comité. Vous remarquerez que nous avons écrit au Président et que ce sont les secrétaires qui nous répondent : c'est peu correct. Ensuite, il n'est pas soufflé mot de l'enthousiasme de Sardou à nous jeter dans cette pitoyable affaire. Ils se sont tirés administrativement de leur embarras, et c'est peu noble. D'ailleurs, je ne suis pas sûr qu'ils soient désarmés autant qu'ils le disent, car je les ai vus mettre des théâtres en interdit. Mais mettre l'Opéra en interdit, la terre croulerait. Enfin, classez tout ce dossier, et bonsoir au sieur Gailhard.

Je suis ravi de notre *Ouragan*. Depuis hier, je songe à ce que j'ai entendu, et me voilà certain que nous avons fait une œuvre d'une force et d'une solidité absolues. Nous pouvons nous dire cela sans modestie comme sans vanité, parce que cela est.

Nous vous embrassons bien tendrement tous les trois.

Émile ZOLA.

Quelques années après, reconnu inférieur à sa tâche et malgré l'aide considérable et le large appui moral que lui apporta Gheusi, dépossédé de son sceptre, au bénéfice d'André Messager et de Broussan, Pedro Gailhard déambulait quotidiennement, pauvre âme en peine, sur les trottoirs, les avenues voisines de son ancien théâtre d'où il sortit avec un si vif chagrin. Je le rencontrais là souvent. Oubliant nos querelles, il bondissait vers moi, ne manquait jamais de me dire : « Quand je rentrerai à l'Opéra, mon premier soin sera d'y remonter *Messidor*. » Il

semblait sincère... Lorsqu'il alla rejoindre dans l'autre monde son courtois et loyal associé Bertrand, le hasard voulut que je fusse vice-président de cette Commission des auteurs dramatiques, dont je vous ai parlé librement, certes, mais sans la moindre rancune, et que j'eusse à prononcer, sous le porche de l'église Notre-Dame de Lorette, le discours nécrologique d'usage. Devant moi, douloureusement effondré, son fils sanglotait, son jeune fils, bon musicien, prix de Rome, qu'il aimait tant et qui lui rendait si tendrement sa vibrante affection. Je ne voulus me rappeler que les minutes heureuses de nos relations passées, j'écartai de mon esprit tout ce qui aurait pu ternir ma pensée profondément émue et je lui adressai du meilleur cœur mon suprême adieu.

Carré, Zola et moi, nous n'établîmes ni aisément ni rapidement la distribution de *l'Ouragan*. Comment décider à jouer ensemble trois chanteuses de grand mérite et comment triompher du sentiment de crainte et de jalousie auquel peu de femmes résistent en tels cas de rivalité artistique où la convoitise du succès individuel est si pressante, si impérieuse et, en somme, si légitime? Ces trois chanteuses de grand mérite, il nous les fallait cependant.

Pour le rôle de Marianne, Delna, notre admirable Marcelline de *l'Attaque du Moulin*, semblait indiquée. Mais elle était alors à l'Opéra. Nous l'en détachâmes adroitement et l'emme-

nâmes doucement à l'Opéra-Comique. Cela ne se fit pas en un jour.

Pour celui de Lulu, nous désignâmes Julia Guiraudon, notre exquise Angélique du *Rêve*. Cela, du moins, ne souffrit aucune difficulté.

Pour celui de Jeannine, nous choisîmes Emma Calvé, qui seconda instantanément et sans hésitation nos vœux ardents. Quand celle-ci, beaucoup plus tard, apprit le nom de ses partenaires, elle se dégagea avec une précaution lente, subtile et mystérieuse. Nous supposâmes d'abord que la présence de Delna l'effrayait. Elle restait impénétrable et nous ne pouvions nous expliquer autrement sa défection. Nous nous trompions et nous arrivâmes à savoir positivement que l'unique obstacle venait de Guiraudon. Je ne crois pas devoir en dire davantage. Allais-je donc sacrifier cette dernière à mon plaisir d'être interprété par Calvé? Je n'y songeai même point et je priai madame Raunay de vouloir bien être des nôtres. Elle accepta de très aimable manière.

J'eus le tort de ne confier à Dufranne qu'un personnage effacé, le vieux pêcheur Gervais, et de ne pas lui donner celui, capital, du jeune voyageur Richard que je réservai à un débutant, Jean Bourbon, hardi lauréat du Conservatoire, insuffisamment expérimenté. Maréchal campa superbement notre farouche Landry.

Dans les quatre décors vibrants que nous brossa Lucien Jusseaume, Albert Carré rendit définitive la mise en scène ingénieuse et minu-

tieuse, réaliste et inflexible qu'il avait imaginée, à tête reposée, loin du bruyant « plateau », solitairement assis devant la table de son cabinet de travail, traçant sur un cahier, d'une main ferme, les évolutions des héros ardents de notre tragédie. Sa méthode, vous le voyez, différait entièrement de celle dont Carvalho nous avait offert le saisissant exemple et dont je vous ai parlé déjà. Son prédécesseur ne préparait rien avant de se joindre à nous et improvisait tout sous nos yeux, ce qui l'obligeait à de continuels tâtonnements, à d'incessants oublis, car il ne prenait aucune note de ce qu'il faisait et perdait ainsi un temps précieux. Mais il avait le profit de la trouvaille que pouvait uniquement lui fournir l'accent de la musique exécutée et non lue, c'est-à-dire vivante et non figée. Lui, Carré, méditait longuement son projet et le modifiait rarement. Ancien comédien, ex-directeur du Théâtre du Vaudeville, s'étant consacré assez tardivement à l'art lyrique, il soignait d'abord la pièce et ne s'occupait que postérieurement de la partition. Défenseur, comme Antoine, de la vérité dramatique, il mêlait souvent aux immobiles personnages chantants des figurants actifs qui atténuaient l'allure conventionnelle d'un air ou d'un duo. Et il groupait ses chœurs, les animait avec une prodigieuse maîtrise. Son influence, très légitime, fut énorme.

La grâce de Dreyfus ne désarma nullement nos adversaires et ne créa point le calme autour de nous. L'hostilité qui s'acharnait contre Zola

m'attachait à lui chaque jour davantage. La lettre que voici le prouve.

Paris, 7 octobre 1900.

Je veux tout de suite, mon ami, vous dire combien m'a intéressé et touché l'interview de vous que *le Figaro* publie ce matin. Vous y exprimez les idées les plus justes, les plus braves. Vous m'y donnez une bonne embrassade fraternelle qui m'émeut et qui me console. Vous savez, car je vous l'ai répété plusieurs fois, combien j'ai tremblé souvent en m'accusant de vous entraîner dans des luttes terribles, avec les confrères, avec le public, avec le monde entier. Mais, tout de même, je crois que vous avez eu raison de mener ce dur combat, car il n'est pas sans lui d'œuvre vraie et durable. Merci donc de votre bonne affection, de votre fraternité de cœur et de cerveau. Si l'on nous réserve encore beaucoup d'avaries, je veux espérer que nous laisserons des œuvres de sincérité où sera notre récompense.

Je vous embrasse, vous et les vôtres, bien tendrement.

Émile ZOLA.

Zola jugea bon de dévoiler au public, quelques semaines avant la première représentation de *l'Ouragan*, ce que nous avons voulu faire. Il rédigea la note suivante qui parut dans les principaux journaux et qui précise à merveille le haut caractère de sa conception magnifique.

« Les deux auteurs, MM. Alfred Bruneau et Emile Zola, le musicien et le librettiste, sont partis de cette idée d'une œuvre très simple, très une, très grande, dans laquelle ils mettraient aux prises les puissances humaines déchaînées, poussées à leur paroxysme. D'abord, l'amour, et dans

l'amour les divers amours, l'ingénu et le chaste, le passionné et le sensuel, le dominateur et le farouche; et, avec l'amour, naturellement, les troubles de l'être qui l'accompagnent, le désir, la volupté, la jalousie. Ensuite, les autres passions, les autres sentiments, les cœurs qui se sacrifient, les cœurs que rien ne dompte, la tendresse, la bonté, l'orgueil, la haine, la pitié, l'horreur, tout ce qui est le meilleur de l'homme et ce qui peut en devenir le pire.

« Et la pensée des auteurs a donc été de prendre ainsi tous ces facteurs du drame humain, de les pousser à leur expression la plus tragique, de les exaspérer, de les heurter, dans une action la plus nette et la plus décisive possible. De l'essence d'humanité, si l'on peut dire. C'est l'ouragan de nos passions qui, tout d'un coup, sans raison, souffle dans notre ciel bleu, dans le train ordinaire de notre vie, qui saccage et emporte tout, jusqu'au retour du joyeux soleil, nous laissant dévastés, saignants, devant l'existence qui recommence. L'horizon de nouveau se déroule, le voyageur se remet en marche pour l'infini, pour l'inconnu des vastes mers.

« Cet ouragan humain, la soudaine rafale de passion, de folie et de crime qui parfois nous ravage, les auteurs ont voulu lui donner pour cadre un ouragan des éléments eux-mêmes, le ciel clair qui brusquement devient noir, le vent qui hurle en tempête, la mer démontée qui engloutit les barques, jusqu'au moment où le ciel se remet à resplendir sur la mer calmée, enso-

leillée. Et, dès lors, le sujet et le milieu étaient fixés, ils n'ont plus eu qu'à créer deux frères, deux sœurs, à les jeter dans une situation qui les affole et les brise, puis à dénouer cette situation sans issue par l'éternel recommencement de la vie, l'éternel voyage.

« L'action se passe, dit le poème, « dans l'île de Goël ». Il est inutile de chercher cette île sur la carte, on ne l'y trouverait pas. Elle est partout et nulle part, l'intention des auteurs a été de la situer dans le temps et dans l'espace, pour qu'elle soit de toutes les nations et de toutes les époques. Il leur a semblé que leur drame humain gagnerait en simplicité, en clarté et en force, à rester dans l'humanité pure, qu'aucune contingence ne complique ni ne date. Leur île est là-bas, où des couples aiment, souffrent, pleurent et espèrent, dans la tourmente de leurs cœurs et des éléments. Cela ne suffit-il pas à l'envolée lyrique, cette continuelle bataille où nous laissons tout notre sang et d'où nous repartons sans cesse, avec un nouveau chant d'espérance? »

Cette continuelle bataille dont parlait Zola, n'était-ce pas la sienne et mon illustre collaborateur n'a-t-il pas mis beaucoup de lui-même, de sa vie héroïque et sublime, dans le splendide poème de *l'Ouragan*, digne pendant de celui de *Messidor*? Les spectateurs de l'Opéra-Comique s'en aperçurent. Cela ne laissa point d'influencer dans un sens ou dans l'autre, leur opinion. Si, durant les soirées qu'Albert Carré nous consacra, aucune manifestation franchement haineuse ne se pro-

duisit jamais, on sentait la sourde inimitié que gardait contre nous une partie de la salle. Je reconnais cependant que l'extraordinaire véhémence, l'éloquence irrésistible de Delna, sa géniale interprétation de Marianne et, pourquoi ne pas le dire, la tragique situation imaginée par Zola, entraînaient, au troisième acte, les esprits les plus rebelles, provoquaient des acclamations enthousiastes et unanimes.

La critique se divisa en deux camps bien tranchés et nous couvrit alternativement de fleurs ou d'épines. Comme il l'avait fait au *Gil Blas*, quand je donnai *l'Attaque du Moulin*, mon cher camarade Gustave Charpentier tint ma plume au *Figaro*. Son rayonnant article de grand musicien, de vigoureux écrivain, d'homme intrépide, d'ami fraternel, témoigna de la solidarité affectueuse qui nous conduisit, étroitement unis, des bancs du Conservatoire à nos fauteuils de l'Institut.

Vers la dixième représentation, Julia Guiraudon, malade, dut quitter Paris et alla chercher en Suisse un repos de plusieurs mois. Mademoiselle Riotton, s'offrit aussitôt à la remplacer dans le rôle de Lulu et s'y montra délicieuse. La créatrice déjà célèbre de *Louise* ne craignit point d'aborder l'emploi détesté de « doublure ». Sa bravoure me toucha profondément. Si, au cours de ma longue carrière, j'éprouvai le dégoût de quelques lâchetés, j'eus, en revanche, le réconfort d'innombrables dévouements de ce genre, dévouements dont le souvenir me cause une fierté singulière.

XVI

LES DERNIÈRES LETTRES DE ZOLA. — SA MORT RUE DE BRUXELLES. — NOTRE FUITE ÉPERDUE DE SAINTE-MARGUERITE ET NOTRE LAMENTABLE RETOUR A PARIS.

Nous passions généralement nos vacances dans la Loire-Inférieure, à Sainte-Marguerite, charmante petite localité formée de quelques chalets bâtis les uns sur la plage, presque à l'embouchure immense du vaste fleuve, les autres au milieu des pins, qui abondent en cette région riante de la Bretagne. Aucune boutique ne la déparait, aucune ligne de chemin de fer ne la traversait. Les fournisseurs apportaient chaque matin de Pornichet, station située à une dizaine de kilomètres, les provisions dont on avait besoin. Une paix complète nous y entourait que ne troublaient ni les trompes d'autos, véhicules encore assez rares alors, ni les sifflets de locomotives, ni les cris nocturnes des fêtards que retenaient heureusement hors du pays tant de lointains casinos. On y oubliait les mauvaises frénésies déchaînées ailleurs par l'aveuglement des hommes.

Nous y retournâmes en 1902, comme les années précédentes. Il me tardait d'y achever la partition

de *l'Enfant Roi* et, dès mon arrivée, je repris ma besogne. J'y reçus les dernières lettres de Zola. Je désire vous les communiquer, car elles expriment exactement l'état de son âme à cette période suprême de son existence. Je ne puis jeter les yeux sur elles, ouvertes là devant moi, sur leur droite et fière calligraphie semblant défier les catastrophes, sans être bouleversé jusqu'au plus profond de mon cœur, sans que ma pensée se reporte à l'instant où elles me furent adressées et reconstitue le drame que je vais évoquer.

Voici la première :

Médan, 2 juillet 1902.

Mon cher ami, vous voilà installés et votre lettre nous donne de bonnes nouvelles de vous deux et de Suzanne. Ces trois mois de grand calme et de travail vous feront certainement grand bien; et quand vous rentrerez en octobre, avec votre œuvre finie, il sera toujours temps d'organiser votre avenir. Je n'ai plus guère d'illusions, mais je crois tout de même que les braves gens et les travailleurs déterminent autour d'eux les chances heureuses. C'est toujours lorsque j'ai désespéré que le destin s'est montré clément.

Depuis bientôt trois semaines que nous sommes ici, nous avons vécu dans une belle tranquillité. Ma femme va mieux, surtout depuis qu'il fait beau. J'ai bien travaillé, mais je ne compte finir *Vérité* que vers la fin du mois. C'est terriblement long. Voilà près d'un an que, tous les matins, sans manquer un seul jour, je me remets à cette œuvre. Aussi suis-je très fatigué, avec le grand besoin de me reposer un peu. Je compte ne pas faire grand chose en août. Puis, en septembre, j'espère

m'occuper de nos poèmes; et, plus j'y songe, plus je suis décidé à les traiter comme je les sens, car tout accommodement au goût des directeurs ou du public serait en fin de compte une duperie. En octobre, nous risquerons la partie avec Gailhard et, si nous la gagnons, il est certain que cela tiendra à des raisons que nous ne pouvons prévoir.

Vous avez vu que Delna n'est pas réengagée. On a laissé entendre qu'elle donnerait des représentations au printemps; et, comme il serait désastreux d'être joué à cette époque, il est donc sûr que *l'Enfant Roi* sera renvoyé à la saison prochaine.

Les Charpentier ne viendront ici que le 15 août. Nous avons donc devant nous six semaines de solitude; et cela ne m'est pas désagréable, je passe de délicieuses après-midi dans mon jardin, à regarder tout vivre autour de moi. Avec l'âge, je sens tout s'en aller et j'aime tout plus passionnément.

Travaillez bien, mon ami, reposez-vous bien aussi, et surtout ne vous faites pas de chagrin, ne désespérez pas. Vous verrez que la chance viendra, je ne sais comment, mais elle viendra. Tout effort est récompensé, il est impossible que votre travail si brave et si franc n'amène pas la victoire. Chaque jour, levez-vous en espérant quelque chose de bon pour le lendemain.

Et bonne santé à votre femme et bonnes vacances à Suzanne. Prenez tous les trois une grosse provision de forces pour l'hiver prochain.

Nous vous embrassons, ma femme et moi, de tout notre cœur.

Voici la seconde :

Médan, 8 août 1902.

Mon bon ami, j'ai enfin terminé cette terrible *Vérité* qui, pendant un an, m'a demandé de grands efforts.

L'œuvre est au moins aussi longue que *Fécondité* et il s'y trouve une telle diversité de personnages, un tel enchevêtrement de faits, que jamais mon travail ne m'a demandé une discipline plus étroite. J'en sors pourtant assez gaillard, et ma tête seule a besoin de repos! *Vérité* commencera à paraître le 10 septembre, dans *Aurore* et y durera jusqu'au 20 janvier environ.

J'attends les Charpentier dans les premiers jours de la semaine prochaine, et c'est pendant leur séjour ici que je compte me reposer. Cela mettra un peu de bruit autour de moi, me tirera de la solitude où nous vivons. Et je compte sur cette diversion bruyante pour me débarbouiller le cerveau. Puis, en septembre, je songerai à vous, je me mettrai à un des poèmes, je ne sais encore lequel. Votre lutte devient si rude, que je suis hanté de scrupules. Sans doute, je professe qu'on doit marcher droit à l'œuvre d'art, sans s'occuper des contingences. Seulement, quand un musicien n'a devant lui que deux théâtres pour se produire, quand des obstacles de toutes sortes lui barrent la route, il est bien difficile de s'embarquer dans une œuvre sans s'inquiéter du sort qui l'attend! Le pis est qu'on se paralyserait tout à fait si l'on voulait mettre toutes les bonnes chances de son côté; depuis quelques jours, je réfléchis à nos trois sujets, et je suis bien troublé. Enfin, le seul parti sage et brave est d'en traiter un; et puis, nous verrons, quand nous serons réunis à Paris.

Aucune nouvelle d'ailleurs. Depuis que j'étais ici, je n'avais pas quitté ma table de travail un seul jour. Nous avons vu Larat pendant deux heures, une après-midi. Les Mirbeau, qui doivent être à Houlgate, ne viendront nous voir qu'après leur retour. Les Loiseau sont toujours à Morsalines, où notre cousine Amélie est allée les rejoindre; et elle aussi ne viendra sans doute passer avec nous quelques jours qu'en septembre. Quant à Desmoulin, il est à Bruges où il copie des primitifs.

Nous avons reçu ce matin la bonne lettre de votre femme, à laquelle la mienne répondra prochainement, et nous avons été bien heureux des excellentes nouvelles

qu'elle nous donnait. Il paraît que Suzanne et vous devenez des pêcheurs de crevettes remarquables. Vous allez nous revenir tous les trois rayonnants de santé et c'est ce qu'il faut pour vaincre le destin.

Nous vous embrassons bien tendrement, de tout notre cœur.

Et voici la troisième :

Médan, 25 septembre 1902.

Mon bon ami, je voulais vous répondre tout de suite, mais j'ai été pris de maux de dents affreux; et voilà ma fin de saison gâtée, par les quelques beaux jours que nous venons d'avoir. Enfin, ça se calme un peu, j'attends d'être à Paris pour me faire soigner. Nous y serons dimanche soir. Il est à croire que ma femme partira pour l'Italie le vendredi 3 ou le samedi 4 octobre.

Je savais que vous aviez fini *l'Enfant Roi* par votre ami Destranges, qui m'avait envoyé sa brochure sur *l'Ouragan*, et qui m'a remercié de l'avoir remercié. Vous devez être bien content, car voilà une œuvre nouvelle terminée; et, avec l'entêtement de l'espoir, je compte beaucoup sur elle. Albert Laborde, qui a vu l'affiche de l'Opéra-Comique pour la saison, m'a appris que Carré y a mis *l'Enfant Roi*, parmi les œuvres reçues et devant être jouées. Certainement, elle ne sera pas jouée cette année; mais la voilà reçue publiquement, ce dont je n'ai jamais douté d'ailleurs. Le pire serait qu'une série de fous ne le poussât, vers mars ou avril, à nous offrir d'être joués tout de suite. Il faudrait refuser carrément.

Sylvanire, ou plutôt *Paris en amour*, titre que je préfère pour plusieurs raisons, avance. J'aurai certainement fini dès les premiers jours d'octobre. Je suis content de ce qui est fait. Mais quand je travaille pour vous, vous savez mes scrupules. Et je me tourmente beaucoup, hanté d'idées pratiques, me demandant comment nous

allons pouvoir décider Gailhard à passer un traité avec nous. Dès que vous serez là, nous lirons d'abord la pièce, vous me direz franchement ce que vous en pensez, au point de vue musical et au point de vue de la réception plus ou moins possible à l'Opéra. Et puis, nous causerons de la façon de la soumettre à Gailhard. Je n'ai pas trop chargé le rôle de Sylvanire, qui irait très bien à mademoiselle Ackté, je crois. Les rôles des deux barytons ne sont également pas trop lourds. Je crains que le rôle du ténor ne soit le plus dur. Beaucoup de mouvement et même de légèreté, une variété très grande et des choses très poignantes vers la fin. Mais cela ne ressemble à rien, tout y est nouveau comme drame lyrique, et j'ai la terreur de Gailhard.

Voilà, mon cher ami. Je voulais simplement vous donner signe de vie et vous dire combien je serai heureux de vous revoir. Dès notre arrivée, venez donc me voir un matin, vers dix heures. Vous êtes certain de ne pas me déranger, car je ne me remettrai sérieusement au travail que plus tard.

Ma femme et moi, nous vous embrassons bien tendrement tous les trois.

Émile ZOLA.

J'ouvris cette dernière lettre le matin du 29 septembre. Il faisait ce jour-là un temps assez frais, mais sec, et, aussitôt après le déjeuner, je résolus d'entreprendre tout seul une de ces longues promenades à pied par lesquelles j'achève habituellement mes vacances quand le labeur que je me suis proposé d'abattre est accompli. Ah! ces fins d'été et leur soleil déclinant; ces commencements d'automne et leurs brumes naissantes; ces approches du départ d'un calme lieu agreste où l'on a vécu et où l'on ne reviendra peut-être pas; ces préparatifs de la rentrée dans le tumultueux en-

fer des villes me remplissent chaque année de tristesse et d'angoisse, me déchirent cruellement. Jamais je n'avais encore subi à tel point l'invincible mélancolie de certaines choses. Pressentais-je d'instinct le fatal événement qui allait m'être révélé et que rien ne m'autorisait à prévoir? Les phénomènes atmosphériques de la saison agissaient-ils plus fortement sur ma sensibilité que d'ordinaire? Je l'ignore. Maîtrisant néanmoins mon trouble et quittant le logis qui nous abritait depuis trois mois, je gagnai rapidement la campagne. J'avais glissé au fond de ma poche les quatre pages qui m'apportaient le parfum pénétrant du jardin de Médan. J'eus l'idée de les relire. *Paris en amour!* titre magnifique d'une pièce certainement superbe dont je ne connaissais de manière exacte ni le sujet ni les personnages et qui, par cela même, excitait prodigieusement ma curiosité. L'inquiétude qu'elle causait à son auteur me frappa sans m'alarmer positivement. Je n'en compris la raison qu'un peu plus tard et je laissai alors vagabonder mon imagination.

Les champs jaunis, les bois roussis se succédaient devant moi. Avançant toujours, je montai sur une falaise dominant la mer, grise comme le ciel, brusquement chargé de nuages, et, point débarrassé de l'espèce d'accablement qui m'oppressait depuis mon réveil, las, au contraire, de ma course excessive, je me dirigeai vers Sainte-Marguerite. De loin, j'aperçus ma femme qui m'attendait au seuil de notre maison, tenant dans sa main le papier bleu d'un télégramme.

— Viens donc vite, me dit-elle, Zola n'est pas bien.

Elle me tendit la feuille; j'y vis ces mots, expédiés de Nantes :

« Zola très mal, asphyxie calorifère. Madame Zola moins en danger. Destranges. »

Il était évident pour nous qu'Etienne Destranges, rédacteur au *Phare de la Loire*, informé là de l'accident, m'avait envoyé ce télégramme immédiatement afin d'atténuer le coup que ne manquerait pas de me donner ensuite un renseignement plus précis et plus douloureux. Je doutais cependant de la réalité et je m'y obstinais follement. Ma femme m'en dissuada.

— J'ai déjà commandé la voiture qui nous mènera ce soir, toi, Suzanne et moi à Pornichet, ajouta-t-elle. Le train s'y arrête à huit heures et demie. Nous serons demain matin à Paris.

Nous nous hâtions de préparer notre petit bagage quand arriva, du sémaphore voisin, une autre dépêche, hélas, catégorique et navrante :

« Affreux malheur. Emile mort, Alexandrine sauvée. Desmoulin. »

Tandis que le cocher fouettait son cheval et que disparaissaient derrière nous les toits de Sainte-Marguerite, nous jurâmes de fuir à jamais ce joli rivage, aimé jadis, maintenant détesté, où nous venions d'être si rudement frappés. Nous avons tenu parole.

Destranges nous guettait vers minuit, sur le quai de la gare de Nantes, à notre passage. Il savait bien que nous ne resterions pas en Bre-

tagne pendant que l'on pleurait rue de Bruxelles. Il avait emprunté au reportage remarquable de son journal les détails de l'atroce tragédie qu'il nous raconta : le ménage, parti de Médan l'après-midi du 28, saisi par la température glaciale de l'hôtel, faisant allumer dans la chambre, avant de se coucher, un feu de « boulets » qui brûle mal. (La cheminée pleine de gravats, accumulés là, on ignore comment — circonstance suspecte — ne « tirait » pas.) Madame Zola, incommodée d'abord, se levant, circulant un instant, essayant probablement d'ouvrir la fenêtre, d'assainir l'air empesté, et revenant à son lit où Fanfan, l'un des chiens, préservé de l'empoisonnement, continue de dormir; Zola, souffrant aussi, perdant connaissance et roulant à terre. Les domestiques, au petit jour, heurtant à la porte, n'obtenant aucune réponse et brisant la serrure fermée. Le médecin accouru ranimant madame Zola, ordonnant son transport rapide dans une clinique et pratiquant vainement à l'égard de Zola, tombé dans la zone la plus basse et la plus dangereuse de l'oxyde de carbone, les tractions rythmiques de la langue. La stupeur de la foule et l'imbécillité des comérages... Destranges fut un de ceux qui mesurèrent le mieux l'étendue de ma peine, qui apprécièrent le plus justement le vide que ce malheur créait en moi. Nous nous embrassâmes amèrement et le train reprit sa marche.

Lorsqu'il s'arrêta, de grand matin, à Paris, ma femme, ma fille et moi, sans perdre une minute, gagnâmes la funèbre demeure. Dans son

cabinet de travail, sur le divan où nous l'avions vu, débordant de vie, former de si beaux et si héroïques projets, Zola était étendu, les yeux clos. La mort n'avait nullement altéré ses traits. Sa personne semblait partager avec son œuvre le privilège de l'éternité. J'en goûtai une minute la trop brève illusion.

XVII

LA VEILLÉE FUNÈBRE. — FAITS ET GESTES DES AMIS ET DES BÊTES. — LE RETOUR DE MADAME ZOLA. — PRÉPARATION DES OBSÈQUES. — LES CONTROVERSEES. — LA VOLONTÉ DE DREYFUS. — LA CÉRÉMONIE. — LE CAPITAINE OLLIVIER. — LE DISCOURS D'ANATOLE FRANCE. — LE DÉFILÉ.

Desmoulin et moi organisâmes la veillée. Entre autres fervents, se joignirent à nous alternativement Georges Charpentier, Eugène Fasquelle, Frantz Jourdain, le docteur Larat, Théodore Duret, Octave Mirbeau, Alfred Dreyfus, Picquart, Maurice Leblond, Saint-Georges de Bouhéliier... Le froid s'était violemment accru et, comme la Préfecture de Police défendait, à cause de son enquête, l'usage du calorifère et des cheminées, nous nous groupions dans le salon, enveloppés d'épaisses couvertures, les pieds sur des « cruchons » d'eau bouillante, tandis que, dans le cabinet de travail, dont la porte restait ouverte, Zola reposait. Vers le milieu de la nuit, les bruits de la ville s'éteignaient peu à peu et le silence s'établissait au dehors, un lourd silence respectueux et solennel. Mais, à l'aube, Paris, en la vague obscurité persistante de ses rues presque désertes, se réveillait lentement, laissait bientôt

entendre sa puissante respiration, sa clameur énorme, Paris que Zola chanta si magnifiquement et qu'il ne verrait plus. Jamais le contraste de la vie et de la mort ne m'apparut de manière si frappante ni si émouvante.

Un soir, Mirbeau était des nôtres, non moins affligé que nous, certes, et prêt à remplir pieusement son triste devoir. Il parlait à mots étouffés, indistincts, de littérature et d'art. Progressivement, sans qu'il en eût la sensation nette, sa voix s'éleva, se précisa. Il attaquait son sujet favori : Claretie et la Comédie française. Il ne s'en tint pas là. Il commença de nous raconter sa nouvelle pièce qui fut ultérieurement la source de si retentissants procès. Aux âpres passages de cette pièce succédèrent les pages satiriques qu'il cita entièrement et mit supérieurement en valeur, les ponctuant, la bouche tordue, de ses inévitables « ah ! ah ! », multipliant les gestes, se tapant les genoux, levant les bras, sollicitant notre approbation. L'amour passionné de son métier d'écrivain lui avait fait oublier complètement l'endroit où nous étions, le deuil qui nous atteignait tous. Quand il eut recouvré ses sens et achevé son récit, je quittai un instant le salon et rentrai dans le cabinet de travail où j'éprouvai un étonnement extrême. Devant la dépouille de Zola, les petits chiens, Pimpin et Fanfan, venus là, on ignore comment, étaient couchés côte à côte. La furieuse jalousie qui les jetait habituellement l'un contre l'autre, dès que leur maître s'approchait d'eux, se changeait maintenant en une paix fraternelle que rien

ne troubla par la suite. Cette réconciliation sage et touchante me parut admirable.

Le chat ne resta pas davantage insensible à la catastrophe. Un jour, je le trouvai, spectacle fantastique imité d'Edgar Poe, doucement assis sur la poitrine de Zola, méditatif et sacerdotal, sans un mouvement, retenant son souffle, le regardant de ses yeux verts et phosphorescents.

En bas, les registres déposés dans le hall se couvraient de signatures. On ne laissait monter que les intimes des jeudis. La consigne donnée à cet égard fut rigoureusement observée. Un matin, cependant, nous conduisîmes au premier étage une dame et deux enfants : très jeune fille et très jeune garçon, vêtus de noir, qui sanglotèrent longuement...

A la clinique où on l'avait transportée, madame Zola sentait ses forces renaître. Les médecins, néanmoins, exigeaient qu'elle y demeurât encore, malgré sa volonté formellement exprimée d'embrasser une dernière fois son mari. L'unique moyen d'obéir à cette volonté était d'embaumer Zola. L'enterrement pourrait être ainsi retardé. On s'y décida. Ah ! l'horrible chose ! Desmoulin seul eut l'héroïque courage d'assister à l'effroyable opération. J'aperçus l'un des praticiens charger sur son dos notre malheureux ami, enveloppé d'un drap, descendre pesamment l'escalier et déposer sur une table le pauvre corps, bien altéré déjà. Zola, ramené dans son cabinet de travail, étendu en un cercueil non clos, méconnaissable,

ressemblait à une figure de cire du Musée Grévin. Nous l'environnâmes de fleurs.

On fixa la date du retour de madame Zola. Nous attendîmes celle-ci en proie au sentiment poignant que vous devinez; chaque voiture qui se montrait rue de Bruxelles nous rendait tremblants et muets. Enfin, l'une d'elles s'arrêta. Le heurt de la grosse porte d'entrée qui se refermait bruyamment ébranla l'hôtel d'une secousse effroyable, des pas précipités retentirent et madame Zola, blême, échevelée, ayant gravi les marches en une course démente, se jeta dans un grand cri déchirant sur le pauvre corps dévasté.

Elle régla ensuite tous les détails de la cérémonie suprême que l'on n'avait plus désormais aucun motif acceptable de différer. Une question importante se posait : Dreyfus irait-il bravement à cette cérémonie ou resterait-il prudemment chez lui pendant qu'elle se déroulerait au cimetière Montmartre où un caveau provisoire allait donner asile à Zola? Joseph Reinach, dans une intention excellente d'ailleurs, prétendait que si Dreyfus affrontait la foule, cela aurait l'air d'une provocation, qu'une bagarre tragique se produirait sûrement, qu'il y aurait des victimes et que la responsabilité d'un tel événement atteindrait les imprévoyants. Dreyfus refusait de céder.

— Vous exigez de moi une lâcheté, s'exclama-t-il.

— Je vous demande un sacrifice, lui répondait Reinach.

A bout de forces, bien qu'il fût soutenu, approuvé chaleureusement par certains bons esprits bien équilibrés, Dreyfus capitula et promit de se cacher. Mais, le lendemain, il revint nous dire :

— J'ai réfléchi. A présent ma résolution est irrévocable. J'accompagnerai Zola au milieu de vous tous et rien de fâcheux n'arrivera, j'en suis sûr.

Ces fermes paroles m'allégèrent du poids dont m'avaient oppressé les discussions si pénibles des heures précédentes. Si vaines également, car Dreyfus exécuta son projet et rien de fâcheux n'arriva, en effet.

Il fallut résoudre une seconde question aussi grave que la première et qui provoqua parmi nous le même désaccord. Était-il désirable que l'on rendit les honneurs militaires à Zola ? Grande lutte d'opinions. La « suspension » prononcée contre lui, après sa condamnation, et non encore annulée officiellement — on l'autorisa officieusement à porter de nouveau sa rosette rouge, ce qu'il ne fit pas — ne l'excluait nullement de notre Ordre national où, vous le savez, il avait le grade d'officier. L'avis prévalut, selon la saine raison, que son acte ayant eu pour but la défense de l'honneur militaire, les honneurs militaires devaient lui être rendus. La Place de Paris reçut communication de cet avis. Elle s'y conforma et désigna le détachement de service, — la troupe alors, était toujours mobilisée en pareil cas — détachement commandé par le capitaine Ollivier. Celui-ci remplit, en soldat discipliné, la mission

que ses chefs, connaissant la netteté de son caractère, lui confiaient. Quand il revint à la caserne, l'un de ses camarades le souffleta. Un duel s'ensuivit où il fut blessé. Desmoulin et moi, nous allâmes aussitôt le remercier et le féliciter.

Les obsèques furent grandioses. Elles eurent lieu un dimanche, ce qui permit à tout le peuple de Paris d'y assister. Aucune manifestation ne s'y produisit; on n'y entendit aucun cri hostile ni discordant. De la rue de Bruxelles au cimetière Montmartre, les fenêtres et les toits étaient noirs de monde; sur les trottoirs, une foule innombrable se massait, déférente et silencieuse. Je garde le souvenir d'avoir vu, à la maison, avant le départ du cortège, parmi l'énorme affluence accourue là, le prince Albert de Monaco qui, grâce aux relations presque continuelles qu'il entretenait avec l'empereur d'Allemagne, avait pu savoir la vérité et qui s'était si souvent et si stérilement efforcé de mettre Félix Faure dans le droit chemin; le commandant Freystaetter, l'un des juges du premier procès Dreyfus, dont la loyauté et le courage contribuèrent tant au triomphe définitif; les représentants du gouvernement, des lettres et des arts. Décidément, les temps commençaient à changer. Ludovic Halévy et Abel Hermant, présidents de nos principales Sociétés, Georges Charpentier, Eugène Fasquelle, Octave Mirbeau, Théodore Duret, Bréat, secrétaire de la Bourse du Travail et moi tenions les cordons du poêle.

Devant le caveau provisoire où l'on descendit

les restes de Zola, en attendant la construction de la sépulture qui les reçut peu après, des discours furent prononcés. Celui d'Anatole France retentit comme un coup de foudre.

France, durant les longues années consacrées par lui à sa fonction de critique, ne comprit jamais complètement le génie d'Emile Zola. Il le nia dans certains de ses feuilletons avec un aveuglement dédaigneux et opiniâtre, imitant d'ailleurs Ernest Renan qui, à l'Académie, anima de ses sarcasmes et de ses arrogances les adversaires du maître, lorsqu'il y posa sa candidature. Celui-ci n'en accepta pas moins, la veille de sa mort, d'entrer au Comité de la statue de Renan à Tréguier et, n'écoutant que son cœur généreux, il écrivait le 26 septembre 1902 :

« Prenez mon nom et usez-en comme il vous plaira. Il sera à l'honneur. » Il fallut l'affaire Dreyfus pour qu'Anatole France désarmât.

Son mérite ne fut point mince. Il était très mondain, fréquentait les salons réactionnaires. Dès le début du drame, il se jeta résolument aux côtés de Zola, hurlant son indignation, enflammant les réunions publiques de sa présence et de sa parole, scandalisant les gens de l'autre camp, leur tournant le dos ou tâchant de les convaincre. Son attitude eut une noblesse, une signification supérieures. Voici les lignes capitales de sa splendide oraison funèbre. Ceux qui se la rappellent — elle est inoubliable — y retrouveront l'émotion de jadis; ceux qui l'ignorent et connaissent les attaques anciennes, apprendront ce qu'Anatole

France, à cet instant, pensait d'Émile Zola.

« ... L'œuvre littéraire de Zola est immense... Messieurs, lorsqu'on la voyait s'élever pierre par pierre, cette œuvre, on en mesurait la grandeur avec surprise. On admirait, on s'étonnait, on louait, on blâmait. Louanges et blâmes, étaient poussés avec une égale véhémence. On fit parfois au puissant écrivain (je le sais par moi-même) des reproches sincères et pourtant injustes. Les invectives et les apologies s'entremêlaient. Et l'œuvre allait grandissant.

« Aujourd'hui qu'on en découvre dans son entier la forme colossale, on reconnaît aussi l'esprit dont elle est pleine. C'est un esprit de bonté. Zola était bon. Il avait la candeur et la simplicité des grandes âmes. Il était profondément moral. Il a peint le vice d'une main rude et vertueuse. Son pessimisme apparent, une sombre humeur répandue sur plus d'une de ses pages cachent mal un optimisme réel, une foi obstinée au progrès de l'intelligence et de la justice. Dans ses romans qui sont des études sociales, il poursuivit d'une haine vigoureuse une société oisive, frivole, une aristocratie basse et nuisible, il combattit le mal : la puissance de l'argent. Démocrate, il ne flatta jamais le peuple et il s'efforça de lui montrer les servitudes de l'ignorance, les dangers de l'alcool qui le livre imbécile et sans défense à toutes les oppressions, à toutes les misères, à toutes les hontes. Il combattit le mal social partout où il le rencontra. Telles furent ses haines. Dans ses derniers livres, il montra tout entier son amour

fervent de l'humanité. Il s'efforça de deviner et de prévoir une société meilleure.

.
« Zola, jeune encore, avait conquis la gloire. Tranquille et célèbre, il jouissait du fruit de son labeur, quand il s'arracha lui-même, d'un coup, à son repos, au travail qu'il aimait, aux joies paisibles de sa vie. Il ne faut prononcer sur un cercueil que des paroles graves et sereines et ne donner que des signes de calme et d'harmonie. Mais vous savez, Messieurs, qu'il n'y a de calme que dans la justice, de repos que dans la vérité... Je ne trahirai pas la justice qui m'ordonne de louer ce qui est louable. Je ne cacherai pas la vérité dans un lâche silence. Et pourquoi nous taire? Est-ce qu'ils se taisent, eux, ses calomnieux? Je ne dirai que ce qu'il faut dire sur ce cercueil, et je dirai tout ce qu'il faut dire.

« Devant rappeler la lutte entreprise par Zola pour la justice et la vérité, m'est-il possible de garder le silence sur ces hommes acharnés à la ruine d'un innocent et qui, se sentant perdus s'il était sauvé, l'accablaient avec l'audace désespérée de la peur. Comment les écarter de votre vue alors que je dois vous montrer Zola se dressant, faible et désarmé devant eux? Puis-je taire leurs mensonges? Ce serait taire sa droiture héroïque. Puis-je taire leurs crimes? Ce serait taire sa vertu. Puis-je taire les outrages et les calomnies dont ils l'ont poursuivi? Ce serait taire sa récompense et ses honneurs. Puis-je taire leur honte? Ce serait taire sa gloire. Non! Je parlerai.

« Avec le calme et la fermeté que donne le spectacle de la mort, je rappellerai les jours obscurs où l'égoïsme et la peur étaient assis au Conseil du Gouvernement. L'iniquité commençait à être connue, mais on la sentait soutenue par de telles forces publiques et secrètes, que les plus fermes hésitaient. Ceux qui avaient le devoir de parler se taisaient. Les meilleurs, qui ne craignaient pas pour eux-mêmes, craignaient d'engager leur parti dans d'effroyables dangers. Egarée par de monstrueux mensonges, excitée par d'odieuses déclamations, la foule du peuple, se croyant trahie, s'exaspérait. Les chefs de l'opinion, trop souvent, caressaient l'erreur, qu'ils désespéraient de détruire. Les ténèbres s'épaississaient. Un silence sinistre régnait. C'est alors que Zola écrivit au Président de la République cette lettre mesurée et terrible qui dénonçait le faux et la forfaiture.

« De quelles fureurs il fut alors assailli par les criminels, par leurs défenseurs intéressés, par leurs complices involontaires, par les partis coalisés de toutes les réactions, par la foule trompée, vous le savez et vous avez vu des âmes innocentes se joindre avec une sainte simplicité au hideux cortège des aboyeurs à gages. Vous avez entendu les hurlements de rage et les cris de mort dont il fut poursuivi jusque dans le Palais de justice, durant ce long procès jugé dans l'ignorance volontaire de la cause, sur de faux témoignages, dans le cliquetis des épées.

« Je vois ici quelques-uns de ceux qui, se tenant alors à son côté, partagèrent ses périls;

qu'ils disent si jamais plus d'outrages furent jetés à un juste ! Qu'ils disent aussi avec quelle fermeté il les supporta ! Qu'ils disent si sa bonté robuste, sa mâle pitié, sa douceur se démentirent une seule fois et si sa constance en fut ébranlée.

.

« Les conséquences de son acte sont incalculables. Elles se déroulent aujourd'hui avec une force et une majesté puissantes ; elles s'étendent indéfiniment : elles ont déterminé un mouvement d'équité sociale qui ne s'arrêtera pas. Il en sort un nouvel ordre de choses fondé sur une justice meilleure et sur une connaissance plus profonde des droits de tous... Zola a bien mérité de la patrie en ne désespérant pas de la justice en France.

« Ne le plaignons pas d'avoir enduré et souffert. Envions-le. Dressée sur le plus prodigieux amas d'outrages que la sottise, l'ignorance et la méchanceté aient jamais élevé, sa gloire atteint une hauteur inaccessible.

« Envions-le : il a honoré sa patrie et le monde par une œuvre immense et par un grand acte. Envions-le, sa destinée et son cœur lui firent le sort le plus grand : il fut un moment de la conscience humaine. »

Le défilé commença. Il dura jusqu'au coucher du soleil. Un torrent d'hommes, de femmes, d'enfants, dévalant des faubourgs et des banlieues, roula ses ondes imposantes. Chacun avait à la main une humble fleur qu'il jetait vers l'auguste

cercueil. Les mères soulevaient, à bout de bras, leurs petits au-dessus de la houle frémissante afin de graver en eux à jamais le souvenir d'une telle heure. Zola, parti, hélas! avant la victoire suprême, eut des funérailles dignes de lui.

XVIII

LE DERNIER POÈME DE ZOLA. — JE COMPOSE « LAZARE ». —
LE CONSEIL DE FAMILLE. — LE PREMIER PÈLERINAGE DE
MÉDAN. — DENISE ET JACQUES. — L'ATTAQUE DU « FI-
GARO ». — « MESSIDOR » A MUNICH. — CHEF D'ORCHESTRE
A L'OPÉRA-COMIQUE ET CRITIQUE DU « MATIN ». — « L'EN-
FANT ROI » A LA SALLE FAVART. — LA STATUE DE ZOLA.

Après la mort de Zola, j'eus l'impression horrible que je ne pourrais plus jamais travailler et que j'avais perdu le courage et la foi en voyant disparaître celui qui, chaque jour, me donnait l'exemple de ces deux hautes vertus essentielles sans quoi l'artiste véritable, nécessairement combattu de sa jeunesse à sa vieillesse, doit se taire et se retirer du monde.

Madame Zola, cependant, me remit le manuscrit de la pièce : *Sylvanire* ou *Paris en amour* dont Zola me parlait dans sa dernière lettre et qu'il voulut finir avant de quitter Médan, la veille du malheur. C'était sa pensée suprême que j'emportais chez moi, vous devinez avec quelle émotion, et qui me semblait doublement chère, puisqu'il me la réservait par une faveur que les circonstances rendaient plus précieuse et plus touchante encore. Je m'empressai de la lire, de l'admirer, et tout de suite, je discernai le motif des craintes qu'il m'exprimait à son égard.

Elle exigeait impérieusement le théâtre de l'Opéra — seule chose que Zola m'eût révélée, en m'entretenant précédemment des divers sujets qui provoquaient son incertitude — trois de ses actes se passant à l'Opéra même : dans la loge de l' « étoile » du ballet de l'Opéra, puis sur la place de l'Opéra et enfin sur le « plateau » de l'Opéra. Et elle glorifiait, au cours d'un drame poignant, la rénovation de la danse de l'Opéra. Je me rappelai la phrase de Zola : « J'ai la terreur de Gailhard » et, exempté, je l'avoue, de la moindre hésitation, je résolus de ne point souffler mot à celui-ci de ce poème qui m'était sacré, qui offensait sa pusillanimité, trop connue de nous, hélas ! qui devait occasionner infailliblement de sa part des discussions ardentes et un refus catégorique. J'éprouvai là une des plus profondes amertumes de mon existence.

J'avais bien, depuis assez longtemps, une autre pièce de Zola, écrite pour moi avant *l'Ouragan* : *Violaine la chevelue*, somptueuse féerie lyrique, mais son auteur s'était aperçu, après l'avoir achevée, qu'elle transposait dans le domaine du surnaturel l'idée réaliste de *Messidor* et nous avons décidé de ne pas la mettre en musique sans qu'il l'eût revue et métamorphosée. Allais-je donc renoncer à continuer ma carrière, comme mon chagrin m'en imposait la hantise déchirante ? J'évoquai le souvenir de ce que me disait Zola : « Il est criminel de ne pas travailler : le travail console des pires souffrances morales. » Je crus en-

tendre sa voix me répéter : « Travaillez, travaillez ! Vous serez, tôt ou tard, récompensé. » Je songeai alors au magnifique *Lazare* que Zola m'avait offert en 1894 et je pensai que mon douloureux état d'esprit s'accordait particulièrement avec le caractère saisissant de cette œuvre exceptionnelle. J'en commençai la composition. Quelques mois me suffirent pour la terminer. Je l'enfermai immédiatement dans le carton d'où elle n'est point sortie. Il fut question de la monter au Théâtre antique d'Orange, entreprise nécessitant un concours d'artistes impossible à grouper là-bas, et Gabriel Astruc l'inscrivit au programme de sa nouvelle scène des Champs-Élysées qu'il lui fallut abandonner trop hâtivement, qui maintenant triomphe du mauvais sort et que nous devons, ne l'oublions pas, à son audacieuse initiative. C'est tout. *Lazare* sera-t-il jamais représenté ? Je l'ignore, je souhaiterais qu'un public impartial y trouvât un jour le plus frémissant témoignage de ma tendresse envers Emile Zola.

Dans un des chapitres consacrés à la mort du maître, je vous ai parlé d'une dame et de deux enfants, très jeune fille et très jeune garçon, qui, vêtus de noir, sanglotaient longuement devant le corps de notre ami. Il s'agissait de la famille que Zola s'était créée hors de son foyer. Madame Zola, tout d'abord, n'avait pas accepté sans révolte le fait accompli. Cependant, peu à peu radoucie, elle consentait à recevoir de temps en temps Denise et Jacques. La disparition tragique de son mari

accrut sa mansuétude généreuse. Obéissant au désir que celui-ci lui avait exprimé, elle obtint que les enfants fussent autorisés à porter le nom de Zola. Mais, auparavant, d'accord avec leur mère, elle constitua officiellement un Conseil d'amis où elle me pria de prendre place et qui se réunit une seule fois à la Mairie de l'Elysée, sous la présidence du juge de paix. En sortant, Desmoulin et moi, de cette séance pathétique, nous eûmes la stupeur consolante d'apercevoir, au bout de la rue, s'éloignant côte à côte, les deux femmes, l'épouse et l'autre, également dignes de respect, affectueusement unies dans la commune dévotion de celui qu'elles venaient de perdre et de sa chère descendance.

Peu après, madame Zola, voulant que la vie ne cessât jamais d'animer l'illustre maison de Médan, donna cette propriété à l'Assistance publique qui, selon ses indications, en fit une pouponnière. Trois jeunes hommes de lettres, Maurice Le Blond, Saint-Georges de Bouhélier et Paul Brulat eurent alors l'idée d'instituer un pèlerinage qui, chaque année, à la fin de septembre, à la date fatale, grouperait devant la demeure de Zola, ses intimes, ses fervents d'abord, et, plus tard, la foule innombrable de tous ceux que son génie attacherait à son œuvre.

Le premier de ces pèlerinages fut poignant. A peine étions-nous arrivés sur la vaste terrasse dominant l'immense et verdoyante vallée de la Seine, que les fenêtres du logis silencieux s'ouvrirent, nous montrant des petites têtes d'enfants

qui se penchaient pour nous regarder. Pouvions-nous rêver une aussi charmante glorification de Zola? Ces bébés semblaient tendre les bras à Denise et à Jacques, présents au milieu de nous, partager leurs sentiments, comprendre la gravité de nos pensées : Denise, dont le talent noblement sensible devait offrir, vingt-sept ans après, en un livre saisissant, le plus bel hommage de vénération à la mémoire de ses parents; Jacques, devenu maintenant l'un de nos meilleurs médecins, demandant aux Sciences de continuer dans leur domaine la splendide tâche qu'assuma son père. Le Blond, qui est aujourd'hui l'heureux mari de la délicieuse Denise, précisa le sens de la cérémonie; Séverine lui succéda et, très humblement, je n'osai refuser le trop grand honneur que l'on me faisait en m'invitant à laisser parler mon cœur.

Une violente crise révolutionnaire secouait à ce moment-là *le Figaro*. Fernand de Rodays, ayant excité contre lui, par son héroïque dreyfussisme, les fureurs de la clientèle, avait dû se retirer et laisser provisoirement la direction générale à Antonin Périvier. Celui-ci ne me refusa point le congé dont j'avais besoin pour aller conduire des concerts à Saint-Pétersbourg et y remplir une mission musicale que le Ministre des Beaux-Arts voulait bien me confier. A mon retour, je trouvai la situation plus difficile encore qu'à mon départ. Gaston Calmette, ambitionnant déjà le rang suprême qu'il occupa ensuite, avait

jugé prudent d'abandonner ses fonctions de rédacteur en chef. Il était le gendre de Prestat, le Président du Conseil d'administration, et n'ignorait rien de ses projets. Celui-ci, d'accord avec les principaux actionnaires, décida le renvoi de Périvier et se munit du référé nécessaire à la réussite de cette opération.

Un jour, j'étais venu passer quelques instants au *Figaro* quand j'en entendis se fermer brusquement les portes. Accompagnés d'un commissaire de police, quinze ou vingt messieurs âgés, ayant Prestat à leur tête, brandissant des cannes, préférant des menaces, s'arrêtèrent au seuil de l'hôtel solidement clos, réclamèrent le concours d'un serrurier et se précipitèrent tumultueusement dans le hall. Sur l'escalier se tenait Périvier qui, en tenue de boxeur, les manches relevées et les poings tendus, essaya de les arrêter. Le commissaire s'interposa, lut le référé. Périvier et ses partisans se réfugièrent alors au second étage, tandis que Prestat et les siens s'emparaient du premier. Les deux corps de troupe dînèrent là, sans désesparer, grâce à l'activité d'un restaurateur voisin qui apporta les victuailles exigées. Puis chacun composa fiévreusement son journal, Périvier d'un côté, Prestat de l'autre. Le plus comique fut Rabaya, notre metteur en pages, s'écriant, devant le tas grandissant des « papiers » contradictoires : « Mon Dieu, à qui vais-je obéir ? »

Je voyais souvent, avant la guerre, Richard

Strauss, que je considérais comme le plus grand musicien vivant de son pays et qui reste tel à mes yeux. Il m'offrit gentiment — cela me toucha et me réjouit beaucoup — de faire jouer *Messidor* à l'Opéra de Munich où son influence était souveraine. J'acceptai sans hésitation. On traduisit en allemand le poème de Zola, on répéta longuement et l'on me pria d'assister aux dernières études et à la première représentation de l'ouvrage. Dans l'orchestre de qualité supérieure, très justement illustre, un prince de Bavière tenait attentivement une partie de violon et montrait assez d'adresse pour ne jamais compromettre l'excellence de l'exécution. Les chanteurs, les chœurs, le ballet étaient remarquables. Adrien Bernheim, délégué par le gouvernement français, vint me rejoindre et tout marcha le mieux du monde. Il est d'usage là-bas d'appeler l'auteur sur la scène, à la fin des actes. Je comptais bien enfreindre cette coutume, mais le baryton chargé de personnifier Mathias, un géant et un hercule, me coupait chaque fois la retraite, m'empoignait d'autorité, me transportait et me déposait vivement devant le trou du souffleur. La soirée achevée, l'aimable intendant von Possart, hôte fastueux, reçut chez lui le personnel complet du théâtre. Quelle hombance ! quels appétits ! quelles soifs ! Au lever du soleil, les domestiques installèrent doucement en de larges voitures utilement réquisitionnées ceux et celles qui avaient mangé si copieusement, si bien bu à l'heureuse destinée de *Messidor*.

Apprenant que je quittais *le Figaro*, où la victoire de Prestat n'avait point rétabli la paix ni rendu stable la collaboration des dreyfusards, Albert Carré me proposa d'entrer à l'Opéra-Comique comme chef d'orchestre. Je m'y décidai, bien que n'ayant pas grand goût pour cette fonction. Je m'en lassai vite et, au bout d'un an, la critique musicale du *Matin* devenant vacante, je saisis avec plaisir l'occasion de me retrouver, la plume à la main, dans mon élément habituel où il m'est agréable d'occuper, aujourd'hui encore, une place.

Carré, d'ailleurs, avait très affectueusement retenu *l'Enfant Roi* et en commençait les répétitions. Jamais pièce ne fut, du côté féminin, aussi difficile à distribuer. Le prodigieux sentiment dramatique, l'espèce de génie tragique, l'étonnante puissance expressive dont Marie Delna témoigna dans notre *Attaque du Moulin* et dans notre *Ouragan* nous avaient tellement frappés, Zola et moi, que nous résolûmes d'écrire pour elle, pour sa voix, son jeu incomparable, son libre geste plébéien, un rôle immense, capital, mettant en pleine lumière ses dons exceptionnels. La lutte de l'amour conjugal et de l'amour maternel, qui formait notre sujet, devait, pensions-nous, lui inspirer d'irrésistibles accents. Lorsque le moment arriva de lui confier ce rôle, nul ne sut ce qu'elle était devenue. Mes lettres pressantes restèrent sans réponse et mes longues recherches, celles d'Albert Carré, demeurèrent vaines. Nous apprîmes postérieurement qu'elle s'était mariée à

l'étranger et qu'elle manifestait alors l'intention de renoncer au théâtre, intention déplorable que l'état de ses finances l'empêcha, par bonheur, de réaliser plus tard. Mais, provisoirement du moins, je n'avais pas à compter sur elle et je lui substituai Claire Friché.

D'autre part, Zola désirait, en imaginant l'œuvre, que le rôle du fils, jeune homme de quinze à vingt ans, fût un travesti. Marie Thierry voulut bien s'en charger, quoiqu'elle ne possédât point la taille svelte, la gracilité du personnage. Dufranne, Jean Périer, Vieuille, Tiphaine interprétèrent à souhait François, Auguste, Toussaint et Pauline. Alexandre Luigini ajouta son zèle aux marques de sympathie que mes camarades de l'orchestre m'adressèrent.

Jambon, Jusseaume et Ronsin furent les peintres singulièrement alertes de la pâtisserie et de la boutique de jouets du jardin des Tuileries, du marché aux fleurs de la Madeleine et du fournil de la boulangerie. Albert Carré accentua audacieusement le caractère ultra-moderne de la mise en scène. Il désira même pousser le réalisme au point de demander à Coquelin cadet de venir, le soir de la première, manger un gâteau dans le magasin que l'on situait, pour justifier sa présence, en face du Théâtre Français. Il ne s'y obstina pas, mais, sur ses indications, un figurant se fit la tête du célèbre sociétaire et se montra ravi d'avaler gratuitement un éclair au café ou un baba au rhum. Malgré l'accueil très chaleureux du public, j'éprouvai durant toute la représenta-

tion une tristesse déchirante. L'Absent me manquait cruellement et quand, le rideau tombé, après avoir, seul hélas ! remercié mon directeur et mes interprètes, je retrouvai madame Zola au foyer des artistes, je me jetai en pleurant dans ses bras.

La Ligue des droits de l'homme ayant ouvert une souscription pour élever une statue à Zola, l'argent afflua, souvent par petites sommes d'autant plus jolies et touchantes, qu'elles venaient d'humbles gens. Les pièces de vingt sous s'amoncelaient et consolait des mauvaises « listes rouges » dressées précédemment en « l'honneur » du colonel Henry. Le Comité appelé à choisir le sculpteur hésita vivement. Mirbeau, toujours en quête d'artistes nouveaux et indépendants, cherchant sans cesse l'occasion de les tirer de l'ombre, prônait impérieusement Aristide Maillol qui, alors, était presque inconnu et que l'on n'osa désigner. Alexandre Charpentier se mettait en avant d'infatigable manière. Nous songeâmes à bien d'autres. Finalement, on élut Constantin-Meunier, en raison du sentiment populaire qui inspirait ses œuvres, de son robuste génie, de son universelle réputation, de l'ardente sympathie que l'acte de Zola avait suscitée dans son courageux pays de Belgique. Le Zola de bronze que nous donna Constantin-Meunier est « en marche » comme était la Vérité qui allait triompher à la Cour de Cassation. Au pied de la statue, une femme, allaitant son enfant, un forgeron, appuyé

sur son marteau, symbolisent la Vie et le Travail, dont Zola fit sa religion. Il fut question d'orner le socle de bas-reliefs groupant les principaux défenseurs du Maître et de les commander à Alexandre Charpentier, collaborateur de Constantin-Meunier. Ce projet n'eut aucune suite.

Ma femme, ma fille et moi assistâmes à la fonte de la statue. Un matin, nous nous rendîmes à l'atelier parisien où se préparait l'émouvante chose. On sortit de la fournaise, fragment par fragment, l'effigie grandiose de notre ami. Nous vîmes se précipiter, tournoyer dans des lueurs d'incendie le métal en fusion. Quand la tête prit forme au fond de l'espèce de boîte qui la contenait, il nous sembla que le visage de Zola nous apparaissait tel qu'il était dans le cercueil où nous le contemplâmes si douloureusement. Je garde une photographie instantanément prise, de cette tête et, chaque fois que j'y jette les yeux, j'éprouve la même impression.

Cette statue ne fut érigée que longtemps après. On nous refusa un emplacement jusqu'à l'heure où l'une des vastes artères d'un quartier neuf prit le nom de Zola et accueillit son image. Edouard Herriot l'inaugura officiellement le lendemain du jour où il constitua son premier ministère et improvisa devant elle un de ses plus vibrants discours.

XIX

LA RÉHABILITATION DE DREYFUS. — « NAÏS MICOULIN » A L'OPÉRA DE MONTE-CARLO. — LE PRINCE ALBERT DE MONACO. — « LA FAUTE DE L'ABBÉ MOURET » A L'ODÉON. — LE MONUMENT DE SCHEURER-KESTNER AU LUXEMBOURG. — LE BUSTE DE ZOLA A SURESNES.

Le 12 juin 1906, Sarrien étant Président du Conseil et ministre de la Guerre, la Cour de Cassation, après quatre années d'étude du dossier de l'affaire Dreyfus, rendit un arrêt définitif, dont voici la conclusion :

« Attendu, en dernière analyse, que, de l'accusation portée contre Dreyfus, rien ne reste debout et que l'annulation du jugement du Conseil de guerre ne laisse rien subsister qui puisse à sa charge être qualifié crime ou délit;

« Attendu, dès lors, que, par application du paragraphe final de l'article 445, aucun renvoi ne doit être prononcé.

« Par ces motifs :

« Annule le jugement du Conseil de guerre de Rennes qui, le 9 septembre 1899, a condamné Dreyfus à dix ans de détention et à la dégradation militaire,

« Dit que c'est par erreur et à tort que cette condamnation a été prononcée. »

De Rodays, étant rentré au *Figaro*, y publia quotidiennement l'enquête de la Chambre criminelle que Victorien Sardou se procurait en secret et que madame Fred Grésac, chaleureusement dévouée à la cause, apportait chaque soir rue Drouot comme une proie conquise de haute lutte.

Le lendemain du jour mémorable où la première juridiction de notre pays châtiait les menteurs et les faussaires qui n'avaient point désarmé, Dreyfus était nommé commandant d'artillerie, et chevalier de la Légion d'honneur, Picquart était promu général de brigade. La cérémonie de réhabilitation eut lieu dans une des petites cours de l'Ecole militaire, Dreyfus ayant refusé d'être décoré dans la grande cour qui fut, en 1894, le théâtre de sa dégradation. On acclama Picquart qui cria : « Non, non, Dreyfus!... » Madame Dreyfus est là, tremblante, ayant à côté d'elle un jeune homme, son fils, qui, sanglotant, se précipite au cou du père lorsqu'il traverse la foule et passe devant lui. Quelle scène tragique et splendide ! Zola y manquait, hélas ! Zola mort avant d'avoir vu « la Vérité en marche », rapporter l'éclatante victoire qu'il avait prédite et pour laquelle il s'était si généreusement sacrifié.

Picquart, durant « l'Affaire », avait noué des relations très cordiales avec le Prince Albert de

Monaco, dreyfusard militant, vous le savez. Il lui suggéra l'idée de me demander un ouvrage inédit pour son théâtre de Monte-Carlo qui était alors en quelque sorte le fief de Massenet et de Saint-Saëns, appelés presque chaque année l'un et l'autre à y donner un opéra nouveau. Le Prince y consentit de la meilleure grâce et mit immédiatement Raoul Gunsbourg, le directeur de ce théâtre, au courant de ses désirs.

Heureux d'y associer mon effort reconnaissant, je songeai à tirer un drame lyrique de *Naïs Micolin*, le beau conte provençal d'Emile Zola. J'en obtins de sa veuve l'autorisation et j'écrivis sans retard le livret et la musique de cette pièce dont j'offris le rôle principal à Maurice Renaud, l'admirable Berger de *Messidor*, qui traduisit supérieurement la douleur du pauvre bossu Toine. Louise Grandjean, Saleza et Dufranne furent ses partenaires excellents et Léon Jehin, à la tête de l'orchestre, m'accorda le précieux témoignage de son amical dévouement.

Huit jours avant la première, le Prince Albert nous invita, madame Zola, ma femme, ma fille et moi, à descendre au Palais de Monaco. Nous y passâmes une semaine délicieuse, en compagnie du large esprit, de l'homme bon, juste, simple et brave à qui semblaient déplaire les sévérités du protocole et dont la tolérance égalait l'intelligence.

— Je préfère infiniment, nous disait-il, la conversation d'un ouvrier modeste et réfléchi qui m'apprend quelque chose à celle d'un mondain,

étourneau, ignorant et bavard qui me fatigue et m'irrite.

Sur la table de son salon s'étalait bien en évidence le livre de Pierre Quillard contenant les listes rouges de la souscription Henry.

— J'en ai acheté toute une provision, nous déclarait-il en riant. L'exemplaire que je dépose là disparaît souvent par les soins de personnes qu'il gêne et désole. Je le remplace aussitôt.

Il nous fit visiter son Musée Océanographique construit au sommet du rocher de Monaco et dominant la Méditerranée qu'une ouverture pratiquée dans le sol nous montrait bouillonnant sous nos pieds. Ce musée merveilleux est formé de tous les trésors maritimes que le Prince rapporta de ses croisières lointaines et qui lui valurent, plus tard, d'entrer à l'Académie des Sciences. Il éprouva de son élection une joie, un sentiment de fierté sincère, touchante et charmante.

Les jardins du Palais étaient d'une magnificence incomparable. Nous y restions des matinées entières, nous réchauffant en plein soleil, au milieu des fleurs rares, des mandariniers chargés de fruits, oubliant les durs combats de la vie. Le quart de siècle qui s'achève n'a point amoindri ma gratitude à l'égard de notre hôte.

Le lendemain de la représentation, nous prîmes congé du Prince Albert et rentrâmes à Paris où commençaient les études de *la Faute de l'Abbé Mouret*.

Une vingtaine d'années s'étaient écoulées depuis le jour où Massenet, comme je vous l'ai dit au début de ce livre, m'avait manifesté l'intention de mettre en musique le célèbre roman de Zola. Il continuait à garder son droit d'adaptation et jamais, malgré notre amitié demeurée si affectueuse, un mot ne s'était plus échangé entre nous deux sur ce sujet. Madame Zola, jugeant qu'une telle situation ne pouvait durer davantage, le pria d'écrire la partition projetée jadis ou de lui rendre sa liberté. Sans retard ni hésitation d'aucune sorte, il choisit le second parti.

Au cours de nos longs entretiens, nous avons maintes fois causé, Zola et moi, de *l'Abbé Mouret*. Zola ne croyait pas que la forme habituelle de l'Opéra ou du Drame lyrique convint à son personnage. Il imaginait plutôt pour celui-ci une œuvre théâtrale du genre de *l'Arlésienne*. Je ne manquai point de m'en souvenir quand madame Zola me fit le grand honneur émouvant de me donner *la Faute de l'Abbé Mouret*. Je tâchai de condenser en quatre actes et quatorze tableaux la mystique et humaine aventure; respectueux de sa beauté exceptionnelle, je ne voulus rien y ajouter de mon invention. Je composai une Ouverture assez développée et réservai aux diverses scènes du Paradou le rôle symphonique, laissant se dérouler normalement, hors de toute atmosphère sonore, les autres scènes nombreuses du presbytère et de l'église des Artaud.

Dès qu'Antoine apprit nos desseins, il m'ex-

prima son intention de monter *la Faute de l'Abbé Mouret* à l'Odéon et d'en inaugurer, par cette pièce, la direction qui allait lui être confiée. Je gardais pour le prodigieux animateur dont s'était émerveillée ma jeunesse une admiration fervente. Immédiatement nous tombâmes d'accord sur le principe même, nous réservant d'établir plus tard la distribution.

Ce fut malaisé! Nous essayâmes, sans enthousiasme, plusieurs Serge qu'Antoine rudoyait en hurlant du fond de la salle. Il se montrait terrible aux répétitions, remplissant d'épouvante les artistes, incapables d'ailleurs de se fâcher, de discuter avec lui, tant ils l'aimaient, tant ils avaient confiance en ses dons innés d'improvisateur et d'entraîneur. Que de grands gaillards, sous le choc brutal de ses réprimandes, renonçaient à retenir leurs larmes, puis, dégagés de toute rancune, oubliant le chagrin éprouvé, le remerciaient des leçons précieuses qu'ils recevaient de la sorte! Finalement, Vargas l'emporta et l'exquise Sylvie créa une Albine à la fois candide et sensuelle, joyeuse et douloureuse. Nous choisîmes en outre, du côté féminin, Jeanne Lion, Luce Colas, Barjac, Kerwich, Maupin, Didier, Marcelle Jullien et, du côté masculin, Perrin, Mosnier, Bernard (Bernard, ce comédien supérieur, si justement illustre à l'heure actuelle et qui se contentait des quelques répliques trop brèves du père Bambousse), Escoffier, Darras.

Au premier acte, un coq devait chanter dans

la coulisse, le coq, roi du poulailler de Désirée.

— Qui va nous faire ça? grommela certain jour Antoine, interrogeant son fidèle régisseur Tisserand.

— Je connais un type de Montparnasse qui imite très bien le coq, répond l'autre timidement.

— Amenez-le-moi demain à midi.

Le lendemain, en effet, un brave garçon, vêtu de sa plus belle veste des dimanches, témoignant d'un trac intense, tel le baryton de province se préparant à « passer l'audition dans un subventionné », arpentait le plateau, attendant Antoine.

Antoine arrive, pressé, bousculant nos interprètes, impatients de commencer le travail.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

Tisserand accourt, rappelle le rendez-vous pris.

— Bon!

Sur un geste du « patron », le « type » prend une pose avantageuse, tousse et, solennellement, sans risquer le moindre sourire, lance d'une voix glapissante son « cocorico ».

— C'est ça le coq?... Allez... foutez le camp, vous ne savez pas faire le coq, rugit Antoine.

Je vous ai parlé des dons d'improvisateur que celui-ci prodiguait. Ne quittant guère des yeux le roman de Zola, il en tirait, au moment opportun, une phrase, une exclamation, une réflexion qu'il jetait, de sa stalle distante, — il ne se servait point du « guignol », — à Vargas, à Sylvie, à d'autres, en leur indiquant, du même coup, les intonations justes qu'ils saisissaient et reprodui-

saient aussitôt. Il avait exigé de Paquereau qu'il livrât pour la première séance ses décors, magnifiques d'ailleurs, dédaignant d'utiliser les illusions « plantations » coutumières. Il voulait également que les accessoires fussent tout de suite employés et que l'on ne jouât pas les mains vides ou molles, se bornât-on à esquisser un simple mouvement. Son ardent souci du réalisme le tourmentait et le guidait.

Édouard Colonne désirait être attaché à l'Odéon d'Antoine et me demanda de l'y aider. Je m'empressai d'accepter et j'eus le vif plaisir de lui annoncer la réussite de mon humble effort. Il conduisit donc *la Faute de l'Abbé Mouret*. Il était alors au déclin de sa carrière éclatante. Son autorité sévère de jadis s'affaiblissait. Il eut le tort de tolérer dans l'orchestre qu'il constitua la pratique funeste du « remplacement ». Il multiplia de la manière la plus vaine les répétitions où paraissaient continuellement des musiciens nouveaux et médiocres qui déchiffraient très mal ma partition. Le soir de la « générale » on crut assister à une lecture, à une déplorable lecture. Devant Antoine, le public parti, entre nous trois seuls, j'apostrophai un peu violemment Colonne dont le talent n'était pas en cause, mais dont le manque d'énergie et l'espèce d'indifférence m'agaçaient. Que c'est loin de nous, tout cela et combien je me reproche maintenant d'avoir peiné un grand chef aimé, si digne de vénération ! Il apprécia du reste la valeur de mes griefs et me pardonna gentiment ma légitime mauvaise hu-

meur. C'est à ses concerts du Châtelet, au demeurant, que mon cher et éminent camarade Gabriel Pierné, devenu quelque temps après son successeur applaudi, exécuta supérieurement, avec le somptueux concours de Ventura et de Joubé les pages principales de *l'Abbé Mouret*.

L'arrêt de la Cour de Cassation, péremptoire, cinglant, retentissant, et qui, malheureusement, n'infligeait aux coupables qu'une punition morale, l'amnistie empêchant de les envoyer au bagne, exaspéra nos adversaires vaincus. Jamais la presse anti-revisionniste ne répandit sur l'innocent et ses défenseurs plus d'ordures et de menaces, n'essaya plus audacieusement d'empoisonner l'opinion publique.

Cet arrêt, cependant, avait sensiblement accru le nombre, déjà énorme, des Dreyfusards. De belles manifestations eurent lieu, soulignant son caractère.

Dans le jardin du Luxembourg, devant le Palais même où Scheurer-Kestner avait engagé la bataille et subi les pires affronts, on érigea un monument à cet héroïque soldat du droit, on glorifia « sa vie de cristal », comme disait Zola. Le cortège officiel qui traversa la foule respectueuse ne fut point inquiété. Tout se passa selon nos vœux et les bandes hostiles se tinrent prudemment à l'écart.

A Suresnes, en plein milieu populaire et ouvrier, se dressa, un dimanche, sur la vaste place de cette commune, le buste d'Emile Zola. Gus-

tave Charpentier, obéissant à sa charmante idée de mêler la musique aux discours et aux récitations, amena ses intrépides et dévouées Mimi-Pinson dont il avait créé déjà la ravissante association. Leurs chants et leurs danses, harmonieusement rythmés, évoquèrent les nobles pompes des apothéoses antiques. Quelques braillards timides ne parvinrent pas à troubler la cérémonie et, en fin de compte, aucun événement fâcheux ne se produisit.

Ainsi se préparait le grand acte de justice qui allait s'accomplir et qui provoqua la suprême convulsion du crime inexorablement démasqué.

XX

ZOLA AU PANTHÉON. — CLEMENCEAU AU POUVOIR. — LE GÉNÉRAL PICQUART, MINISTRE DE LA GUERRE. — UNE VISITE DE LEBLOIS. — LE COUP DE REVOLVER. — JUSTICE.

Clemenceau, étant devenu Président du Conseil, par la force des choses, de même qu'à d'autres moments pathétiques de notre vie nationale, prit avec lui, comme ministre de la guerre, le général Picquart. Il témoignait là d'une extraordinaire témérité, car Picquart n'appartenait point au Parlement, dispensateur des votes sympathiques ou défavorables et n'était encore que général de brigade. (Il ne fut promu général de division, puis commandant de corps d'armée que quelques années après et c'est en occupant cette dernière fonction qu'il mourut à Amiens, victime d'une chute de cheval.)

J'allai le voir rue Saint-Dominique. Il me reçut dans le cabinet officiel où sa mise en réforme, son arrestation, sa détention avaient provoqué tant d'entretiens.

— Vous voilà donc à leur place ! m'écriai-je en l'embrassant et en évoquant les ombres de ses persécuteurs.

Il sourit doucement et détourna la conversation, puis nous nous séparâmes. Durant les longs mois d'ardente et salutaire besogne qui suivirent, il continua de montrer sa fermeté d'âme, son courage invincible, sa loyauté exemplaire.

Appelé à exercer le pouvoir, Clemenceau, sur la proposition de Jules-Louis Breton, Pressensé, Jaurès et d'assez nombreux parlementaires, fit adopter par les Chambres le projet de loi ordonnant le transfert des cendres de Zola au Panthéon. L'acide protestation de Maurice Barrès, député privé de réelle éloquence, resta sans écho. Le représentant du peuple crut accabler sous ses critiques arrogantes le romancier des foules et, malgré son grand talent d'écrivain, n'y réussit point. Sa voix aigre, nasillarde, sonnait faux, loin de remplir d'un efficace éclat la salle du Palais Bourbon, s'émiettait en petits dédains inoffensifs. « Monsieur Zola... Monsieur Zola... » laissait tomber à chaque instant, d'un ton de mépris, cette voix insuffisamment persuasive. Au Sénat, Clemenceau triompha tout aussi aisément.

La dépouille de Zola reposait alors, au cimetière Montmartre, dans un tombeau ne contenant que deux seules cases, selon la volonté expresse de madame Zola : l'une pour son mari, l'autre pour elle. L'idée de Clemenceau contrariait les projets très réfléchis de l'épouse, demeurée fidèlement attachée à ce qu'elle appelait son cher passé. Celle-ci avait reconstitué rue de Rome, au second étage d'une maison appartenant à Clairin,

peintre mondain, maintenant oublié, le cabinet de travail où Zola écrivit ses dernières œuvres, rue de Bruxelles. Les portraits du maître et de madame Zola, par Manet, les Cézanne, les meubles, la table et son tapis épais, l'encrier, les plumes, le couteau à papier, la haute lampe de vieil argent s'y retrouvaient tels qu'ils étaient disposés jadis ailleurs. Un sentiment de tendre pitié se révélait en l'arrangement des moindres objets reconnus avec une émotion profonde. Les amis s'y réunissaient aussi le jeudi soir, comme au temps heureux, et madame Zola, si discrètement que ce fût, ne leur cachait point sa tristesse d'être séparée à tout jamais du compagnon de sa vie.

Un matin, on m'apporta la carte de l'avocat Leblois, le conseiller dévoué, brave et intelligent de Picquart pendant l'affaire Dreyfus. Je le connaissais peu. Etonné, je le fis entrer. Il semblait gêné, hésitant à m'avouer ce qui l'amenait chez moi. Et voici ce qu'il me dit, après maintes réticences :

— Puisque madame Zola est mécontente de la loi nouvelle, le Gouvernement pourrait ajourner...

Bondissant, je ne le laissai pas achever sa phrase.

— Ce serait une reculade indigne, préférerais-je rudement. Il faut supprimer, dans le cas présent, toute considération de sensibilité personnelle et n'envisager que le caractère même de cette loi qui est un hommage national rendu à

l'héroïsme civique et au génie littéraire d'Emile Zola. Je suis tranquille : ni Clemenceau, ni Picquart ne sont capables de faiblesse. Zola ira au Panthéon.

Leblois n'insista point et me quitta presque immédiatement.

L'été de 1908 était proche. La cérémonie devait avoir lieu le 4 juin. Desmoulin et moi choisîmes dans les caveaux du monument l'endroit exact où serait déposé Zola : tout à côté de Victor Hugo. Ces caveaux étroits, sinistres, faiblement éclairés par la lumière vacillante d'un maigre falot, nous causèrent une impression lamentable qui ne manqua jamais de se reproduire quand, plus tard, j'allai souvent, précédé du gardien, porter de petites fleurs à Zola. Pourquoi enfouir ainsi nos morts glorieux, les priver du soleil d'apothéose, baignant au-dessus d'eux la nef où ils pourraient être fraternellement réunis ?

L'architecte Nénot se chargea de la décoration du Panthéon. Il y consacra autant de goût que de soin. Et l'administration des Beaux-Arts décida que *la Marseillaise*, la Marche funèbre de la *Symphonie héroïque*, le Prélude de *Messidor* et, pour finir, *le Chant du départ*, figureraient au programme musical exécuté par la Société des Concerts du Conservatoire sous la direction de son chef, Georges Marty. J'éprouvai une émotion profonde en apprenant que l'admirable compagnie instrumentale et mon éminent condisciple alors à sa tête, interpréteraient un fragment de

l'ouvrage où, onze ans auparavant, Zola et moi, nous avions affirmé nos sentiments de commune affection.

On était à la veille du grand jour. J'avais demandé et obtenu d'accompagner une fois encore Desmoulin et de prendre place avec lui dans le fourgon qui transporterait Zola du cimetière Montmartre au Panthéon. Le 4 juin, à cinq heures du soir, nous nous retrouvâmes donc devant le tombeau que descellaient et ouvraient les fossoyeurs. La rigoureuse fermeture des grilles empêchant les curieux et les importuns d'approcher, peu de personnes nous entouraient. L'exhumation très respectueusement faite, on s'aperçut que la bière de chêne contenant le cercueil de plomb s'émiettait. Il fallut en chercher une autre et le temps s'écoulait. Je pensai que ma femme et ma fille qui m'attendaient au Panthéon s'inquiéteraient de ce retard, nos adversaires ayant annoncé l'intention de jeter à la Seine la voiture des pompes funèbres quand elle traverserait un pont. Je priai Touny, le directeur de la Police Municipale, de les prévenir et je n'eus qu'à me louer de son exquise complaisance.

Lorsque nous arrivâmes à destination, une assourdissante clameur retentit, poussée par l'énorme foule qui stationnait là. Les cris enthousiastes et furibonds s'entrecroisaient avec une violence inouïe. L'âpre bataille que Zola déchaîna toute sa vie continuait et c'était bien l'atmosphère de flamme et de tempête convenant à la circonstance. Certes il se trouvait parmi les protesta-

taires des gens payés et capables des pires infamies, mais je veux croire qu'il y en avait aussi de moins abjects et de plus sincères. Zola entra au Panthéon dans le tumulte et la passion que nous souhaitions et qui ajoutaient à l'éclat de son rayonnement.

Le bon Dujardin-Beaumetz offrit le bras à madame Zola et les quelques invités, suivant la veuve, courageuse sous ses voiles noirs, le représentant du Gouvernement, les deux enfants, Denise et Jacques, graves et retenant leurs larmes, madame Rozerot, le ménage Alfred Dreyfus, symbole saisissant du passé prodigieux, montèrent lentement les marches du temple. Ils virent le vaste catafalque dressé au centre de l'ample vaisseau, recevoir le cercueil; ils se recueillirent silencieusement et se retirèrent, laissant les amis qui avaient déjà veillé Zola en 1902 le veiller encore et se grouper dévotement à ses pieds.

Tandis que je restais au Panthéon, ma femme et ma fille regagnaient notre maison par la voiture de Touny que conduisait un agent en bourgeois. Je témoignai à l'excellent et très affable fonctionnaire de la Préfecture ma vive gratitude d'avoir ainsi assuré leur sécurité.

Le bruit du dehors s'apaisait d'ailleurs peu à peu et s'éteignit bientôt complètement. La nuit tomba dans le calme et la sérénité qu'exigeaient nos méditations.

Le lendemain, une aube magnifique se leva. A cinq heures du matin, nous sortîmes, Desmoulin

et moi, et descendîmes la rue Soufflot, entièrement déserte, jusqu'au Luxembourg. Le jardin, où se profilait au loin la statue de Scheurer-Kestner, était plein de cris d'oiseaux joyeux, innocents, ignorants des turpitudes humaines. Le ciel n'avait pas un nuage, pas une menace. Quel contraste avec le sauvage tumulte de la soirée précédente!

Nous retournâmes à notre poste. Les troupes ne tardèrent point à se masser, les personnages officiels et autres, à se montrer. Tous les corps constitués, sont maintenant présents et la Cour de Cassation semble légitimement fière du rôle décisif joué par elle dans l'effroyable tragédie dénouée là. A neuf heures et demie, les tambours battent aux champs, les clairons sonnent : le Président de la République, Armand Fallières, Clemenceau et les Ministres paraissent à leur tour. Celui d'entre eux qui devait être, seize ans après, le Chef de l'État et qui exerça de manière si loyale, si heureuse, sa souveraine magistrature, Gaston Doumergue, prononça le catégorique discours que l'on attendait de lui, de son ferme esprit. Il parla éloquemment de Zola et stigmatisa en ces termes péremptoires ses accusateurs :

« C'est à sa patrie d'abord qu'il pensait, à son prestige, à son honneur; il voulait lui garder, au milieu des nations, une place élue; et son angoisse pendant tout le temps qu'a duré le drame, l'angoisse qui le bouleversait, c'était que la vérité qu'il aspirait à voir jaillir de la conscience de la nation, n'arrivât soudain du dehors et qu'ainsi

ne fût diminué le noble renom de justicière dont la France jouissait dans le monde. »

La cérémonie achevée, nous nous levions pour aller assister sur le parvis du Panthéon au défilé militaire, lorsqu'on entendit deux détonations. M'étant retourné, je vis chanceler Alfred Dreyfus et s'agiter non loin de lui, sous les bourrades qu'on lui prodiguait, un individu inconnu, de mine patibulaire : barbe sale et grisonnante, vêtements usés, attitude de bandit. Celui-ci, vague publiciste appelé Grégori, me dit-on, venait d'abattre celui-là d'un coup de revolver.

Tandis que Mathieu s'emparait de lui, le Commandant était l'objet, de la part des médecins accourus, d'un examen très rassurant. Et l'on raconta ceci : la veille au soir, un bouquet de roses rouges, accompagné de ce billet anonyme : « Ces roses sont de la couleur du sang de votre mari », avait été envoyé à madame Alfred Dreyfus qui comprit. Vaillamment, le couple n'en fit pas moins son devoir.

Sur la place, au son des musiques vives et brillantes, les soldats passèrent, alertes et disciplinés, délivrés du poids moral qui les étouffait précédemment; les généraux saluèrent de l'épée; les drapeaux s'inclinèrent. On avait envie de crier : Vive l'armée! Cette armée régénérée que nous chérissions, que nous souhaitions impeccable et forte, qui allait nous conduire à la victoire. On respirait un air pur et léger; la lumière était radieuse, les querelles n'avaient plus de raison;

on s'exaltait d'être Français, d'appartenir à un pays où pouvaient se produire de si splendides choses, où Voltaire et Calas devancèrent Zola et Dreyfus; on se sentait meilleur en songeant pieusement au héros d'un tel jour.

Il ne nous restait qu'à descendre Zola dans la crypte. Seuls escortèrent son cercueil, comme en fait foi le procès-verbal d'inhumation, madame Émile Zola, Denise et Jacques Zola, madame Rizerot et quelques intimes — une dizaine — animés des mêmes sentiments de ferveur profonde et d'inaltérable fidélité.

« En notre présence aussi, ajoute M. Dumonthier, administrateur du mobilier national, signataire du dit procès-verbal, assisté de M. Becq de Fouquières, conservateur du Panthéon, et de M. Roux, inspecteur, ce cercueil a été placé dans le troisième caveau de gauche, partie sud, où repose déjà Victor Hugo. »

La pierre définitivement scellée, nous y amoncelâmes nos fleurs et, d'un pas défaillant, nous regravâmes, guidés par la petite lanterne tremblante que vous savez, l'escalier tortueux dont je vous ai signalé l'horrible tristesse. Un soleil aveuglant incendiait le sol, inondait Paris de ses flammes vivantes; tous les cœurs s'embrasaient. Quittant le Panthéon, j'adressai du regard un suprême adieu à Zola. Le faite de l'édifice étincelait : j'y lus ces mots :

AUX GRANDS HOMMES,
LA PATRIE RECONNAISSANTE.

POSTFACE

Ayant atteint le terme que je m'étais assigné, je n'irai pas plus loin. Zola entré au Panthéon, j'ai repris mon travail, sans vouloir approfondir tout ce qu'il y avait de vrai dans cette phrase d'une de ses lettres : « Même lorsque nous serons victorieux, l'avenir m'inquiète. On sera longtemps à nous pardonner d'avoir eu raison... »

J'ai fait jouer successivement à l'Opéra, *les Bacchantes*, ballet que Félix Naquet et moi avons tiré de la tragédie d'Euripide; au Théâtre des Arts, *l'Amoureuse leçon*, brève fantaisie dont les *Chansons à danser* de Catulle Mendès me fournirent le thème chorégraphique; à la Salle Favart, pendant la guerre, *les Quatre Journées*, adaptation lyrique d'un des *Contes à Ninon*, et *le Tambour*, qu'écrivit à mon intention Saint-Georges de Bouhélier; puis à l'Opéra-Comique, encore, *le Roi Candaule* avec Maurice Donnay, et *Angelo, tyran de Padoue*, d'après le drame de Victor Hugo, avec Charles Méré; enfin, à l'Opéra, derechef, *le Jardin du Paradis*, avec Robert de Flers et Gaston-Arman de Caillavet, et *Virginie*, avec Henri Duvernois. Ces collaborations diverses et magnifiques me valurent, outre d'admirables poèmes, de

précieuses affections qui me furent une douceur et un réconfort insignes. Mais jamais la pensée de Zola ne m'a quitté; elle me possèdera jusqu'à mes derniers instants. Je souhaiterais que l'on en aperçût la marque dans ces pages.

TABLE

	Pages.
PRÉFACE.....	7
I. Comment j'ai connu Émile Zola. — Frantz Jourdain. — <i>La Faute de l'Abbé Mouret</i> . — Massenet. — Georges Hartmann et sa maison d'édition. — Zola me promet <i>le Rêve</i>	9
II. Je compose <i>le Rêve</i> . — Louis Gallet et l'Hôpital Lari- boisière. — Les frères de Choudens et leur maison d'é- dition. — Verdhurt et son Théâtre lyrique de l'Éden. — Carvalho, rentré à l'Opéra-Comique, reçoit <i>le Rêve</i> .	18
III. Les répétitions du <i>Rêve</i> à l'Opéra-Comique. — Car- valho, metteur en scène. — La générale et la première. — Les discussions. — Le banquet de <i>l'Écho de Paris</i> . — <i>Le Rêve</i> à Londres et à Bruxelles. — Harris, Stou- mon et Calabresi, Covent-Garden et la Monnaie.....	28
IV. Carvalho nous commande <i>l'Attaque du Moulin</i> . — La mort de mon père. — Le Théâtre de Hambourg. — Gustave Mahler et l'abonné militariste. — Nantes, Etienne Destranges et <i>le Phare de la Loire</i> . — Je deviens le cri- tique musical du <i>Gil Blas</i>	39
V. Le sens musical de Zola. — Médan et ses construc- tions successives. — Marie Delna et le Salon des Char- pentier. — <i>L'Attaque du Moulin</i> , ses interprètes et ses costumes. — L'auteur de <i>Louise</i> et son compte rendu.	49
VI. Un article de Zola sur le drame lyrique français. — Ce qu'en pensèrent les anciens médaniens, associés treize ans plus tôt à la fortune de leur ami et devenus exagérément indépendants.....	59
VII. Nous retournons à Bruxelles et allons à Anvers. — Paul Gallimard, bibliophile et collectionneur. — Le	
A L'OMBRE D'UN GRAND CŒUR.	16

	Pages.
poème de <i>Lazare</i> . — Emmanuel Chabrier et <i>Gwendoline</i> . — Une visite d'Eugène Bertrand.....	69
VIII. Zola et moi entrons ensemble au <i>Figaro</i> . — Le professeur Tillaux et sa malade. — Le Théâtre libre, son fondateur, son public et son répertoire. — Mon <i>Requiem</i> à Londres et à Paris. — Les répétitions de <i>Messidor</i> à l'Opéra.....	80
IX. Ce que Zola a voulu faire dans <i>Messidor</i> . L'accueil de la critique. — La réponse de Zola à Fourcaud. — Les enquêtes du <i>Gaulois</i> . — Le départ du ténor.....	92
X. Nous nous fâchons, Carvalho et moi, et nous nous reconcilions. — La reprise de <i>l'Attaque du Moulin</i> à l'Opéra-Comique. — Carvalho meurt et j'empêche la représentation. — « Les petites trouvailles » d'Albert Carré. — Je commence <i>l'Ouragan</i> . — Gailhard m'en parle ainsi que le Comte de Camondo. — L'intervention de Zola dans l'affaire Dreyfus.....	104
XI. Les suites de la lettre « J'accuse ». — Les jeudis de Zola. — Fernand Desmoulin, confesseur laïque. — Octave Mirbeau, conteur prestigieux. — <i>Messidor</i> à Bruxelles. — Le procès Zola, les témoins, les avocats, les incidents, la condamnation.....	115
XII. La Cour de Cassation annule le jugement et le Conseil de guerre de 1894 reprend les poursuites contre Zola. — Le trouble s'accroît. — <i>Le Figaro</i> et ses directeurs d'alors. — Les deux audiences de la Cour d'assises de Versailles. — La nouvelle condamnation et le départ de Zola pour l'Angleterre.....	128
XIII. Les lettres de l'exil. La découverte, par le Ministre de la Guerre, du faux-Henry. — Le lieutenant-colonel Picquart à la prison du Cherche-Midi. — La saisie et la vente, chez Zola, au bénéfice des experts. — La demande en révision et la longue enquête de la Cour de Cassation.....	140
XIV. Le retour de Zola — Des roses. — Albert Carré reçoit <i>l'Ouragan</i> . — Le procès de Rennes et la seconde condamnation de Dreyfus. — Les lettres que Zola m'écrivit à ce propos. — La grâce. — Nous dinons chez Zola avec le ménage Alfred Dreyfus.....	154
XV. L'Opéra-Comique fait la reprise du <i>Rêve</i> et l'Opéra	

	Pages.
ajourne celle de <i>Messidor</i> . — Mes démêlés avec Gailhard et la Société des auteurs dramatiques. — Albert Carré, metteur en scène. — La distribution, les répétitions et les représentations de <i>l'Ouragan</i>	167
XVI. Les dernières lettres de Zola. — Sa mort rue de Bruxelles. — Notre fuite éperdue de Sainte-Marguerite et notre lamentable retour à Paris.....	178
XVII. La veillée funèbre. — Faits et gestes des amis et des bêtes. — Le retour de M ^{me} Zola. — Préparation des obsèques. — Les controverses. — La volonté de Dreyfus. — La cérémonie. — Le capitaine Ollivier. — Le discours d'Anatole France. — Le défilé.....	188
XVIII. Le dernier poème de Zola. — Je compose <i>Lazare</i> . Le conseil de famille. — Le premier pèlerinage de Médan. — Denise et Jacques. — L'attaque du <i>Figaro</i> . — <i>Messidor</i> à Munich. — Chef d'orchestre à l'Opéra-Comique et critique du <i>Matin</i> . — <i>L'Enfant Roi</i> à la Salle Favart. — La statue de Zola.....	200
XIX. La réhabilitation de Dreyfus. — <i>Nais Micoulin</i> à l'Opéra de Monte-Carlo. — Le prince Albert de Monaco. — <i>La Faute de l'Abbé Mouret</i> à l'Odéon. — Le monument de Scheurer-Kestner au Luxembourg. — Le buste de Zola à Suresnes.....	211
XX. Zola au Panthéon. — Clémenceau au pouvoir. — Le général Picquart ministre de la Guerre. — Une visite de Leblois. — Le coup de revolver. — Justice.....	221
POSTFACE.....	230

553570

147

ALFRED BRUNEAU

DE L'INSTITUT

A L'OMBRE

D'UN

GRAND CŒUR

— SOUVENIRS D'UNE COLLABORATION —

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

FASQUELLE ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11



DERNIÈRES PUBLICATIONS

- ALBÉRIC CAHUET**
Moussia et ses amis 1 vol.
- GASTON CHÉRAU**
Le Flambeau des Riffault 1 vol.
- ANDRÉ CORTHIS**
La Nuit incertaine 1 vol.
- ALPHONSE DAUDET**
La Doulou, suivi d'autres inédits. 1 vol.
- LUCIE DELARUE-MARDRUS**
Le Bâtard. Vie de Guillaume le Conquérant 1 vol.
- GABRIEL FAURE**
Stendhal, compagnon d'Italie 1 vol.
- MARION GILBERT**
L'Unique objet ou le reflet de Rome 1 vol.
- LOUIS HAMER**
L'École des Reporters 1 vol.
- DENISE LE BLOND-ZOLA**
Émile Zola raconté par sa fille 1 vol.
- ADRIEN LE CORBEAU**
Le Couple nu. 1 vol.
- MARIE LE FRANC**
Au Pays Canadien-Français (Collection « Voyageuses de Lettres ») 1 vol.
- MARC LE GUILLERME**
Brisants et lames de fond 1 vol.
- MAURICE MAETERLINCK**
La Vie des Fourmis 1 vol.
- MAURICE MAGRE**
Le Sang de Toulouse 1 vol.
- COMTESSE DE NOAILLES**
Choix de Poésies 1 vol.
- MARCEL PAGNOL**
Topaze 1 vol. | Marius 1 vol.
- J. JOSEPH-RENAUD**
New-York flamboie 1 vol.
- EDMOND ROSTAND**
Choix de Poésies 1 vol.
- JEAN ROSTAND**
Journal d'un Caractère 1 vol.
- ISABELLE SANDY**
La Vierge au Collier 1 vol.
- MARCELLE VIUX**
Le Requin 1 vol.
- HENRIETTE WILLETTE**
Superstitions et diableries arabes 1 vol.
- ÉMILE ZOLA**
Madame Sourdis 1 vol.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

